



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



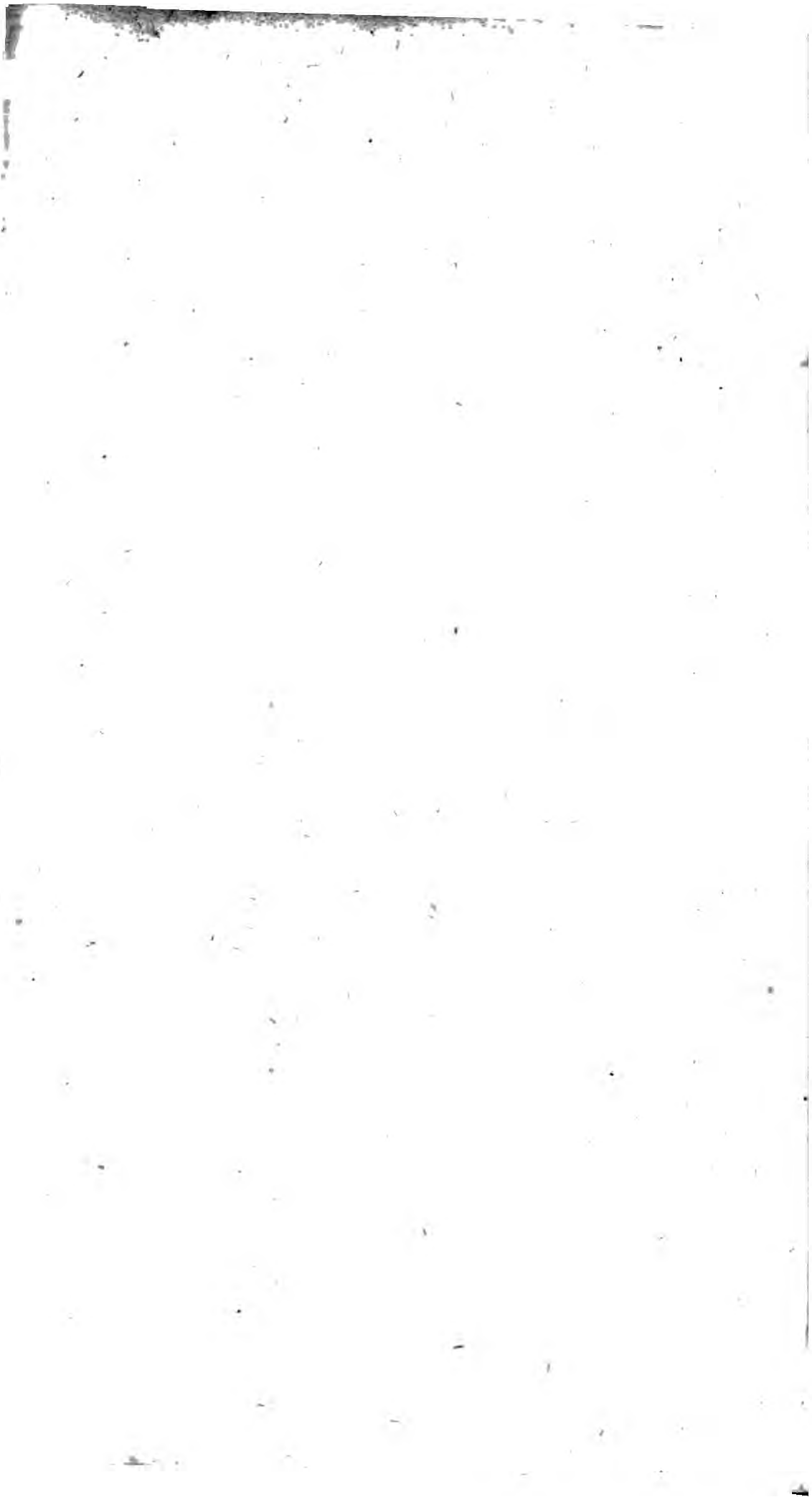
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

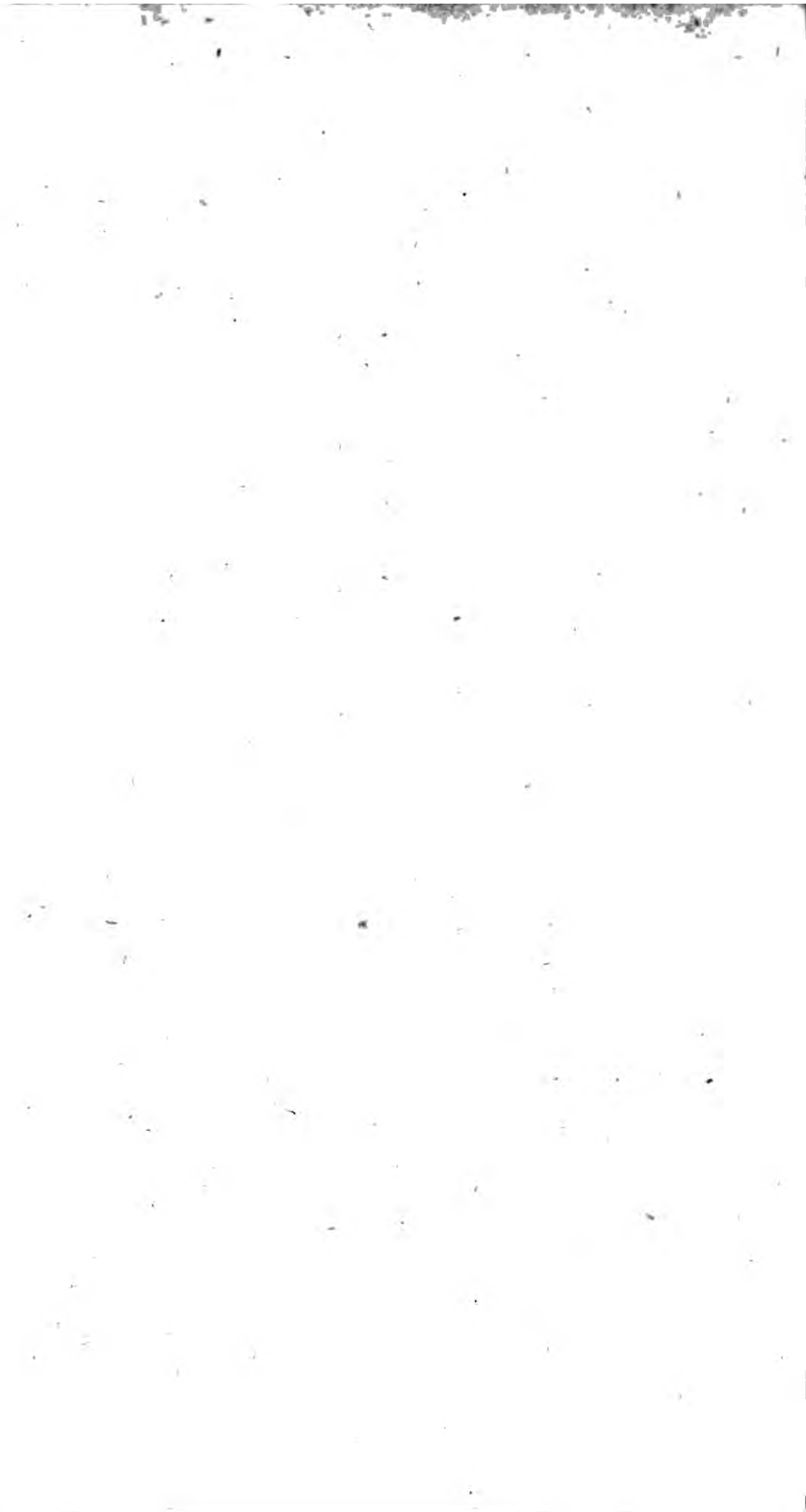


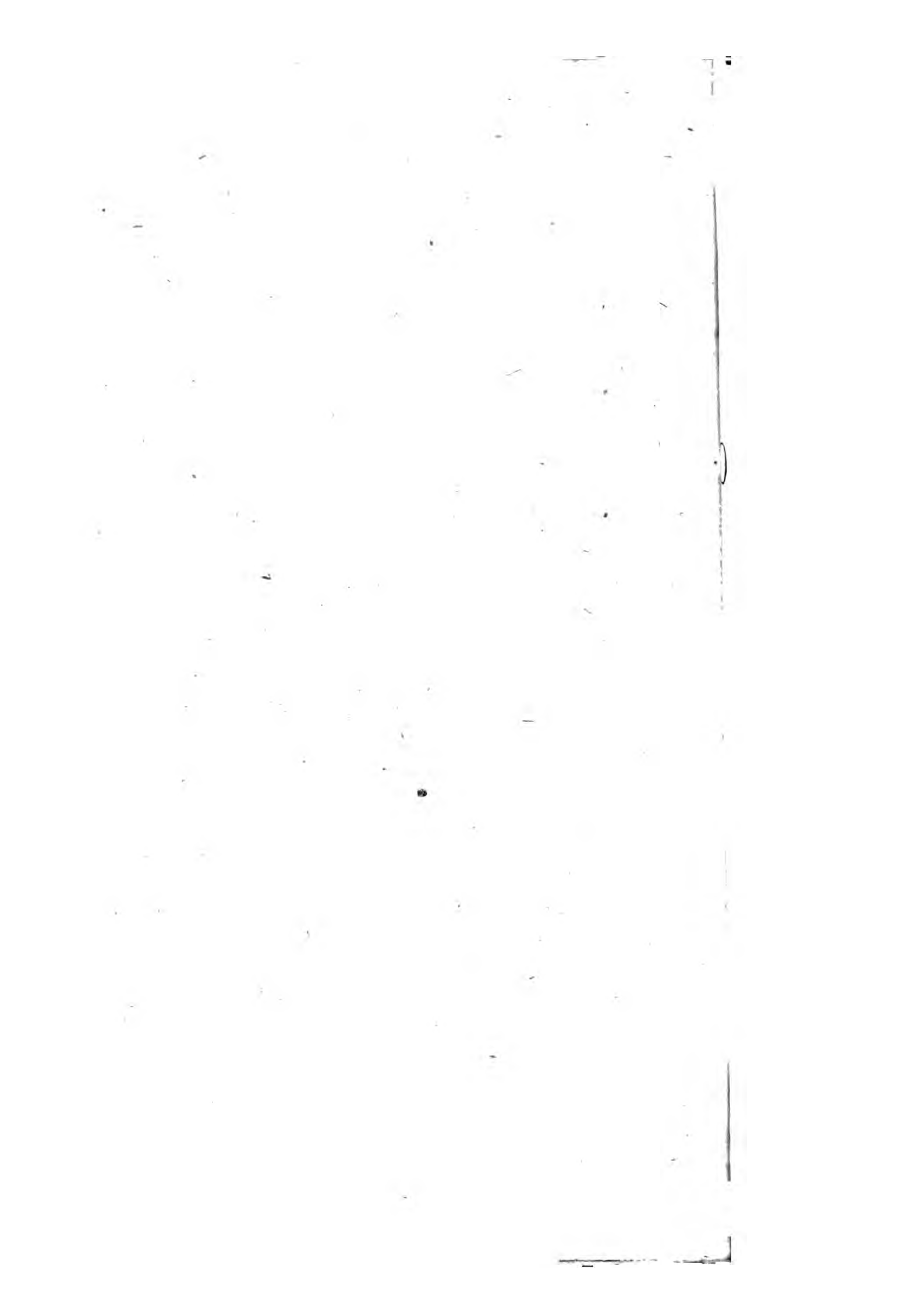


V1. 1785/1(90)

~~S. 132~~







O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .

1880

1880

1880

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

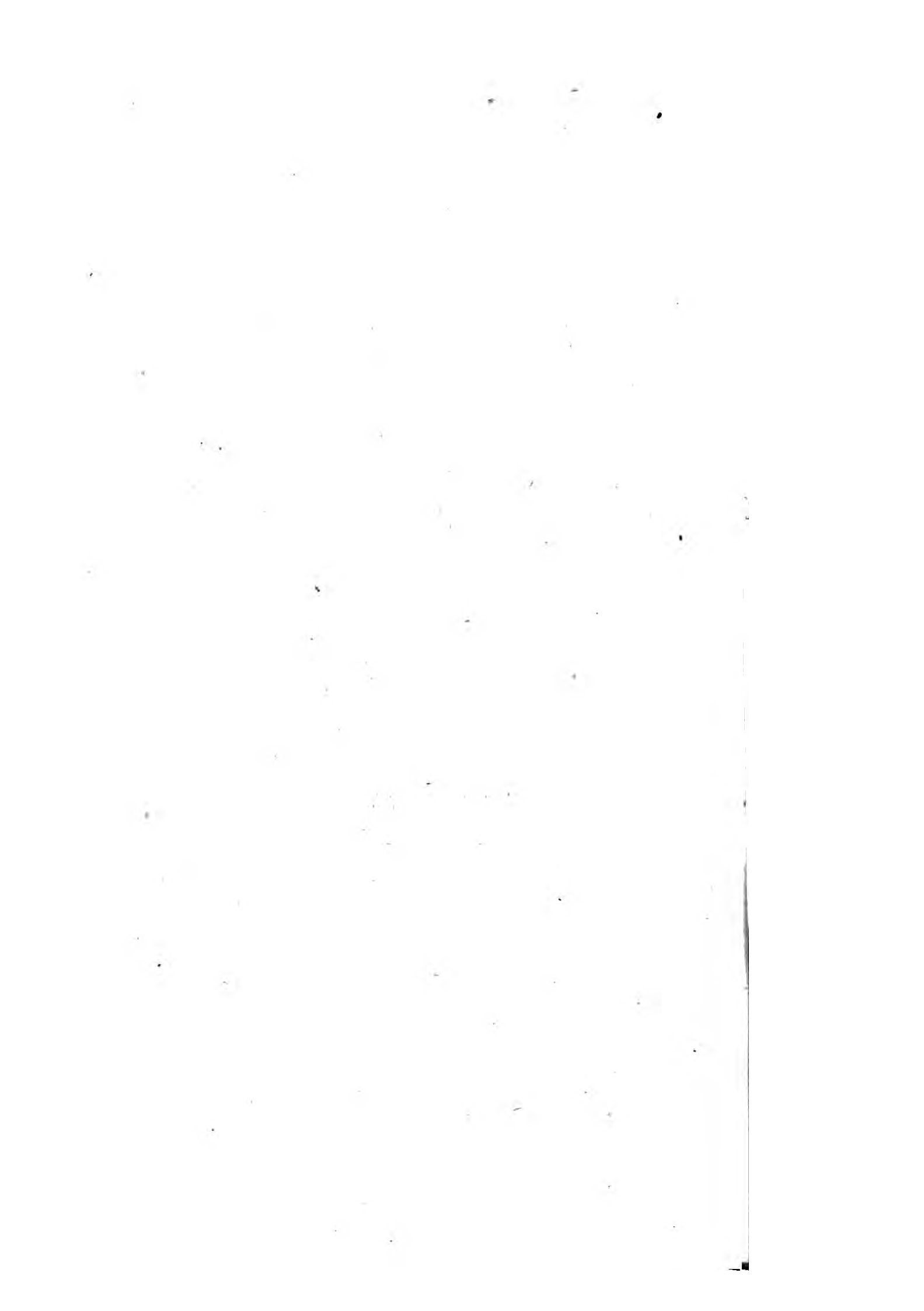
V O L T A I R E.

TOME QUATRE-VINGT-DIXIEME.

90

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1785.



LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE

ET

DE M. D'ALEMBERT.

1765-1772.

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. * A*



LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE

ET

DE M. D'ALEMBERT.

LETTRE PREMIERE.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 de janvier.

JE ne vous le diffimule point, mon cher maître; vous me comblez de satisfaction par tout ce que vous me dites de mon ouvrage. Je le recommande à votre protection, et je crois qu'en effet il pourra être utile à la cause commune, et que *la superstition*, avec toutes les révérences que je fais semblant de lui faire, ne s'en trouvera pas mieux. Si j'étais comme vous assez loin de Paris, pour lui donner des coups de bâton, assurément ce serait *de tout mon cœur, de tout mon esprit et de*

1765.

— 1765. *toutes mes forces*, comme on prétend qu'il faut aimer DIEU; mais je ne suis posté que pour lui donner des croquignoles, en lui demandant pardon de *la liberté grande*, et il me semble que je ne m'en suis pas mal acquitté. Puisque vous voulez bien veiller à l'impression, je vous prie de faire main basse sur tout ce qui vous paraîtra long ou de mauvais goût; je vous en aurai une véritable obligation. Je vous prie aussi d'engager M. Cramer à hâter l'impression; je désirerais que le caractère en fût un peu gros, afin que l'ouvrage pût être lu plus aisément, et aussi pour ses intérêts. A l'égard des miens, je les remets entièrement entre vos mains et entre celles de frère *Damilaville*. J'espère qu'il obtiendra sans peine la permission de faire entrer l'ouvrage.

Dites-moi un peu, je vous prie, si vous le savez, ce que c'est qu'une histoire qu'on fait courir d'une lettre des Corfes à *Jean-Jacques*, pour le prier d'être leur législateur? Vous avez écrit à quelqu'un que les Corfes l'avaient seulement prié de mettre leurs lois en *bon français*: cela me paraît un persiflage ou de leur part ou de la vôtre. C'est comme si *nosseigneurs* écrivaient à *Paoli* de mettre leurs arrêts en *bon corse*; ou aux sauvages du Canada de les mettre en *bon iroquois*. J'avoue que cette dernière traduction conviendrait assez à

certains réquisitoires. Quoi qu'il en soit, dites-moi, je vous prie, ce que vous savez là-dessus de certain. On assure qu'il a écrit une lettre à M. *Abauzit* (que peut-être vous ferez à portée de voir), dans laquelle il se félicite beaucoup de l'honneur que les Corfes lui font; et, en même temps, on assure qu'il a écrit, il y a peu de temps, à *Duchefne*, son libraire à Paris, pour lui dire que cette prétendue lettre des Corfes est fausse, et que c'est un nouveau tour que lui jouent ses ennemis. On ajoute que c'est vous qui lui avez joué ce tour-là, mais sans en apporter la moindre preuve. Je fais que *Jean-Jacques* a des torts avec vous, et qu'il vous a écrit des folies au sujet des comédies que vous fésiez jouer auprès de Genève; mais je ne puis croire que vous cherchiez à le tourmenter dans sa solitude, où il est déjà assez malheureux par sa santé, par sa pauvreté, et surtout par son caractère. Il vient de faire des *Lettres de la Montagne*, qui mettent, dit-on, tout Genève en combustion; mais qui vraisemblablement, si j'en crois ses plus zélés partisans, ne feront pas grande sensation ailleurs. On dit qu'il y chante la palinodie à mon égard sur le focinianisme qu'il me reprochait d'avoir imputé aux Gênois. Ce n'est pas la première fois qu'il se contredit; mais il souffre, il est

1765.

malheureux , il faut bien lui passer quelque
 1765. chose. Il faut dire de lui comme le régent
 difait d'un homme qui prenait force lavemens
 à la Bastille : *Il n'a que ce plaisir-là*. Vous avez
 cru comme moi , sans fondement , que l'abbé
 de *Condillac* était mort ; heureusement il est
 tiré d'affaire , et reviendra bientôt chez nous
 jouir de la fortune et de la réputation qu'il
 mérite. La philosophie aurait fait en lui une
 grande perte. En mon particulier , j'en aurais
 été inconsolable. Adieu , mon cher et illustre
 confrère ; n'oubliez pas votre Commentaire
 de *Corneille* pour l'académie. *Duclos* m'a dit
 que vous veniez de lui écrire à ce sujet. Je
 lui avais fait part de votre lettre , et je ne
 doute point que l'oubli ne vienne de *Cramer*.

Si vous voulez favoir la *généalogie* du des-
 cendant de *Gabrielle d'Estrées* , adressez-vous à
 l'abbé d'*Olivet* qui vous en dira des nouvelles.
 Son père était laquais de feu M. de *Maucroix* ;
 ce ne serait pas un tort , si le fils n'était pas
 un maraud ; *mais ce n'est pas le tout d'être*
laquais , il faut être honnête.

Dites-moi un peu , je vous prie , sous le
 sceau de la confession , ce que vous pensez
 d'un M. le chevalier de *la Tremblaye* qui a été
 vous voir , qui fait , dit-on , de *petits vers*
innocens , et à qui vous écrivez , à ce qu'on
 prétend , des lettres qui lui tournent la tête

de vanité. Des personnes très-considerables
 désireraient de savoir le jugement que vous
 en portez, et m'ont prié de vous le demander. 1765.

L E T T R E I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

9 de janvier.

MON cher et grand philosophe, en réponse à votre lettre du 3, je vous dirai d'abord qu'il y a plus de huit jours que j'ai donné à frère *Cramer* la *Destruction*; il m'assura qu'il édifierait dès le lendemain, et vous enverrait ce que vous savez. Or, ce que vous savez est bien peu pour un si bon ouvrage. Depuis ce temps, je n'ai pas entendu parler de frère *Gabriel*. Je lui écris, dans le moment, pour le sommer de sa parole. Il donne beaucoup de promesses, ce *Gabriel*, et les tient rarement; il avait promis de remplir son devoir envers l'académie, et il ne l'a pas fait. Il faut lui pardonner cette fois-ci; il est un peu intrigué, ainsi que tous les autres bourdons de la ruche de Genève. Ils ont tous les ans des tracasseries pour étrennes, au sujet des

élections ; elles ont été très-fortes cette année.
 1765. Il y a beaucoup de dissensions entre le conseil et le peuple , qui se croient tous deux souverains. *Jean-Jacques* a un peu attisé le feu de la discorde. La députation des Corfès à *Jean-Jacques* est une fable absurde ; mais les querelles génevoises sont une vérité. C'est dommage pour la philosophie que *Jean-Jacques* soit un fou , mais il est encore plus triste que ce soit un mal-honnête homme. La lettre insolente et absurde qu'il m'écrivit , au sujet des spectacles de Ferney , était à la fois d'un insensé et d'un brouillon. Il voulait se faire valoir alors auprès des pédans de Genève , qui prêchaient contre la comédie par jalousie de métier ; il prétendait engager avec moi une querelle. Le petit magot , boursoufflé d'orgueil , fut piqué de mon silence. Il manda au docteur *Tronchin* qu'il ne reviendrait jamais dans Genève , tant que je serais possesseur des Délices ; et , huit jours après , il se brouilla avec *Tronchin* pour jamais.

A peine arrivé dans sa montagne , il fait un livre qui met le trouble dans sa patrie ; il excite les citoyens contre le magistrat ; il se plaint , dans ce livre , qu'on l'a condamné sans l'entendre ; il m'y donne formellement comme l'auteur du Sermon des cinquante (*) ;

(*) Voyez Philosophie , tome II , page 45.

il joue le rôle de délateur et de calomniateur : ———
voilà, je vous avoue, un plaisant philosophe ; 1765.
il est comme les diables dans *Quinault* :

Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés ,
Ne foyons pas seuls misérables.

Et savez-vous dans quel temps ce malheureux faisait ces belles manœuvres ? C'était lorsque je prenais vivement son parti , au hasard même de passer pour mauvais chrétien ; c'était en disant aux magistrats de Genève , quand par hasard je les voyais , qu'ils avaient fait une vilaine action en brûlant *Emile* et en décrétant *Jean-Jacques* ; mais , lui m'ayant offensé , il s'imaginait que je devais le haïr , et écrivait par-tout que je le persécutais , dans le temps que je le servais et que j'étais persécuté moi-même.

Tout cela est d'un prodigieux ridicule , ainsi que la plupart des choses de ce monde ; mais je pardonne tout , pourvu que l'infame superstition soit décriée comme il faut chez les honnêtes gens , et qu'elle soit abandonnée aux laquais et aux servantes , comme de raison.

Je croyais vous avoir mandé que l'abbé de *Condillac* était ressuscité : *Tronchin* le croyait mort avec raison , puisqu'il ne l'avait pas

— traité. Pour M. le chevalier de *la Tremblaye*,
1765. tout ce que je fais, c'est qu'il doit réussir
auprès des hommes par la douceur de ses
mœurs, et auprès des dames par sa figure.

Vous voilà instruit de tout, mon cher
maître; je vous ferai part de la réponse de
Gabriel, s'il m'en fait une.

L E T T R E I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

15 de janvier.

MON cher philosophe, j'ai vu aujourd'hui
le commencement de la *Destruction* en gros
caractère, comme vous le souhaitez. C'est une
charmante édification que cette *Destruction*;
on n'y changera pas une virgule, on n'omettra
pas un iota de la loi, jusqu'à ce que toutes
choses soient accomplies. J'aurai plus de soin
de cette besogne que des Commentaires de
Pierre qui m'ennuyaient prodigieusement.
Frère *Cramer*, afin que vous le sachiez, est
très-actif pour son plaisir, et très-paresseux
pour son métier. Tel était *Philibert Cramer*,
son frère, qui a renoncé à la typographie.

Gabriel et Philibert peuvent mettre au rang de leurs négligences , de n'avoir pas fait présenter à l'académie un exemplaire de mes fatras sur les fatras de *Pierre Corneille*. *Gabriel* dit , pour excuse , que la *Brunet* , votre imprimeuse , était chargée de cette cérémonie , et qu'elle ne s'en est pas acquittée. J'ai grondé *Gabriel* , *Gabriel* a grondé la *Brunet* , et vous m'avez grondé , moi qui ne me mêle de rien , et qui suis tout ébaubi. 1765.

Gabriel dit qu'il a écrit à l'enchanteur *Merlin* , et que ce *Merlin* doit présenter un fatras cornélien à monsieur le secrétaire perpétuel. Si cela n'est pas fait , je vous supplie de m'en instruire , parce que sur le champ je ferai partir , par la diligence de Lyon , le seul exemplaire que j'aye , lequel je supplierai l'académie de mettre dans ses archives.

Ce malheureux *Jean-Jacques* a fait un tort effroyable à la bonne cause. C'est le premier fou qui ait été mal-honnête homme ; d'ordinaire les fous sont bonnes gens. Il a trouvé en dernier lieu , dans son livre , le secret d'être ennuyeux et méchant. On peut écrire plus mal que lui , mais on ne peut se conduire plus mal. N'importe , *Peregrinus* est content , pourvu qu'on parle de *Peregrinus*. J'espère cependant que la bonne cause pourra bien se soutenir sans lui. *Jean-Jacques* a beau être

— un misérable, cela n'empêche pas qu'*Ezéchiël*
 1765. ne soit un homme à mettre aux petites mai-
 sons, ainsi que tous ses confrères. Il faut
 avouer, quoi qu'on en dise, que la raison
 a fait de terribles progrès depuis environ
 trente ans. Elle en fera tous les jours; il se
 trouvera toujours quelque bonne ame qui
 dira son mot en passant.

L E T T R E I V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 17 de janvier.

JE commence, mon cher et illustre maître,
 par vous remercier des soins que vous voulez
 bien vous donner pour moi. Voici une lettre
 où je prie monsieur *Cramer* de hâter l'impres-
 sion Je ne lui parle qu'en passant de ce qui
 concerne mes intérêts; c'est votre affaire de
 lui dire là-dessus ce qui convient; cela devrait
 être fait de sa part. Je désirerais beaucoup
 d'avoir à me louer de lui, parce que j'aurai
 vraisemblablement, dans le courant de cette
 année, d'autres ouvrages à lui donner, étant
 comme résolu de ne plus rien imprimer en
 France. Assurément je n'ai point envie de me

faire d'affaire avec les pédans à long et à petit rabat ; mais c'est bien assez de me couper les ongles moi-même de bien près , sans qu'un censeur vienne encore me les couper jusqu'au sang. M. *Cramer* peut compter, si j'ai lieu d'être content de lui en cette occasion , qu'il imprimera désormais tout ce que je ne voudrai pas soumettre à l'inquisition de nos *Midas*. —
1765.

Je suis bien fâché , pour la philosophie et pour les lettres , du parti que prend *Jean-Jacques* , et en particulier de ce qu'il a dit contre vous dans son dernier livre que je n'ai pu lire , tant la matière est peu intéressante pour qui n'est pas bourdon ou guêpe de la ruche de Genève. Il a couru un bruit que vous lui aviez fait une réponse injurieuse ; je ne l'ai pas cru , et des gens en état d'en juger , qui ont lu cette réponse , m'ont assuré qu'elle n'était pas de vous. Au nom de Dieu , si vous lui répondez , ce qui n'est peut-être pas nécessaire (du moins c'est le parti que je prendrais à votre place) répondez-lui avec le sang froid et la dignité qui vous conviennent. Il me semble que vous avez beau jeu , ne fût-ce qu'en opposant aux horreurs qu'il dit aujourd'hui de sa patrie tous les éloges qu'il en a faits , il y a quatre ou cinq ans , dans la dédicace d'un de ses ouvrages , sans compter son petit procédé avec moi , à qui il a donné

— 1765. moines-là ne vous paraissent-ils pas plus habiles que les jésuites? Cîteaux jouit de deux cents mille livres de rentes, et Clairvaux en a davantage; mais il est juste de combler de biens des hommes si utiles à l'Etat. Détruisez, détruisez, tant que vous pourrez, mon cher philosophe; vous servirez l'Etat et la philosophie.

J'espère que frère *Gabriel Cramer* enverra bientôt à frère *Bourgelat* le recueil de soufflets que vous donnez à tour de bras aux jansénistes et aux molinistes. C'est bien dommage, encore une fois, que *Jean-Jacques*, *Diderot*, *Helvétius* et vous *cum aliis ejusdem farinae hominibus*, vous ne vous foyez pas entendus pour écraser l'*inf....* Le plus grand de mes chagrins est de voir les imposteurs unis et les amis du vrai divisés. Combattez, mon cher *Bellérophon*, et détruisez la chimère.

N. B. Vous faurez qu'ennuyé de la négligence du gros *Gabriel*, j'ai envoyé mon exemplaire de *Corneille* à l'adresse de *M. Duclos*, à la chambre syndicale, par la diligence de Lyon. Je supplie le philosophe, frère *Damilaville*, de vouloir bien payer les frais: c'est un philosophe de finance avec lequel je m'entendrai fort bien. Adieu, je vous embrasse; je suis bien vieux et bien malade.

LETTRE

L E T T R E V I I.

1765.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 27 de février.

MON cher et illustre maître, je compte que nous aurons bientôt ici la *Destruction*, car frère *Damilaville* m'a dit, il y a plusieurs jours, que vous lui aviez mandé, il y avait aussi plusieurs jours, que tout était fini. Dieu veuille que cette *Destruction* puisse servir *in ædificationem multorum* ! Nous verrons ce que les pédans à grande et à petite queue en diront. Je m'attends à quelques hurlemens de la part des seconds, et peut-être à quelques grincemens de dents de la part des premiers ; mais je compte m'être si bien mis à couvert de leurs morsures, que *fragili quærens illidere dentem offendet solido*. Je respecterai toujours, comme de raison, la religion, le gouvernement, et même les ministres ; mais je ne ferai point de quartier à toutes les autres sottises, et assurément j'aurai de quoi parler.

On dit que vous avez renoncé aux Délices, et que vous n'habitez plus le territoire de la parvulissime. Je vous conseillerais cependant,

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. * B*

— 1765. attendu les pédans à grands rabats, qui deviennent de jour en jour plus insolens et plus fots, de conserver toujours un pied à terre chez nos bons amis les Suisses.

Fréron a pensé aller au fort-l'évêque ou four-l'évêque, pour avoir insulté grossièrement, à son ordinaire, mademoiselle *Clairon*: elle s'en est plainte, mais le roi son compère (*) et la reine ont intercédé pour ce maraud qui est toujours cependant aux arrêts chez lui, sous la verge de la police. Il est bien honteux qu'un pareil coquin trouve des protections respectables; en vérité, *on ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire*. Puisque les choses sont ainsi, je prétends moi avoir aussi mon franc-parler, et, à l'exception des choses et des personnes auxquelles je dois respect, je dirai mon avis sur le reste. Avez-vous entendu parler d'une tragédie du Siège de Calais qu'on joue actuellement avec grand succès? Comme cette pièce est pleine de patriotisme, on dit, pour rendre les philosophes odieux, qu'ils sont déchainés contre elle. Rien n'est plus faux, mais cela se dit toujours, pour servir *ce que de raison*. Quelle pauvre espèce que le genre-humain! Adieu, mon cher maître; moquez-vous toujours de tout, car il n'y a que cela de bon.

(*) Le roi *Stanislas* était le parrain du fils de *Fréron*.

ET DE M. D'ALEMBERT. 19

L E T T R E V I I I.

1765.

D E M. D E V O L T A I R E.

16 de mars.

F R E R E *Gabriel*, mon cher destructeur, obéit ponctuellement à vos ordres; la *Destruction* sera magnifiquement reliée et envoyée à sa destination. Madame *Denis* a dévoré ce petit livre qui contient deux cents trente-cinq pages, le seul de tous les livres qui restera sur ce procès qui a produit tant de volumes. Je vous réponds que quand il sera arrivé à Paris, il sera enlevé en quatre jours. Je suis fâché que vous ayez oublié que notre ami *Fréron* a été jésuite, et que même il a eu l'honneur d'être chassé de la société; cela aurait pu vous fournir quelque douce et honnête plaisanterie.

Je voudrais bien savoir qu'est devenu le petit jésuite derrière lequel marchait *le Franc de Pompignan* à la procession de son village. Est-il vrai que le jésuite qui avait.... du prince de G*** est mort? ne s'appelait-il pas *Marfy*? On dit que d'ailleurs c'était un garçon de mérite.

B 2

—
1765. Dieu vous maintienne, mon cher destructeur, dans la noble résolution où vous êtes de faire main basse sur les fanatiques, en faisant patte de velours ! Vous ferez cher à tous les gens de bien. *Ecr. l'inf.*

L E T T R E I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

25 de mars.

MON cher philosophe utile et agréable au monde, sachez que votre ouvrage est comme vous, et qu'aucun enfant n'a jamais si bien ressemblé à son père. Sachez que, dès qu'il parut dans Genève entre les mains de quelques amis, tous dirent : Il écrit comme il parle, le voilà, je crois l'entendre. Quand on l'avait lu, on le relisait ; on en cite tous les jours des passages. J'écrivis à mon ami M. de Cideville que je le croyais déjà répandu à Paris ; je lui parlai du plaisir qu'il aurait à le lire, et je lui recommandai, dans deux lettres consécutives, de ne vous point nommer, précaution entre nous fort inutile : il est impossible qu'on ne vous devine pas à la

seconde page. Vous aurez à la fois le plaisir de jouir du succès le plus complet, et de nier que vous ayez rendu ce service au public devant les fripons et les fots qui ne méritent pas même la peine que vous prenez de vous moquer d'eux. 1765.

Je suis très-fâché de n'avoir point encore appris que le roi ait dédommagé les *Calas*. On roue un homme plus vite qu'on ne lui donne une pension. Vous avez bien raison dans ce que vous dites du style des avocats; ils n'ont jamais su combien la déclamation est l'opposé de l'éloquence, et combien les adjectifs affaiblissent les substantifs, quoiqu'ils s'accordent en genre, en nombre et en cas; mais, après tout, les raisons que frère *Beaumont* a détaillées sont fortes et concluantes, il y a de la chaleur, et le public reste convaincu de l'innocence des *Calas*, *quod erat demonstrandum*. Tout ce que je demande au ciel, c'est que le parlement de Toulouse casse l'arrêt souverain des maîtres des requêtes. Je ne me souviens plus quel était l'honnête homme qui priait DIEU tous les matins que ses ennemis fissent des sottises. Le fanatisme commence à être en horreur, d'un bout de l'Europe à l'autre. Figurez-vous qu'un grand seigneur espagnol, que je ne connais point, s'avise de m'écrire une lettre

—
1765. tout-à-fait anti-fanatique , pour me demander des armes contre ce monstre , en dépit de la sainte hermandad.

Jean-Jacques est devenu entièrement fou ; il s'était imaginé qu'il bouleverserait sa chère patrie que je corrompais , dit-il , en donnant chez moi des spectacles ; il n'a pas mieux réussi en qualité de boute-feu , qu'en qualité de charlatan philosophe.

Est-il vrai qu'*Helvétius* est à Berlin ? Il me paraît que le réquisitoire composé par *Abraham Chaumeix* lui a donné une paralysie sur les trois doigts avec lesquels on tient la plume. Est-ce qu'il ne savait pas qu'on peut mettre l'*inf....* en pièces , sans graver son nom sur le poignard dont on la tue ? Madame *Denis* vous embrasse de tout son cœur , et moi aussi.

L E T T R E X.

1765.

D E M. D' A L E M B E R T.

26 de mars.

O H, la belle lettre, mon cher maître, que vous venez d'écrire à frère *Damilaville* sur l'affaire des malheureux *Sirven* (*)! aussi a-t-elle le plus grand et le plus juste succès; on se l'arrache, on verse des larmes, et on la relit, et on en verse encore, et on finit par désirer de voir tous les fanatiques dans le feu où ils voudraient jeter les autres. Je suis bien heureux que ma *rapfodie* sur la destruction de *Loyola* n'ait pas paru en même temps; votre lettre l'aurait effacée, et le cygne aurait fait taire la pie. Je ne fais quand ma *Destruction* arrivera; mais ce que je fais, c'est qu'il y a des personnes à Paris qui l'ont déjà, et que mon secret n'a pas été trop bien gardé. Quoi qu'il en soit, je recommande ce malheureux enfant à votre protection. Le bien que vous en direz fera l'avis de beaucoup de gens, et surtout le fera vendre; car c'est-là l'essentiel pour que M. *Cramer* ne soit pas lésé.

(*) Voyez *Politique et Législation*, tome III, page 174. Cette lettre est adressée, par erreur, à M. d'Alembert.

—
1765. Je ne fais ni le nom ni le sort du jeune jésuite que *Simon le Franc* suivait à la procession. Je n'ai vu *Simon* depuis long-temps qu'une seule fois, à l'enterrement de monsieur d'*Argenson*, où il était, non comme homme de lettres, car il est trop grand seigneur pour se parer de ce titre, mais comme parent au quatre-vingt-dixième degré. S'il est encore à Paris, c'est si obscurément que personne n'en fait rien. Il lui arrivera ce qui arriva à l'abbé *Cotin*, que les satires de *Despréaux* obligèrent à se cacher si bien, que le *Mercur*e annonça sa mort trois ou quatre ans d'avance. Il en est arrivé à peu-près autant au poète *Roi*, cet ennuyeux coquin qui, depuis une centaine de coups de bâton qu'il reçut il y a dix ans, avait pris le parti de la retraite, et dont on avait annoncé la mort, il y a plus d'un an, dans les gazettes, quoiqu'il n'ait rendu que depuis peu sa belle ame à son créateur.

Oui vraiment, le bâtard du Portier des chartreux, *Marfy*, *olim* jésuite, comme il l'a mis à la tête d'un de ses ouvrages, est allé violer les anges en paradis. Il avait commencé par être l'associé d'*Aliboron* avec qui il s'était ensuite brouillé, du moins à ce que l'on m'a dit, car je n'avais l'honneur de fréquenter ni l'un ni l'autre.

Vous

Vous avez su que les *Calas* ont pleinement gagné leur procès ; c'est à vous qu'ils en ont l'obligation. Vous seul avez remué toute la France et toute l'Europe en leur faveur. Je ne fais ce qui arrivera des malheureux *Sirven*. On dit que l'avocat *Beaumont* va plaider leur cause ; je voudrais bien qu'avec une si belle ame et si honnête , cet homme eût un peu plus de goût , et qu'il ne mît pas dans ses mémoires tant de pathos de collège. Le parlement de Toulouse est furieux , dit-on , et veut casser l'arrêt qui casse le sien ; il ne lui manque plus que cette sottise-là à faire.

Adieu , mon cher maître ; moquez-vous de tout , comme vous faites , sans cesser de secourir les malheureux et d'écraser le fanatisme. Mes respects à madame *Denis*. Je suis charmé qu'elle ait été contente de ma petite drôlerie que la canaille janséniste et loyoliste ne trouvera pourtant guère drôle.

1765.

L E T T R E X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

3 d'avril.

MA reconnaissance est vive , je l'avoue , mais ce n'est pas elle qui fait mon enthousiasme pour vous ; c'est votre zèle aussi intrépide que sage , c'est votre manière d'avoir toujours raison , c'est votre art d'attaquer le monstre , tantôt avec la massue d'*Hercule* , tantôt avec le stylet le plus affilé ; et puis , quand vous l'avez mis sous vos pieds , vous vous moquez de lui fort plaisamment. Que j'aime votre style ! que votre esprit est net et clair ! plût à Dieu que tous les autres frères eussent écrit ainsi ! *l'inf.*..... ne se débattrait pas encore comme elle fait sous la vérité qui l'écrase. Je voudrais bien savoir quel est le polifson de théologien à qui vous faites tant d'honneur. Quoi qu'il en soit , vous ferez obéi ponctuellement et promptement.

Avez-vous lu le Siège de Calais ? je suis ami de l'auteur , je dois l'être ; je trouve que le retour du maire et de son fils , à la fin , doit faire un bel effet au théâtre. Il se peut

d'ailleurs qu'il y ait dans la pièce quelques défauts qui vous aient choqué ; mais ce n'est pas à moi de m'en apercevoir , et d'ailleurs le patriotisme excuse tout. Je voudrais favoir jusqu'à quel point vous êtes bon patriote ; j'ai peur que vous ne vous borniez à être bon juge. Je vous aime et révère ; *écr. l'inf.*

1765.

L E T T R E X I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

5 d'avril.

MON cher et grand philosophe , dans un fatras de lettres que je recevais par la voie de Genève , mon étourderie a ouvert celle que je vous envoie. Je ne me suis aperçu qu'elle vous était adressée qu'après avoir fait la sottise de la décacheter ; je vous en demande très-humblement pardon , en vous protestant , foi de philosophe , que je n'en ai rien lu. J'avais ordonné en général qu'on retirât toutes celles qui vous seraient adressées d'Italie. Je n'ai trouvé que celle-là dans mon paquet ; je me flatte qu'elle n'est pas du pape régnant ; je présume qu'elle est d'un être pensant , puisqu'elle est pour vous.

— 1765. Il y a peu de ces êtres pensans. Mon ancien disciple couronné me mande qu'il n'y en a guère qu'un sur mille ; c'est à peu-près le nombre de la bonne compagnie ; et s'il y a actuellement un millième d'hommes de raisonnable , cela décuplera dans dix ans. Le monde se déniaise furieusement. Une grande révolution dans les esprits s'annonce de tous côtés. Vous ne sauriez croire quels progrès la raison a faits dans une partie de l'Allemagne. Je ne parle pas des impies qui embrassent ouvertement le système de *Spinoza* , je parle des honnêtes gens qui n'ont point de principes fixes sur la nature des choses , qui ne savent point ce qui est , mais qui savent très-bien ce qui n'est pas : voilà mes vrais philosophes. Je peux vous assurer que , de tous ceux qui sont venus me voir , je n'en ai trouvé que deux qui fussent des fots. Il me paraît qu'on n'a jamais tant craint les gens d'esprit à Paris qu'aujourd'hui. L'inquisition sur les livres est sévère ; on me mande que les souscripteurs n'ont point encore le *Dictionnaire encyclopédique*. Ce n'est pas seulement être sévère , c'est être très-injuste. Si on arrête le débit de ce livre , on vole les souscripteurs , et on ruine les libraires. Je voudrais bien savoir quel mal peut faire un livre qui coûte cent écus. Jamais vingt volumes in-folio ne feront

de révolution ; ce sont les petits livres portatifs à trente sous qui font à craindre. Si l'*Evangile* avait coûté douze cents sesterces , jamais la religion chrétienne ne se ferait établie. 1765.

Pour moi , j'ai mon exemplaire de l'*Encyclopédie* , en qualité d'étranger et de Suisse. On veut bien que les Suisses se damnent , mais on veille de près , à ce que je vois , sur le salut des Parisiens. Si vous pouviez m'envoyer quelque chose pour achever ma damnation , vous me feriez un plaisir diabolique dont je vous ferais très-obligé. Je ne peux plus travailler , mais j'aime à me donner du bon temps , et je veux quelque chose qui pique.

Il faut que je vous dise que je viens de lire *Grotius* , *De veritate* , &c. Je suis bien étonné de la réputation de cet homme ; je ne connais guère de plus sot livre que le sien , excepté l'ampoulé *Houteville*. On avait , de son temps , de la réputation à bon marché. Il y a un bon article de *Hobbes* dans l'*Encyclopédie*. Plût à Dieu que tout cet ouvrage fût fait comme votre discours préliminaire !

Adieu , mon très-cher philosophe ; fera t-il dit que je mourrai sans vous revoir ?

1765.

L E T T R E X I I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, 9 d'avril.

Vous avez dû, mon cher et illustre maître, recevoir, il y a peu de jours, par frère *Damilaville*, un excellent manuscrit pour justifier la *Gazette littéraire* des imputations ridicules des fanatiques. L'auteur, qui ne veut point être connu, vous prie de faire parvenir à l'imprimeur cette petite correction-ci qu'il faudra mettre dans l'errata, si par hasard cet endroit était déjà imprimé. J'espère qu'on ne fera pas la même faute pour cet ouvrage qu'on a faite pour le mien, d'en envoyer deux ou trois exemplaires extravasés à Paris, avant que le tout soit arrivé; cette imprudence est cause que là canaille jansénienne et jésuitique a crié d'avance contre la *Destruction*, et que la publication en est suspendue par ordre du magistrat, quoique tous les gens sages qui l'ont lue trouvent l'ouvrage impartial, sage et utile. Tout ce que j'appréhende, c'est que pendant tous ces délais on n'en fasse une édition furtive qui pourrait léser

M. *Cramer*. Ce ne sera pas la faute de l'auteur, mais il faut espérer que ceci servira d'avis pour une autre fois. J'attends que cette affaire soit finie pour en entamer une autre ; mais il faudra désormais être plus précautionné contre l'inquisition. Je viens de recevoir de votre ancien disciple une lettre charmante. Il me mande qu'il attend *Helvétius* qui doit être arrivé actuellement. J'espère qu'il sera bien reçu, et que l'*inf.....* aura encore ce petit défagrément. J'ai vu des additions au Dictionnaire philosophique, qui m'ont fait beaucoup de plaisir. La dispute sur le chien de *Tobie*, barbet ou lévrier, m'a extrêmement diverti, sans parler du reste. On dit que les ministres de Neuchâtel ne veulent plus de *Jean-Jacques*, et que votre ancien disciple n'aura pas le crédit de l'y faire rester malgré cette canaille. Je me souviens qu'il y a quatre ans, il fut obligé d'abandonner un pauvre diable qui avait prêché contre les peines éternelles, et que le consistoire avait chassé. Le roi de Prusse écrivit à milord *Maréchal* : *Puisque ces b...-là veulent être damnés éternellement, dites-leur que je ne m'y oppose pas, que le diable les emporte et qu'il les garde.* Au fond, le pauvre *Jean-Jacques* est fou. Il y a cinq ou six ans qu'il mettait Genève à côté de Sparte, et aujourd'hui il en fait une caverne de voleurs.

1765.

— Il faudrait , pour toute réponse , faire imprimer
1765. l'éloge à côté de la satire , et y mettre pour
épigraphe ce vers de je ne fais quelle comédie :

Vous mentez à présent , ou vous mentiez tantôt.

Adieu , mon illustre et respectable maître ;
on peut dire de ce monde comme *Petit-Jean*
dans les Plaideurs :

Que de fous ! je ne fus jamais à telle fête.

LETTRE XIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 d'avril.

MON cher appui de la raison , c'est bien
la faute à frère *Gabriel* , s'il a lâché trois ou
quatre exemplaires à des indiscrets ; mais , ou
je me trompe fort , ou jamais *Merlin* n'aurait
osé rien débiter sans une permission tacite ;
et , malheureusement , pour avoir cette per-
mission de débiter la raison , il faut s'adresser
à des gens qui n'en ont point du tout. Si on
en fait une édition furtive , alors *Gabriel*

débitera la fienne. Fournissez-nous souvent de ces petits stylets mortels à poignées d'or enrichies de pierres, l'*inf*..... sera percée par les plus belles armes du monde, et ne craignez point que *Gabriel* y perde.

1765.

Vous avez bien raison de citer le vers des Plaideurs : *Que de fous ! &c.* ; mais il ne tiendra qu'à vous de dire bientôt : *Que de fous j'ai guéris !* Tous les honnêtes gens commencent à entendre raison ; il est vrai qu'aucun d'eux ne veut être martyr, mais il y aura secrètement un très-grand nombre de confesseurs, et c'est tout ce qu'il nous faut.

- *Jean-Jacques*, dont vous me parlez, fait un peu de tort à la bonne cause ; jamais les pères de l'Eglise ne se sont contredits autant que lui. Son esprit est faux, et son cœur est celui d'un mal-honnête homme ; cependant il a encore des appuis. Je lui pardonnerais tous ses torts envers moi, s'il se mettait à pulvériser, par un bon ouvrage, les prêtres de *Baal* qui le persécutent. J'avoue que sa main n'est pas digne de soutenir notre arche ; mais,

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir ?

Frère *Helvétius* réussira sans doute auprès de *Frédéric* ; s'il pouvait partir de là quelques traits qui secondassent les vôtres, ce serait une bonne affaire.

— 1765. Adieu, mon cher maître et mon cher frère; je m'affaiblis beaucoup, et je compte aller bientôt dans le sein d'*Abraham* qui n'était, comme dit l'*Alcoran*, ni juif ni chrétien.

L E T T R E X V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 27 d'avril.

MON cher et illustre maître, il est arrivé ce que nous espérions au sujet de l'histoire de la *Destruction* des jésuites. Les gens raisonnables ont trouvé l'ouvrage impartial et utile, les amis des jésuites même savent gré à l'auteur de n'avoir dit de la société que le mal qu'elle méritait; mais les jansénistes-convulsionnaires et attendant le prophète *Elie* (qui aurait bien dû leur prédire la tuile qui leur tombe aujourd'hui sur la tête), ont crié comme tous les diables. Ils voudraient, dit-on, dénoncer le livre au parlement; mais comme le parlement y est traité avec ménagement, il y a apparence qu'on leur rira au nez; ils commencent à perdre de leur crédit, même dans la compagnie: jugez de l'état où sont leurs affaires. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que cette canaille

trouve mauvais qu'on lui applique sur le dos les coups de bûche qu'elle se fait donner sur la poitrine. Il me semble pourtant que des coups de bûche font toujours des *secours*, et que la place doit leur être indifférente ;

1765.

Car il n'importe guère
Que Pascal soit devant, ou Pascal soit derrière.

J'enverrai incessamment à frère *Gabriel* de quoi les faire brailler encore ; car , pendant qu'ils sont en train de braire , il n'y a pas de mal à leur tenir toujours la bouche ouverte. J'ai commencé par les croquignoles , je continuerai par les coups de houffine , ensuite viendront les coups de gaule , et je finirai par les coups de bâton ; quand ils en feront là , ils feront si accoutumés à être battus , qu'ils prendront les coups de bâton pour des douceurs. Mon Dieu , l'odieuse et plate canaille ! mais elle n'a pas long-temps à vivre , et je ne lui épargnerai pas un coup de stylet.

Vous avez vu l'aventure de la comédie ; nous allons vraisemblablement perdre mademoiselle *Clairon* , qui ne remontera plus sur le théâtre , si elle ne veut pas perdre l'estime des honnêtes gens. Votre maréchal a tenu une jolie conduite (*) ; son procédé est atroce

(*) Le maréchal de *Richelieu*.

— 1765. et abominable, aussi finira-t-il aux yeux du public par avoir tout l'odieux et tout le ridicule de cette affaire. Je ne doute pas que plusieurs comédiens ne se retirent, s'ils ne sont pas en effet aussi vils qu'on voudrait les rendre. Vous avez beau faire, mon cher maître, vos vers passeront à la postérité, mais le nom de votre maréchal n'y passera pas; on lira vos vers, on demandera qui était cet homme, et l'histoire dira : *Je ne m'en souviens plus*. Il faut avouer que vos protégés de la cour (car je ne leur fais pas l'honneur et à vous le tort de dire vos protecteurs) ne sont pas heureux en renommée; voyez le beau coton qu'ils jettent tous. Que dites-vous de la belle colonie de Cayenne, pour laquelle on a dépensé des sommes immenses? On y a envoyé, il y a dix-huit mois, quatorze mille hommes dont il ne restait plus que quinze cents il y a trois mois; on va ramener tout ce qui reste, et peut-être n'en reviendra-t-il pas six cents. Que le roi est à plaindre d'être si indignement servi, lorsqu'il mérite tant de l'être bien! *Helvétius* me paraît bien content de son voyage. Adieu, mon cher maître.

L E T T R E X V I.

1765.

D E M. D E V O L T A I R E.

Premier de mai.

VOTRE indignation, mon cher philosophe, est des plus plaisantes. J'aime à vous voir rire au nez des *Polichinels*, à qui vous donnez tant de nasardes. Vous voilà en train de faire des nazaréens (n'est-ce pas de nazaréens que vient nasarde?) de faire des nazaréens, dis-je, ce que *Blaise Pascal* faisait des jésuites. Vous les rendrez ridicules, *in sæcula sæculorum, amen.* Les croquignoles au cuistre théologien sont, je crois, parties, et je prie DIEU qu'elles arrivent à bon port.

On dit qu'... compose avec l'abbé d'*Estrées* un beau réquisitoire pour défendre de penser en France. Je ne conçois pas comment ce..... a osé soutenir, dans son tripot, que l'ame est spirituelle; je ne fais assurément rien de moins spirituel que l'ame d'.....

Voyez-vous toujours mademoiselle *Clairon*? pourriez-vous lui dire, ou lui faire dire fortement qu'elle se fera un honneur immortel, si elle déclare, elle et ses confrères, que jamais

— ils ne remonteront sur le théâtre de Paris, si
1765. on ne leur rend tous les droits de citoyens ;
et que c'est une contradiction trop absurde
d'être au cachot de l'évêque si on ne joue
pas, et excommunié par l'évêque si on joue ?
Cette tournure ne pourrait offenser la cour,
et rendrait odieux tous ces faquins de janfé-
nistes. Dites-lui, je vous prie, que je lui suis
plus attaché que jamais.

Courage, *Archimède* ; le ridicule est le point
fixe avec lequel vous enlèverez tous ces
marouffes, et les ferez disparaître.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 18 de mai.

MON cher et illustre confrère, voilà M. le comte de *Valbelle* que vous connaissiez déjà par ses lettres, et que sûrement vous ferez charmé de connaître par sa personne. Une heure de conversation avec lui vous en dira plus en sa faveur que je ne pourrais vous en écrire; il a voulu absolument que je lui donnasse une lettre pour vous, quoiqu'assurément il n'en ait pas besoin. Il vous dira des nouvelles de mademoiselle *Clairon*, et de l'intérêt qu'ont pris tous les gens de lettres à la manière indigne dont elle a été traitée. Je ne fais pas si elle remontera jamais sur le théâtre, mais je l'estime assez pour croire qu'elle n'en fera rien. C'est bien assez d'être excommuniée, sans être encore opprimée par des tyrans, et traitée avec la dernière barbarie. Les *Velches* mériteraient d'être réduits à la messe et au sermon pour toute nourriture; et j'espère qu'ils finiront par ce régime si digne d'eux. Si les comédiens, comme vous dites, ne profitent pas de cette circonstance pour demander

1765. — qu'on leur rende tous les droits de citoyens , même celui de rendre le pain bénit , ils seront à mes yeux les derniers des hommes. Mon avis ferait qu'ils présentassent requête à l'assemblée du clergé , pour obtenir main-levée de l'excommunication , et la liberté de communier à tout le moins une fois l'an. Je voudrais bien savoir ce que la cour aurait à leur dire , s'ils refusaient de jouer en cas qu'on leur refusât leur demande ; sans compter qu'il ferait assez bon que l'assemblée du clergé , qui va demander à cor et à cri le rappel des jésuites , qu'elle n'obtiendra pas , demandât en même temps , à toute force , la réhabilitation des comédiens au giron de l'Eglise , et en vînt à bout. Imaginez-vous quel beau sujet de réflexions pour le gazetier janséniste. A propos de gazetier janséniste , il me semble que ses amis du parlement ont renoncé au projet de dénoncer la *Destruction* ; ils ont senti , à force de discernement (car ils ont l'esprit fin) , le ridicule dont ils se couvriraient. J'en suis sincèrement fâché , car vous savez tout le bien que je leur veux ; je ne perdrai aucune occasion de leur donner des marques de souvenir et d'attachement. Adieu , mon cher et illustre confrère ; mon attachement pour vous est d'une nature un peu différente , mais il n'en sera pas moins durable. Je vous embrasse de tout mon cœur ,
et

et j'envie bien à M. de *Valbelle* le plaisir qu'il aura de vous voir.

 1765.

Les comédiens ont gagné leur procès contre votre *Alcibiade*. Ne convenez-vous pas qu'il jette un beau coton? Vous aurez beau faire, mon cher philosophe, vous n'en ferez jamais qu'un vieux freluquet, bien peu digne d'être célébré par une plume telle que la vôtre.

L E T T R E X V I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Genève, 27 de mai.

J'AI eu l'honneur de voir M. de *Valbelle*, mon cher *Archimède*; il est bien aimable, comme vous dites. Je ne savais point que l'autre *Archimède-Clairaut* fût gourmand, et que des indigestions l'eussent tué: ce n'est pas ainsi que doit mourir un philosophe. Sa pension vous est dévolue de droit. Peut-être avez-vous quelques ennemis qui vous ont desservi; je n'en suis point du tout surpris. J'ai des ennemis aussi, moi qui ne vous vaud pas. On m'a dit que l'académie des sciences, en corps, demande cette pension pour vous; c'est une démarche qui vous honore autant

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. * D*

1765. — que vos confrères. Vous me ferez grand plaisir de m'en apprendre le succès, soit par un petit mot de votre main, soit par notre digne ami.

On m'a fait accroire que mademoiselle *Clairon* pourrait venir consulter *Tronchin*; en ce cas, il faudra que je fasse rebâtir mon théâtre : mais je suis devenu si vieux, que je ne peux plus même jouer les rôles de vieillard. D'ailleurs les tracasseries qu'on me fait continuellement m'ont rendu la voix rauque :

Lupi Marim videre priores.

Je crois que, si *Clairaut* est allé voir *Newton*, j'irai bientôt faire très-humblement ma cour à *Milton*. En attendant, je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E X I X. 1765.

D E M. D E V O L T A I R E.

24 de juin.

MON cher philosophe, je suis plus indigné que vous, parce que je fais mieux que vous tout ce que vous valez. Il y a injustice, ingratitude, ridicule, le tout au premier degré, à refuser une modique pension, patrimoine d'académie; et à qui? à celui qui a refusé cent mille livres d'appointemens, pour continuer à faire honneur à sa patrie. Je ne crois pas que vous soyez éconduit. Les hommes ont encore un petit reste de pudeur. Vous voyez qu'on ne donne point votre pension à d'autres; on vous fait donc seulement attendre: on veut peut-être que vous fassiez quelque démarche. Je vous demande en grâce de me mander où vous en êtes. Ayez la bonté de donner votre lettre à M. de *Villette*; c'est un de nos plus aimables frères, ami éclairé de la bonne cause, et sentant tout votre mérite. C'en serait trop, mon cher philosophe, si les sages avaient contre eux les prêtres et les ministres. Nous avons besoin des hommes

—
1765. d'Etat pour nous défendre contre les hommes de Dieu. Je ne vous dis pas cela en l'air; il y a du temps que j'ai de très-bonnes raisons de penser ainsi. Mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous avez sur le cœur, attendu que le mien est à vous. Recommandez-moi aux prières de nos frères. *Ecr. l'inf.*

L E T T R E X X.

D E M. D' A L E M B E R T.

Ce 30 de juin.

Vous êtes bien bon, mon cher maître, de prendre tant de part à l'injustice que j'éprouve; il est vrai qu'elle est sans exemple. Je fais que le ministre n'a point encore rendu de réponse définitive; mais vouloir me faire attendre et me faire valoir ce qui m'est dû à tant de titres, c'est un outrage presque aussi grand que de me le refuser. Sans mon amour extrême pour la liberté, j'aurais déjà pris mon parti de quitter la France, à qui je n'ai fait que trop de sacrifices. J'approche de cinquante ans; je comptais sur la pension de l'académie comme sur la seule ressource de ma vieillesse. Si cette ressource m'est enlevée, il

faut que je songe à m'en procurer d'autres, car il est affreux d'être vieux et pauvre. Si vous pouviez favoir les charges considérables et indispensables, quoique volontaires, qui absorbent la plus grande partie de mon très-petit revenu, vous seriez étonné du peu que je dépense pour moi; mais il viendra un temps, et ce temps n'est pas loin, où l'âge et les infirmités augmenteront mes besoins. Sans la pension du roi de Prusse, qui m'a toujours été très-exactement payée, j'aurais été obligé de me retirer ou à la campagne ou en province, ou d'aller chercher ma subsistance hors de ma patrie. Je ne doute point que ce prince, quand il saura ma position, ne redouble ses instances pour me faire accepter la place qu'il me garde toujours, de président de son académie; mais le séjour de Potsdam ne convient point à ma santé, le seul bien qui me reste; et d'ailleurs un roi est toujours meilleur pour maîtresse que pour femme. Je vous avoue que ma situation m'embarrasse. Il est dur de se déplacer à cinquante ans, mais il ne l'est pas moins de rester chez soi pour y essuyer des nasardes. Ce qui vous étonnera davantage, c'est que le ministre, qui en agit si indignement à mon égard, a dit à M. le prince *Louis* qu'il n'avait rien à me reprocher, ni pour mes écrits ni pour

1765.

— 1765. ma conduite. Le prince *Louis* voulait aller au roi, qui sûrement ignore cette indignité ; mais il n'en a rien fait, dans la crainte de me nuire auprès du ministre, en voulant me servir. Ma seule consolation est de voir que l'académie, le public, tous les gens de lettres, à l'exception de ceux qui sont l'opprobre de la littérature, ne sont pas moins indignés que vous du traitement que j'éprouve. J'espère que les étrangers joindront leurs cris à ceux de la France ; et je vous prie de ne laisser ignorer à aucun de ceux que vous verrez, le nouveau genre de persécution qu'on exerce contre les lettres.

Adieu, mon cher et illustre confrère ; je suis très-sensible à l'amitié que vous me témoignez ; je crois la mériter un peu par mes sentimens pour vous. J'oublie de vous dire que j'ai écrit au ministre une lettre simple et convenable, sans bassesse et sans insolence, et que je n'en ai pas eu plus de réponse que l'académie. Si on attend que je fasse d'autres démarches, on attendra long-temps.

D E M. D E V O L T A I R E.

8 de juillet.

MON cher philosophe, votre lettre m'a pénétré le cœur. Je vous aime assez pour vous apprendre des secrets que je ne devrais dire à personne, et je compte assez sur votre probité, sur votre amitié, pour être sûr que vous garderez le silence que je romps avec vous. Je ne vous parle point de l'intérêt que vous avez à vous taire; tout intérêt est chez vous subordonné à la vertu.

La plupart des lettres sont ouvertes à la poste; les vôtres l'ont été depuis long-temps. Il y a quelques mois que vous m'écrivîtes : *Que direz vous des ministres, vos protecteurs, ou plutôt vos protégés?* et l'article n'était pas à leur louange. Un ministre m'écrivit, quinze jours après : *Je ne suis pas honteux d'être votre protégé, mais, &c.*; ce ministre paraissait très-irrité. On prétend encore qu'on a vu une lettre de vous à l'impératrice de Russie, dans laquelle vous disiez : *La France ressemble à une vipère, tout en est bon hors la tête.* On ajoute

1765. — que vous avez écrit dans ce goût au roi de Prusse. Vous sentez, mon cher philosophe, combien il a été inutile que je vous aye rendu justice, et que j'aye écrit à ceux qui se plaignaient ainsi de vous, *que vous êtes l'homme qui fait le plus d'honneur à la France.* La voix d'un pauvre *Jean* criant dans le désert, et surtout d'un *Jean* persécuté, ne fait pas un grand effet. Voilà donc où vous en êtes. C'est à vous à tout peser; voyez si vous voulez vous transplanter à votre âge, et s'il faut que *Platon* aille chez *Denys*, ou que *Platon* reste en Grèce. Votre cœur et votre raison sont pour la Grèce. Vous examinerez si, en restant dans Athènes, vous devez rechercher la bienveillance des *Périclès*. Je suis persuadé que le ministre, qui n'a rien répondu sur votre pension, ne garde ce silence que parce qu'un autre ministre lui a parlé. On est fâché contre vous depuis la *Vision*. Je sentis cruellement le coup que cette *Vision* porterait aux philosophes; je vous le mandai; vous ne me crûtes pas, mais j'étais très-instruit. Madame la princesse de R... n'apprit qu'elle était en danger de mort que par cette brochure. Jugez quel effet elle dut faire. Depuis ce temps, des trésors de colère se sont amassés contre nous tous, et vous ne l'ignorez pas. J'ai cru apercevoir, au travers de ces nuages, qu'on

qu'on vous estime comme on le doit, et qu'on aurait désiré votre estime. _____ 1765.

Je fais bien que vous ne ferez jamais de démarche qui répugne à la hauteur de votre ame, mais il vous faut votre pension. Voulez-vous me faire votre agent, quoique je ne sois pas sur les lieux ? Il y a un homme qui est dans une très-grande place, et qui est mécontent de vous. Il n'est pas impossible que son ressentiment ait influé sur le refus ou sur le délai de la justice qu'on vous doit. Permettez-vous que je prenne la liberté de lui écrire ? Je suis sans conséquence ; je ne compromettrai ni lui ni vous ; je lui proposerai une action généreuse. Il est très-capable de la faire, très-capable aussi de se moquer de moi ; mais j'en courrai volontiers les risques, et rien ne retombera sur vous. Je ne ferai rien assurément sans avoir vos instructions que vous pourrez me faire parvenir en toute sûreté par la voie dont vous vous êtes déjà servi.

On crie contre les philosophes, on a raison ; car si l'opinion est la reine du monde, les philosophes gouvernent cette reine. Vous ne sauriez croire combien leur empire s'étend. Votre *Destruction* a fait beaucoup de bien. Bonsoir ; je suis las d'écrire. Je ne le ferai jamais de vous lire et de vous aimer.

1765.

L E T T R E X X I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

16 de juillet.

MON cher et illustre maître, je reçois à l'instant votre lettre du 8, que M. de *Villette* m'envoie de sa campagne; et comme il ferait trop long, et peut-être peu sûr de vous répondre par son canal, en son absence je profite de l'occasion de mademoiselle *Clairon* pour vous ouvrir mon cœur. Il est très-vrai que j'ai écrit tout ce qu'on vous a dit; mais, comme cela n'intéresse point le roi, je croyais pouvoir écrire en sûreté, persuadé qu'on ne rendait compte qu'à lui de ce que pouvaient contenir mes lettres. Il n'est pas moins vrai que l'homme en place, dont vous me parlez, est parvenu à se rendre l'exécration des gens de lettres, dont il lui était si facile de se faire aimer. Je crois bien qu'il me hait, et je me pique de reconnaissance; cependant je n' imagine pas qu'il influe beaucoup dans le refus ou le délai de ma pension; je crois plutôt que les dévots de la cour ont fait peur au ministre, qui n'ose le dire pourtant, et qui donne de son délai toutes sortes de mauvaises raisons. Au reste, je vous laisse le maître de

faire les démarches que vous jugerez utiles , ———
 pourvu que ces démarches ne m'engagent à 1765.
 rien : ce qui est bien certain , c'est que je n'en
 ferai pour ma part aucune. Le roi de Prusse
 m'a déjà fait écrire , et j'attends une lettre de
 lui. On me dit de sa part que la place de
 président est toujours vacante , qu'elle m'at-
 tend , et que , pour cette fois , il espère que
 je ne la refuserai pas ; mais ma santé ne me
 permet plus de me transplanter , et puis je
 suis plus amoureux de la liberté que jamais ,
 et si je quittais la France (ce qui pourrait bien
 arriver si le roi de Prusse venait à mourir) , ce
 serait pour aller dans un pays libre. Il est sûr
 que cette France m'est bien odieuse , et que ,
 si *ma raison* est pour la Grèce , assurément *mon*
cœur n'y est pas. Tous les savans de l'Europe
 sont déjà informés , par moi ou par d'autres ,
 de l'indignité absurde avec laquelle on me
 traite , et quelques-uns m'en ont déjà témoigné
 leur indignation. Il arrivera de mon affaire ce
 qui plaira au destin. Je quitterai Paris du
 moment où je ne pourrai plus y vivre , et
 j'irai m'enterrer dans quelque solitude. On
 me fera tout le mal qu'on voudra ; j'espère
 que mes amis , le public et les étrangers me
 vengeront. Adieu , mon cher maître ; je ne
 vous dis rien de la porteuse de cette lettre ,
 elle porte sa recommandation avec elle. Adieu.

1765.

L E T T R E X X I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, 5 d'auguste, car je ne puis souffrir août.

MON cher philosophe, si la cause que je soupçonnais n'est pas la véritable, il y a donc des effets sans cause. La raison suffisante de *Leibnitz* est donc à tous les diables; car tout ce qu'on peut alléguer, pour colorer l'injustice qu'on vous fait, est parfaitement absurde. Mademoiselle *Clairon*, dans son genre, se trouve à peu-près maltraitée comme vous; elle a essuyé assurément des choses plus désagréables; je lui conseille ce que probablement elle fera, et ce que vous lui avez conseillé. Pour vous, mon cher et grand philosophe, je n'ai point d'avis à vous donner; vous n'en prendrez que de votre fermeté et de votre sagesse. Je n'ai rien à dire à M. le duc de *Choiseul*, je lui ai tout dit; et, puisque vous ne le croyez pas l'auteur de cette injustice, mon rôle est terminé. Tout ce que je fais, c'est qu'il y a un déchaînement aussi violent que ridicule à la cour contre les philosophes; et pour compléter cette extravagance, c'est

le beau Siège de Calais qui a fait pouffer à l'excès ce déchaînement. J'ignore si vous quitterez cette nation de finges, et si vous irez chez des ours; mais si vous allez en Ourfie, passez par chez nous. Ma poitrine commence un peu à s'engager. Il ferait fort plaisant que je mourusse entre vos bras, en faisant ma profession de foi. 1765.

Mais pourquoi ne viendriez-vous pas à Ferney attendre philosophiquement la fin des orages? Vous me direz peut-être qu'on viendrait nous y brûler tous deux: je ne le crois pas, nous ne sommes qu'au temps des *Frérons* et des *Pompignans*, et non à celui des *Dubourgs* et des *Servets*; d'ailleurs nous sommes tous deux bons chrétiens, bons fujets, bons diables; on nous laissera en paix dans ma tanière. Ecrivez-moi par frère *Damilaville*. Adieu; je vous aime autant que je vous estime.

1765.

L E T T R E X X I V .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, ce 13 d'auguste.

J'AI pensé, mon cher et illustre maître, aller demander ma pension au père éternel, qui sûrement ne m'aurait pas traité plus mal qu'on ne le fait à Versailles. Une inflammation d'entrailles m'a mis un pied dans la barque à *Caron*, dans laquelle il me semble que je descendais sans regret. Heureusement ou malheureusement le grand danger n'a pas été long, quoique le médecin, qui craignait une fièvre maligne, n'ait osé prononcer pendant plusieurs jours. Je suis à présent bien rétabli, à un peu de faiblesse près. Quel beau livre j'ai soufflé aux jésuites et aux jansénistes! et que de magnifiques choses ils auraient dites, si le diable m'avait emporté! J'apprends, par une voie indirecte, qu'il a été au moment d'en faire autant de vous, mais que vous lui avez échappé comme moi. Il faut que le diable, qui nous guette l'un et l'autre, ne sache pas son métier, ou n'ait pas les serres bien fortes; il se console apparemment en pensant que ce qui est différé n'est pas perdu.

Je suis bien aise que vous n'ayez point écrit en ma faveur à l'homme dont vous me parlez , pour deux raisons ; la première, parce que je ne puis ni l'aimer ni l'estimer, ne fût-ce que par la protection ouverte qu'il a donnée à une satire infame jouée sur le théâtre contre de fort honnêtes gens dont il n'avait point à se plaindre ; il s'est déclaré l'ennemi des lettres, et je ne crois pas que cela lui tourne à bien. Quoique je sente les inconvéniens de la pauvreté, j'aime mieux rester pauvre que de devoir ma fortune à de pareilles gens, et je me souviens de trois beaux vers de Zaïre, que je crains pourtant d'estropier :

..... Il est affreux pour un cœur magnanime
D'attendre des bienfaits de ceux qu'on méfeste ;
Leurs refus sont affreux , leurs bienfaits font rougir.

Ma seconde raison pour ne faire auprès de cet homme aucune démarche, c'est que je suis persuadé, encore une fois, qu'il a moins influé que vous ne croyez dans l'avanie qu'on m'a faite ; je crois que la cabale des dévots, dont le petit bout de ministre *Saint-Florentin* a eu peur, y a eu plus de part que lui. Ajoutez que ce petit bout de ministre, qui ne me voit jamais dans son antichambre avec mes autres confrères, a été tout capable de me prendre,

— 1765. par cela seul, en averfion, et de chercher à me donner un dégoût qu'il n'ose pourtant confommer. Il vient d'écrire à l'académie des fciences, pour lui demander une feconde fois fon avis qu'elle lui a déjà donné fans qu'il le lui demandât. On dit même que c'est cela en partie qui l'a piqué. L'académie doit lui répondre demain : enfin il faut efpérer que cela finira. Le roi de Pruffe me preffe de nouveau très-vivement ; mais, avec quelque indignité que la cour me traite, Paris m'a fi bien vengé de Versailles, pendant ma maladie, que j'aimerais mieux être magifter de Chaillot ou de Vaugirard que préfident de la plus brillante académie étrangère. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à l'intérêt que le public m'a témoigné en cette occafion, et mes amis même ont été au-delà de ce que je pouvais défirer. Je puis dire qu'à *quelque chofe malheur a été bon*, puifqu'il m'a fait voir que j'avais en France de la confidération et des amis. Me voilà cloué pour jamais à cette barque ou galère, comme vous voudrez l'appeler, à moins que quelque fous-pilote ne veuille me noyer, auquel cas

Je me fauve à la nage, et j'aborde où je puis.

Adieu, mon cher et illuftre maître ; vous

avez eu , et peut-être vous avez encore made-
moiselle *Clairon*. Elle a été encore plus mal-
traitée que moi ; mais on a besoin d'elle , et
on ne se soucie guère de moi ; on la cajolera
pour la ramener ; elle succombera peut-être ,
et j'en ferai fâché pour elle. Je voudrais qu'on
apprît une bonne fois , dans ce pays-ci , à
respecter les talens dont on a besoin pour son
plaisir ou pour son instruction , et à ne pas
croire qu'après les avoir outragés et avilis ,
on les regagne par des caresses. Je suis fâché
de vous l'avouer , mon cher et illustre maître ;
mais pourquoi n'épancherais-je pas mon cœur
avec vous ? vous avez un peu gâté les gens
qui nous persécutent. J'avoue que vous avez
eu besoin plus qu'un autre de les ménager ,
et que vous avez été obligé d'offrir une chan-
delle à *Lucifer* pour vous sauver de *Belzébuth* ;
mais *Lucifer* en est devenu plus orgueilleux ,
sans que *Belzébuth* en ait été moins méchant.
Conservez-vous néanmoins pour la bonne
cause , duffiez-vous brûler encore à regret
quelque petit bout de chandelle devant ces
idoles que vous connaissez , Dieu merci , pour
ce qu'elles font.

Parlons de choses un peu moins tristes.
Savez-vous que je vais être fevré ? à quarante-
sept ans , ce n'est pas s'y prendre de trop
bonne heure. Je fors de nourrice où j'étais

— depuis vingt-cinq ans ; j'y prenais d'assez bon
1765. lait , mais j'étais renfermé dans un cachot où
je ne respirais pas , et je sens que l'air m'est
absolument nécessaire ; je vais chercher un
logement où il y en ait. Il m'en coûte six
cents livres de pension que je fais à cette
pauvre femme pour la dédommager de mon
mieux ; c'est plus que la pension de l'académie
ne me vaudra , supposé qu'on veuille bien
enfin me faire la grâce de me la donner.
Adieu , mon cher maître ; frère *Damilaville* ,
qui est plus malade que moi , va vous voir ,
et je l'envie.

L E T T R E X X V.

1765.

D E M. D E V O L T A I R E.

28 d'auguste.

MON très-cher et vrai philosophe, je m'intéresse pour le moins autant à votre bien-être qu'à votre gloire; car, après tout, le vivre dans l'idée d'autrui ne vaut pas le vivre à l'aïse. Je me flatte qu'on vous a enfin restitué votre pension qui est de droit; c'était vous voler que de ne vous la pas donner. Il y a des injustices dont on rougit bientôt: celle qu'on fe fait à la famille des *Calas*, de s'opposer au débit de son estampe, était encore un vol manifeste. Une telle démarche a bien surpris les pays étrangers. Je voudrais que tout homme public, quand il est près de faire une grosse sottise, se dît toujours à lui-même: *l'Europe te regarde.*

Mademoiselle *Clairon* a été reçue chez nous comme si *Rousseau* n'avait pas écrit contre les spectacles. Les excommunications de ce père de l'Eglise n'ont eu aucune influence à Ferney. Il eût été à désirer pour l'honneur de ce saint homme, si honnête et si conséquent, qu'il n'eût pas déclaré, écrit et signé par-devant

— 1765. un nommé *Montmolin*, son curé huguenot, qu'il ne demandait la communion que dans le ferme dessein d'écrire contre le livre abominable d'*Helvétius*. Vous voyez bien que ce n'est pas assez pour *Jean-Jacques* de se repentir; il pousse la vertu jusqu'à dénoncer ses complices et à poursuivre ses bienfaiteurs; car, s'il avait renvoyé quelques louis à M. le duc d'*Orléans*, il en avait reçu plusieurs d'*Helvétius*. C'est assurément le comble de la vertu chrétienne de se déshonorer et d'être un coquin pour faire son salut.

Ce sont de tels philosophes qui ont rendu la philosophie odieuse et méprisable à la cour. C'est parce que *Jean-Jacques* a encore des partisans que les véritables philosophes ont des ennemis. On est indigné de voir, dans le *Dictionnaire encyclopédique* une apostrophe à ce misérable comme on en ferait une à *Marc-Antonin*. Ce ridicule suffit avec l'article *Femme* pour décrier un livre, fût-il en vingt volumes in-folio. Comptez que je ne me suis pas trompé en mandant, il y a long-temps, que *Rousseau* ferait tort aux gens de bien.

Quand on a donné des éloges à ce polifson, c'était alors qu'on offrait réellement une chandelle au diable.

Croyez, mon cher philosophe, que je ne donnerai jamais à aucun grand seigneur les éloges

que j'ai prodigués à mademoiselle *Clairon*. Le ———
mérite et la persécution sont mes cordons 1765,
bleus ; mais aussi vous êtes trop juste pour
exiger que je rompe en visière à des personnes
à qui j'ai les plus grandes obligations. Faut-il
manquer à un homme qui nous a fait du
bien, parce qu'il est grand seigneur ? Je suis
bien sûr que vous approuverez qu'on estime
ou qu'on méprise, qu'on aime ou qu'on haïsse
très-indépendamment des titres. Je vous aime-
rais, je vous louerais, fussiez-vous pape ; et,
tel que vous êtes, je vous préfère à tous les
papes, ce qui n'est pas coucher gros ; mais je
vous aime et vous révère plus que personne
au monde.

1765.

L E T T R E X X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

18 de septembre.

MON cher et digne philosophe, vous avez donc enfin votre pension. Vous avez, sans doute, bien remercié de la manière galante dont on vous l'a donnée. On ne peut rien ajouter à la promptitude et à la bonne grâce qu'on a mises dans cette affaire.

M. le marquis d'*Argence* d'Angoulême m'a envoyé une lettre que vous lui avez écrite; c'est un homme plein de zèle pour la bonne cause, et qui a pris avec zèle le parti des *Calas* contre *Fréron*. J'ai bien de la peine à décider quel est le plus méprisable d'*Aliboron* ou de *Jean-Jacques*; je crois seulement *Jean-Jacques* plus fou et non moins coquin. Promettre d'écrire contre *Helvétius* pour être reçu à la communion, est une bassesse incroyable.

Je crois que vous aurez mademoiselle *Clairon* au mois d'octobre, mais je ne crois pas qu'elle reparaisse sur le théâtre des *Velches*. J'aime tous les jours de plus en plus mon philosophe *Damilaville*; *Tronchin* lui a donné la fièvre pour

le guérir. Je souhaite qu'il soit long-temps entre ses mains, et je voudrais bien vous tenir avec lui; vous trouveriez Genève bien changé; la raison y a fait des progrès dont on ne se doutait pas. *Calvin* n'y fera bientôt regardé que comme un cuistre intolérant. 1765.

Conservez bien votre santé; jouissez de l'étonnante révolution qui se fait par-tout dans les esprits, et vivez pour éclairer les hommes.

L E T T R E X X V I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

Ce 7 d'octobre.

Vous avez donc cru, mon cher maître, ainsi que frère *Damilaville*, que j'avais enfin ma pension; détrompez-vous: il est vrai que l'académie a fait, en ma faveur, une seconde démarche encore plus authentique et plus marquée, puisqu'elle ne l'a faite que d'après une lettre du ministre qui lui demandait, une seconde fois, son avis sur ce sujet, imaginant apparemment qu'elle serait assez absurde pour en changer. Elle a répondu comme *Cinna*:

Le même que j'avais et que j'aurai toujours.

— et, depuis le 14 d'auguste qu'elle a fait cette
1765. réponse, le ministre n'a encore rien dit. Il est
vrai qu'il a eu le poing coupé (*), et c'est
une raison; mais il s'est passé trois semaines
et davantage entre la lettre de l'académie et
la coupure de son poing. Ce poing d'ailleurs
n'est que le poing gauche, et on dit qu'il
recommence à signer du droit. Nous verrons
s'il en fera usage à ma satisfaction. Quoi qu'il
en soit, je viens d'envoyer au *Journal encyclo-*
pédique une petite lettre fort simple à ce sujet,
où je dis simplement les faits sans me plaindre
de personne.

En vérité, si vous ne m'assuriez ce que vous
m'apprenez de *Rousseau*, j'aurais peine à le
croire. Quoi! il a promis d'écrire contre
Helvétius pour être admis à la communion
huguenotte! En vérité, cela est incroyable.
C'est bien le cas de dire comme *Pourceaugnac*:
Voilà bien des raisonnemens pour manger un
morceau.

J'imagine que vous avez encore frère
Damilaville, et je vous en fais mon compli-
ment à l'un et à l'autre. Ma santé ferait passable
si je dormais mieux; il faut espérer que cela
reviendra. Je suis actuellement dans les embar-
ras et les dépenses d'un emménagement qui

(*) M. de *Saint-Florentin*, depuis duc de la *Vrillière*, avait
eu le poignet emporté d'un coup de fusil, à la chasse.

me donne beaucoup d'ennui et d'impatience; c'est ce qui fait que je ne vous dis que deux mots. 1765.

Adélaïde a eu beaucoup de succès, et continue à en avoir. Vous avez très-bien fait de redonner la pièce sous son ancien nom. Adieu, mon cher maître; je vous embrasse mille fois.

LETTRE XXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 d'octobre.

MON cher et vrai et grand philosophe, madame de *Florian*, qui retourne à Paris, vous dira combien vous êtes aimé à Ferney, et combien l'injustice qu'on vous fait nous a paru velche; mais en récompense on dit qu'on donne une pension à l'auteur du *Siège de Calais* et à ceux du *Journal chrétien*. Il y a des choses bien humiliantes dans l'espèce humaine; mais il n'y en a point de plus honteuse que de voir continuellement les arts jugés par des *Midas*.

Votre aventure fait tort à la nation, ou plutôt à ceux qui la gouvernent par leurs

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. * F*

1765. premiers commis. Je rougis quand je songe qu'on vous a refusé chez vous la vingtième partie de ce qu'on vous a offert dans les pays étrangers. Le mérite, les talens, la réputation feront-ils donc regardés comme les ennemis de l'Etat ?

Quoi ! vous ne voulez pas croire que *Jean-Jacques*, pour avoir la sainte communion huguenotte, a promis (page 90) *de s'élever clairement contre l'ouvrage infernal de l'Esprit, qui, suivant le principe détestable de son auteur, prétend que sentir et juger sont une seule et même chose, ce qui est évidemment établir le matérialisme.* Cela est écrit et signé de la main de *Jean-Jacques*, et frère *Damilaville* vous apporte l'exemplaire d'où ces belles paroles sont tirées. En vérité, les Velches valent encore mieux que les Gênois. Vous êtes un peu vengé à présent de ces déistes honteux ; les prêtres sont dans la boue, et les citoyens dans un orage. Le conseil et les bourgeois sont divisés plus que jamais, et je crois que le conseil a tort, parce que des magistrats veulent toujours étendre leur pouvoir, et que le peuple se borne à ne vouloir pas être opprimé. Au milieu de toutes ces querelles, *l'inf...* est dans le plus profond mépris. On commence de tous côtés à ouvrir les yeux. Il y a certains livres dont on n'aurait pas confié le manuscrit

à ses amis , il y a quarante ans , dont on fait
 six éditions en dix-huit mois. *Bayle* paraît 1765.
 aujourd'hui beaucoup trop timide. Vous sentez
 bien que le fanatisme écume de rage , à mesure
 que le jour commence à luire. J'espère que du
 moins cette fois-ci les parlemens combattront
 pour la philosophie sans le favoir. Ils sont
 forcés de soutenir les droits du roi contre les
 usurpations des évêques. On ne s'était pas
 douté que la cause des rois fût celle des philo-
 sophes ; cependant il est évident que des sages
 qui n'admettent pas deux puissances , sont les
 premiers soutiens de l'autorité royale. La raison
 dit que les prêtres ne sont faits que pour prier
 DIEU ; les parlemens sont en ce point d'accord
 avec la raison.

Grâce aux préventions de leur esprit jaloux ,
 Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.

J'ai passé des jours délicieux avec frère
Damilaville , et je voudrais vivre et mourir
 entre vous et lui. Ne pouvant remplir ce
 désir , je souhaite au moins que les sages de
 Paris soient unis entre eux.

Cinq ou six personnes de votre trempe
 suffiraient pour faire trembler l'*inf.* . . et pour
 éclairer le monde. C'est une pitié que vous
 soyez dispersés sans étendard et sans mot

— 1765. de ralliement. Si jamais vous faites quelque ouvrage en faveur de la bonne cause, frère *Damilaville* me le fera tenir avec fureté; vous ne ferez point compromis par des bavards, comme vous l'avez été.

On mettra le nom de feu M. *Boulangier* à la tête de l'ouvrage. Vous êtes comptable de votre temps à la raison humaine. Ayez l'*inf...* en exécration et aimez-moi; comptez que je le mérite par les sentimens que j'aurai pour vous jusqu'au jour où je rendrai mon corps aux quatre élémens, ce qui arrivera bientôt, car j'ai une faiblesse continue avec des redoublemens.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 22 de novembre.

O N a enfin accordé, mon cher maître, non à mes sollicitations, car je n'en ai fait aucune, mais aux démarches réitérées de l'académie, aux cris du public, et à l'indignation de tous les gens de lettres de l'Europe, la magnifique pension de trois à quatre cents livres (car elle ne fera pas plus forte pour moi) qu'on jugeait à propos de me faire attendre depuis fix mois. Vous croyez bien que je n'oublierai de ma vie cet outrage atroce et absurde; je dis cet outrage, car le délai m'a plus offensé que n'aurait fait un prompt refus qui m'aurait vengé en déshonorant ceux qui me l'auraient fait. Vous avez pu voir, dans le *Journal encyclopédique*, la petite lettre que j'y ai fait insérer; elle fait un contraste bien ridicule (et bien avilissant pour ceux qui en font l'objet) avec l'article du même *Journal* mis en note au bas de cette lettre. Si jamais j'ai été tenté de prendre mon parti, je puis vous dire que je l'ai été vivement dans cette occasion. Le roi

— 1765. de Prusse me mettait bien à mon aise par les propositions qu'il me faisait ; mais j'ai résolu de ne me mettre jamais au service de personne, et de mourir libre comme j'ai vécu. On dit que *Roussseau* va à Potsdam ; je ne fais si la société du roi de Prusse fera de son goût, j'en doute, d'autant plus qu'il s'en faut de beaucoup que ce prince soit enthousiaste de ses ouvrages. Quant à moi, tout ce que je désirerais, ce serait d'être assez riche pour pouvoir me retirer dans une campagne, où je me livrerais en liberté à mon goût pour l'étude, qui est plus grand que jamais. L'affaiblissement de ma santé, les visites à rendre et à recevoir, la sujétion des académies, auxquelles malheureusement ma subsistance est attachée, me rendent la vie de Paris insupportable. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que je ne vois nul moyen de parvenir à cet heureux état ; il mettrait le comble à mon indépendance, pour laquelle j'ai plus de fureur que jamais. J'ai fait un supplément à la *Destruction* des jésuites, où les jansénistes, les seuls ennemis qui nous restent, sont traités comme ils le méritent : mais je ne fais ni quand, ni où, ni comment je dois le donner. Je voudrais bien servir la raison, mais je désire encore plus d'être tranquille. Les hommes ne valent pas la peine qu'on prend pour les éclairer ; et ceux même

qui pensent comme nous, nous persécutent. —
 Adieu, mon cher maître; je vous embrasse 1765.
 de tout mon cœur.

L E T T R E X X X.

D E M. D E V O L T A I R E.

20 de janvier.

M O N grand philosophe, mon frère et mon maître, vous êtes sage, et *Jean-Jacques* est un fou; il a été fou à Genève, à Paris, à Motier-Travers, à Neuchâtel; il sera fou en Angleterre, à Port-Mahon, en Corse, et mourra fou. Or la folie fait grand tort à la philosophie, et c'est de quoi j'ai le cœur navré. — 1766.

Je vous envoie les plats vers dont vous me parlez; ils sont encore moins plats que tous ceux qu'on a faits et fera sur ce sujet. Mon maudit aumônier, ex-jésuite imbécille, les avait portés à Genève, et on les a imprimés. J'ai retiré les exemplaires que j'ai pu trouver, parce que je ne veux pas qu'on me reproche d'avoir préféré *Henri IV* à sainte *Geneviève*. *Henri IV* n'a fait que sauver le royaume; il n'a été que l'exemple des rois,

— 1766. et sainte *Geneviève*, qui servait un boulanger, le vola à bonne intention. J'avoue donc mon extrême faute d'avoir donné la préférence à mon *Henri* sur ma *Geneviève*. Brûlez mes vers, et qu'il n'en soit plus parlé.

Quoi donc ! est-ce que frère *Damilaville* ne vous a pas dit qu'un certain duc, ministre, avait sollicité votre pension, ne sachant pas si elle était forte ou faible ? Il faut pourtant que vous le sachiez ; il faut que vous sachiez encore que, tout duc et tout ministre qu'il est, il a fait de très-belles et très-généreuses actions. Il a eu le malheur de protéger *Paliffot*, j'en conviens ; mais *Paliffot* était le fils d'un homme qui avait fait les affaires de sa maison en Lorraine.

Le grand point, c'est que les sages ne soient pas persécutés, et certainement ce ministre ne sera jamais persécuteur. Dieu nous préserve des bigots ! ce sont ces monstres-là qui sont à craindre.

Vous ne me mandez point ce que vous faites, où vous êtes, comment va votre santé, si vous êtes content, si vous resterez à Paris, si vous travaillez à quelque ouvrage ; je m'intéresse pourtant très vivement à tout cela.

Les tracasseries de Genève m'amusement ; mais je suis si malade qu'elles ne m'amusement guère. Je m'en vais mon grand chemin de
l'autre

l'autre monde, ce pays dont jamais aucun voyageur n'est revenu, comme dit *Gilles Shakespeare*. Faut-il que je meure sans savoir au juste si *Poissonnier* a dessalé l'eau de la mer ? cela ferait bien cruel. Adieu ; je ne fais qui avait plus raison de *Démocrite* ou d'*Héraclite* dans le meilleur des mondes possibles. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

L E T T R E X X X I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 3 de mars.

IL y a un siècle, mon cher et illustre maître, que je ne vous ai demandé de vos nouvelles et donné des miennes. Vous voulez savoir comment je me porte ? médiocrement, avec un estomac qui a bien de la peine à digérer : ce que je fais ? bien des choses à la fois, géométrie, philosophie et littérature ; je travaille à la dioptrique (non pas à celle de l'abbé de *Molières*, qui prouvait par la dioptrique la vérité de la religion chrétienne), à différens éclaircissemens que je prépare sur mes élémens de philosophie, et dans lesquels je touche délicatement à des matières délicates ; à un supplément assez intéressant pour

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. * G*

——— l'ouvrage sur la *Destruction des jésuites* ; enfin
 1766. à quelques autres brouilles : voilà mes occu-
 pations. Vous voulez savoir si j'irai m'établir
 en Prusse ? non assurément ; ni ma santé , ni
 mon amour pour l'indépendance , ni mon
 attachement pour mes amis ne me le permet-
 tent ; si je resterai à Paris ? oui , tant que j'y
 ferai forcé par mon peu de fortune qui me
 rend nécessaire l'affiduité aux académies : mais
 si je devenais plus à mon aise , j'irais m'en-
 fermer dans quelque campagne où je vivrais
 seul , heureux , et affranchi de toute espèce
 de contrainte. Vous devez juger par cette
 manière de penser que je suis bien éloigné
 du mariage , quoique les gazettes m'aient
 marié. Eh ! mon Dieu , que deviendrais-je
 avec une femme et des enfans ? la personne
 à laquelle on me marie (dans les gazettes)
 est , à la vérité , une personne respectable par
 son caractère , et faite par la douceur et l'agrément de sa société pour rendre heureux un
 mari ; mais elle est digne d'un établissement
 meilleur que le mien , et il n'y a entre nous
 ni mariage , ni amour , mais de l'estime réci-
 proque , et toute la douceur de l'amitié. Je
 demeure actuellement dans la même maison
 qu'elle , où il y a d'ailleurs dix autres loca-
 taires ; voilà ce qui a occasionné le bruit qui
 a couru. Je ne doute pas d'ailleurs qu'il n'ait

été appuyé par madame *du Deffant*, à laquelle
 on dit que vous écrivez de belles lettres (je 1766.
 ne fais pas pourquoi). Elle fait bien qu'il n'en
 est rien , de mon mariage ; mais elle voudrait
 faire croire qu'il y a autre chose. Elle ne croit
 pas aux femmes honnêtes ; heureusement elle
 est bien connue , et crue comme elle le mérite.

Je ne fais pas si le ministre dont vous parlez
 est tel que vous dites ; ce que je fais , c'est
 qu'à la mort de *Clairaut*, il a mieux aimé
 partager entre deux ou trois polissons une
 pension que *Clairaut* avait sur la marine, que
 de me la donner ; quoique je fusse seul en
 état de remplacer *Clairaut*. Il est vrai que je
 ne l'ai pas demandée ; j'étais trop sûr d'être
 refusé , et je ne me plains ni ne m'étonne
 qu'on ne soit pas venu me chercher ; mais je
 suis sûr qu'on lui a parlé pour moi , et qu'il
 a donné à d'autres , ce qui prouve , comme
 on dit , la *bonne amitié des gens*. Adieu , mon
 cher maître ; je vous embrasse de tout mon
 cœur. On dit que le professeur *Euler* quitte
 Berlin ; j'en serais fâché ; c'est un homme
 très-peu amusant , mais un très-grand géo-
 mètre. Nous sommes accablés d'oraisons
 funèbres faites par des évêques et des abbés.
 Dieu veuille que l'Europe , la philosophie et
 les lettres ne fassent la vôtre de long-temps !

1766.

L E T T R E X X X I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 11 de mars.

C E n'est point un jésuite , mon cher et illustre ami , qui vous remettra cette lettre de ma part , quelque aguerris que vous deviez être à voir cette robe , puisque vous en nourrissez un depuis dix ans ; je ferais scrupule de vous surcharger de pareille marchandise. Ce n'est donc point un jésuite , mais beaucoup mieux à tous égards , que je vous prie de recevoir et d'accueillir ; c'est un barnabite italien , nommé le père *Frisi* , mon ami depuis long-temps , et digne d'être le vôtre , grand géomètre qui a remporté plusieurs prix dans les plus célèbres académies de l'Europe , excellent philosophe , malgré sa robe , et dont je vous annonce d'avance que vous ferez très-content. Il s'en retourne à Milan , où il est professeur de mathématiques , après avoir passé près d'un an à Paris , aimé et estimé de tous nos amis communs. Avant que de rentrer dans le séjour de la superstition autrichienne et espagnole , il a désiré d'en voir le

fléau , qui n'est pas fait pour faire peur à mon barnabite. Il a voulu voir mieux encore , l'ornement et la gloire de la littérature française ou plutôt européenne ; car un homme tel que vous n'appartient pas au pays des Velches où il est persécuté , tandis qu'on l'admire ailleurs. Le père *Frisi* a pour compagnon de voyage un jeune seigneur milanais de beaucoup d'esprit , que je vous recommande ainsi que lui. Je me flatte , mon cher philosophe , que vous voudrez bien les recevoir l'un et l'autre comme deux personnes de beaucoup de mérite , et pour lesquels j'ai beaucoup d'amitié et d'estime. Adieu , mon cher maître ; je vous embrasse de tout mon cœur. Si vous avez besoin d'indulgences , mes deux voyageurs pourront vous en ménager ; car ils ont quelque crédit à la cour du saint père qui , par parenthèse , pourrait bientôt faire banqueroute ; ainsi ceux qui veulent des absolutions doivent se dépêcher. *Iterum vale et me ama.*

1766.

L E T T R E X X X I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

31 de mars.

MON très-cher philosophe, si vous vous étiez marié, vous auriez très-bien fait ; et en ne vous mariant pas, vous ne faites pas mal ; mais de façon ou d'autre, faites-nous des *Alembert*. C'est une chose infame que les *Frérons* pullulent, et que les aigles n'aient point de petits. Je me doute bien que votre dioptrique ne ressemblera pas à celle de l'abbé *Molières* ; vous n'êtes pas fait pour voir les choses comme lui.

Si vous avez quelque air d'un *Molière*, c'est de *Jean-Baptiste Poquelin* ; vous en avez la bonne plaifanterie, et je crois qu'il y paraîtra dans le petit supplément que vous préparez pour ces renards de jésuites, et pour ces loups de jansénistes.

C'est assurément un grand mal-entendu qu'un ministre qui a beaucoup d'esprit, n'ait pas été au-devant de votre mérite, et qu'il ait laissé cet honneur aux étrangers. Je crois qu'il avait grande envie de se raccommo-

avec vous ; mais vous n'êtes pas homme à faire les avances. Je fers actuellement mon quartier de *Tirésie*. Mes fluxions sur les yeux me mettent hors d'état d'écrire, et je pourrais bien être aveugle encore quelques semaines. Nous avons ici M. de *Chabanon* ; il est musicien, poète, philosophe et homme d'esprit ; il fait de vous le cas qu'il en doit faire. Nous avons tous été fort contents de la réponse de notre protecteur à messieurs du parlement ; cette pièce nous a paru noblement pensée et noblement écrite ; et si l'auteur n'était pas notre protecteur, je le voudrais pour notre confrère.

Je me flatte que votre ami M. de *la Chalotais* fortira brillant comme un cygne de la bourbe où on l'a fourré ; il a trop d'esprit pour être coupable.

Vous savez que le parlement d'Angleterre a révoqué son timbre ; je ne pense pas qu'il raccommode celui de *Jean-Jacques*. Adieu, mon très-cher philosophe ; je me flatte que la personne avec qui vous vivez est philosophe aussi, et je fais des vœux pour que le nombre s'en augmente. Ne m'oubliez pas auprès de M. *Turgot*, s'il est à Paris. Je me sens beaucoup de tendresse pour les penseurs.

1766. LETTRE XXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de juin.

Vous aurez pu savoir, mon cher philosophe, par la lettre de *Covelle* (*), quelle a été l'absurde insolence du nommé *Vernet*, digne professeur en théologie. Je fais que vous dédaignerez à Paris les coassemens des grenouilles du lac de Genève; mais elles se font entendre chez toutes les grenouilles presbytériennes de l'Europe, et il est bon de les écraser en passant.

Je ne fais pas qui sont les auteurs qui travaillent actuellement au *Journal encyclopédique*; ce journal est très-maltraité dans le libelle du professeur. Voyez si vous pouvez lui faire donner quelques coups de fouet dans ce journal. Pour moi, je me dispose à faire une justice exemplaire de la personne dudit huguenot, lorsqu'il viendra sur mes terres catholiques. Je ne souffrirai pas qu'il attaque impunément notre saint père le pape, et vous, et frère *Hume*, et frère *Marmontel*, et même faux frère *Rousseau*, et la comédie.

Vous avez peut-être vu le livre attribué à

(*) Mélanges littéraires, tome IV, page 231.

Freret, qu'on dit être d'un capitaine au régiment du roi. Ce capitaine est plus savant que dom *Calmet*, et a autant de logique que *Calmet* avait d'imbécillité. Ce livre doit faire un très-grand effet ; j'en suis émerveillé, et j'en rends grâces à DIEU. Vous souciez-vous beaucoup du bâillon de *Lalli*, et de son gros cou que le fils aîné de M. l'exécuteur a coupé fort mal-adroitement pour son coup d'essai ? Je connaissais beaucoup cet irlandais, et j'avais eu même avec lui des relations fort singulières en 1746. Je fais bien que c'était un homme très-violent, qui trouvait aisément le secret de se faire haïr de tout le monde ; mais je parierais mon petit cou qu'il n'était point traître. L'arrêt ne dit point qu'il ait été concussionnaire. Cet arrêt lui reproche vaguement des vexations, et ce mot de vexations est si indéterminé qu'il ne se trouve chez aucun criminaliste.

La France est le seul pays où les arrêts ne soient point motivés. Les parlemens crient contre le despotisme ; mais ceux qui font mourir des citoyens, sans dire précisément pourquoi, sont assurément les plus despotiques de tous les hommes.

Savez-vous quand finira l'assemblée du clergé, et quand on débitera l'*Encyclopédie* ? j'imagine qu'elle paraîtra quand l'assemblée sera disparue.

— 1766. Est-il vrai qu'on fait beaucoup de niches à mademoiselle *Clairon*? est-il vrai qu'on fait ce qu'on peut pour trouver admirable une nouvelle actrice par qui on prétend qu'elle sera remplacée?

Vous avez lu sans doute, en son temps, la prédication de l'abbé *Coyer*. Ne trouvez-vous pas qu'il prend bien son temps pour louer Genève? La moitié de la ville voudrait écraser l'autre, et les deux moitiés sont bien basses et bien sottes devant les médiateurs. Adieu, mon très-cher et très-aimable philosophe; quand vous aurez un moment de loisir, répondez à mes questions, et aimez-moi.

Croyez-vous que la préface de l'*Abrégé de l'histoire de l'Eglise* soit de mon ancien disciple?

L E T T R E X X X V.

1766.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 25 de juin.

J'Étais bien, mon cher et illustre maître, que le nommé *Vernet*, au cou tord ou tors, avait publié *incognito* des lettres contre vous, contre moi et contre bien d'autres; mais j'ignorais qu'il voulût les ressusciter, elles étaient si bien mortes, ou plutôt elles étaient mortes-nées. Quoi qu'il en soit, j'aurai soin de ce jésuite presbytérien, et je ne manquerai pas de lui dire un mot d'honnêteté à la première occasion; mais un mot seulement, parce qu'il n'en mérite pas davantage, et que je ne veux pas tout-à-fait demeurer en reste avec un honnête prêtre comme lui : *Ne prorsus insalutatum dimittam.*

A propos de latin, quoique cela ne vienne pas à ce que nous disons, dites-moi, je vous prie (j'ai besoin de le savoir et pour cause), si c'est vous, comme je le crois, qui avez fait les deux vers latins qui sont à la tête de votre dissertation sur le feu, et si le second est *cuncta fovet* ou *cuncta parit*?

J'ai actuellement entre les mains le livre

— de *Fréret*, ou si vous le voulez, d'un capi-
 1766. taine au régiment du roi, ou de qui il vous
 plaira. Si ce capitaine était au service de notre
 saint père le pape, je doute qu'il le fût car-
 dinal, à moins que ce ne fût pour l'engager
 à se taire; car ce capitaine est un vrai cosaque,
 qui brûle et qui dévaste tout. C'est dommage
 que l'assemblée du clergé finisse, elle aurait
 beau jeu pour demander que le capitaine *Fréret*
 fût mis au conseil de guerre, pour être ensuite
 livré au bras séculier, et traité suivant la
 douceur des ordonnances de notre mère sainte
 Eglise.

Quoi qu'il en soit, ce livre est, à mon
 avis, un des plus diaboliques qui aient encore
 paru sur ce sacré sujet, parce qu'il est savant,
 clair et bien raisonné. On dit qu'il y a un
 curé de village d'auprès de Besançon, qui y
 avait fait une réponse; mais que, toutes
 réflexions faites, on l'a prié de la supprimer,
 parce que la défense était beaucoup plus faible
 que l'attaque.

Le bâillon de *Lalli* a révolté jusqu'à la
 populace, et l'énoncé de l'arrêt a paru bien
 absurde à tous ceux qui savent lire. Je suis
 persuadé comme vous que *Lalli* n'était point
 traître, car l'arrêt n'aurait pas manqué de le
 dire; et *trahir les intérêts du roi* ne signifie
 rien, puisque c'est *trahir les intérêts du roi* que

de frauder quelques fous d'entrée , ce qui , à mon avis , ne mérite pas la corde. Je crois bien que ce *Lalli* était un homme odieux , un méchant homme , si vous voulez , qui méritait d'être tué par tout le monde , excepté par le bourreau. Les voleurs du Canada étaient bien plus dignes de la hart ; mais ils avaient des parens premiers commis , et *Lalli* n'avait pour parens que des prêtres irlandais , à qui il ne reste d'autres consolations que de dire force messes pour lui. Quoi qu'il en soit , *qu'il repose en paix* , et que ses juges nous y laissent !

Je n'ai point vu l'actrice nouvelle par qui on prétend que mademoiselle *Clairon* sera remplacée ; mais j'entends dire qu'elle a en effet beaucoup de talent , d'ame et d'intelligence ; qu'elle n'a que des défauts qui se perdent aisément , mais qu'elle a toutes les qualités qui ne s'acquièrent point. Pour mademoiselle *Clairon* , elle a absolument quitté le théâtre , et a très-bien fait : il faut en ce monde-ci avoir le moins de tyrans qu'il est possible , et il ne faut pas rester dans un état que tout concourt à avilir. Elle a pourtant joué , dans une maison particulière , le rôle d'*Ariane* , pour le prince de *Brunswick* , qui en a été enchanté. Ce prince de *Brunswick* a été ici fort goûté et fort fêté de tout le monde , et il le mérite. Il y a un gros prince des

— 1766. Deux-Ponts qui a commandé dans la dernière guerre l'armée de l'Empire, et qui durant la paix protège *Fréron* et autres canailles.

Ledit prince trouve très-mauvais qu'on accueille le prince de *Brunswick*, et qu'on ne le regarde pas, lui gros et grand seigneur, héritier de deux électors, et surtout, comme vous voyez, amateur des gens de mérite; c'est que par malheur le prince de *Brunswick* a de la gloire, et que le gros prince des Deux-Ponts n'en a point.

Oui, j'ai lu, dans son temps, la prédication de l'abbé *Coyer*, et je crois qu'après la prédication même, c'est un des livres les plus inutiles qui aient été faits.

Je crois aussi que la préface de l'*Histoire de l'Eglise* est de votre ancien disciple; il y a des erreurs de fait, mais le fond est bon. Quant à l'ouvrage, il est maigre, mais il est aisé de lui donner de l'embonpoint dans une seconde édition; et c'est un corps de bon tempérament qui ne demande qu'à devenir gros et gras. Je présume qu'il le deviendra; la carcasse est faite, il n'y a plus qu'à la couvrir de chair. Dans ces sortes d'ouvrages, c'est beaucoup que d'avoir le cadre, et un nom tel que celui-là à mettre au bas, parce qu'on n'ose pas brûler, à peine de ridicule, les cadres qui portent des noms pareils.

Adieu, mon cher et illustre maître; vous devez avoir vu l'abbé *Morellet* ou *Mords-les*, qui furent ne vous aura point mordu, et que vous aurez bien caressé comme il le mérite. Vous avez vu aussi M. le chevalier de *Rochefort*, qui est un galant homme, et qui m'a paru aussi enchanté de la réception que vous lui avez faite, qu'il l'est peu du séjour de Versailles, et de la société des courtisans. *Iterum vale*. Je vous embrasse de tout mon cœur. Réponse, je vous prie, sur les deux vers latins; j'en suis un peu pressé. J'oubliais de vous dire que mademoiselle *Clairon* a déjà rendu le pain bénit; voilà ce que c'est que de quitter le théâtre.

1766.

1766.

L E T T R E X X X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

26 de juin.

MON digne et aimable philosophe, je l'ai vu ce brave *Mords-les* qui les a si bien mordus; il est du naturel des vrais braves qui ont autant de douceur que de courage; il est visiblement appelé à l'apostolat. Par quelle fatalité se peut-il que tant de fanatiques imbécilles aient fondé des sectes de fous, et que tant d'esprits supérieurs puissent à peine venir à bout de fonder une petite école de raison? c'est peut-être parce qu'ils sont fages; il leur manque l'enthousiasme, l'activité. Tous les philosophes sont trop tièdes; ils se contentent de rire des erreurs des hommes, au lieu de les écraser. Les missionnaires courent la terre et les mers, il faut au moins que les philosophes courent les rues; il faut qu'ils aillent semer le bon grain de maisons en maisons. On réussit encore plus par la prédication que par les écrits des pères. Acquitez-vous de ces deux grands devoirs, mon cher frère; prêchez et écrivez, combattez, convertissez, rendez les fanatiques

fi

si odieux et si méprisables que le gouvernement soit honteux de les soutenir. 1766.

Il faudra bien à la fin que ceux à qui une secte fanatique et persécutrice a valu des honneurs et des richesses, se contentent de leurs avantages, qu'ils se bornent à jouir en paix, et qu'ils se défassent de l'idée de rendre leurs erreurs respectables. Ils diront aux philosophes : Laissez-nous jouir, et nous vous laisserons raisonner. On pensera un jour en France comme en Angleterre où la religion n'est regardée par le parlement que comme une affaire de politique ; mais, pour en venir là, mon cher frère, il faut du travail et du temps.

L'église de la sagesse commence à s'étendre dans nos quartiers où régnait, il y a douze ans, le plus sombre fanatisme. Les provinces s'éclairent, les jeunes magistrats pensent hautement, il y a des avocats généraux qui sont des *anti-Omer*. Le livre attribué à *Fréret*, et qui est peut-être de *Fréret*, fait un bien prodigieux. Il y a beaucoup de confesseurs, et j'espère qu'il n'y aura point de martyrs. Il y a beaucoup de tracasseries politiques à Genève, mais je ne connais pas de ville où il y ait moins de calvinistes que dans cette ville de *Calvin*. On est étonné des progrès que la raison humaine a faits en si peu d'années. Ce petit professeur de bêtises, nommé *Vernet*, est

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. * H*

— 1766. l'objet du mépris public. Son livre contre vous et contre les philosophes , est le plus inconnu des livres , malgré la prétendue troisième édition. Vous sentez bien que la lettre curieuse de *Robert Covelle* , que je vous ai envoyée , n'est calculée que pour le méridien de Genève , et pour mortifier ce pédant. Il a un frère qui possède une métairie dans ma terre de Tourney ; il y vient quelquefois : je compte avoir le plaisir de le faire mettre au pilori , dès que j'aurai un peu de santé ; c'est une plaisanterie que les philosophes peuvent se permettre avec de tels prêtres , sans être persécuteurs comme eux.

Il me semble que tous ceux qui ont écrit contre les philosophes , sont punis dans ce monde. Les jésuites ont été chassés ; *Abraham Chaumeix* s'est enfui à Moscou. *Berthier* est mort d'un poison froid ; *Fréron* a été honni sur tous les théâtres , et *Vernet* sera pilorié infailliblement.

Vous devriez , en vérité , punir tous ces marauds-là par quelqu'un de ces livres moitié sérieux moitié plaisans , que vous savez si bien faire. Le ridicule vient à bout de tout ; c'est la plus forte des armes , et personne ne la manie mieux que vous. C'est un grand plaisir de rire en se vengeant. Si vous n'écrasez pas *l'inf...* , vous avez manqué votre vocation.

Je ne peux plus rien faire. J'ai peu de temps à vivre : je mourrai, si je puis, en riant ; mais , à coup sûr , en vous aimant. 1766.

L E T T R E X X X V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

Premier de juillet.

*I*GNIS *ubique laet, naturam amplectitur omnem,
Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.*

Oui, mon cher philosophe, ces deux mauvais vers font de moi. Je suis comme l'évêque de Noyon, qui disait dans un de ses sermons : *Mes frères, je n'ai pris aucune des vérités que je viens de vous dire, ni dans l'Écriture, ni dans les pères; tout cela part de la tête de votre évêque.*

Je fais bien pis ; je crois que j'ai raison, et que le feu est précisément tel que je le dis dans ces deux vers. Votre académie n'approuva pas mon idée, mais je ne m'en soucie guère. Elle était toute cartésienne alors, et on y citait même les petits globules de *Mallebranche* ; cela était fort douloureux. Je vous recommande, mon cher frère et mon maître, les *Kernet* dans l'occasion.

— 1766. Vous m'enchantez de me dire que mademoiselle *Clairon* a rendu le pain béni ; on aurait bien dû la claquer à Saint-Sulpice. Je m'y intéresse d'autant plus , moi qui vous parle , que je rends le pain béni tous les ans avec une magnificence de village que peut-être le marquis *Simon le Franc* n'a pas surpassée. Je suis toujours fâché que le puissant auteur de la belle préface ait pris martre pour renard en citant S^t *Jean*. Les pédans tireront avantage de cette méprise , comme *Cyrille* se prévalut de quelques balourdises de l'empereur *Julien* , et de là ils concluront que les philosophes ont toujours tort.

Nous aurons incessamment , dans notre hermitage , un prince qui vaut un peu mieux que le protecteur de *Catherin Fréron*.

Etes-vous homme à vous informer de ce jeune fou nommé M. de la *Barre* , et de son camarade , qu'on a si doucement condamnés à perdre le poing , la langue et la vie , pour avoir imité *Polyeucte* et *Néarque* ? On me mande qu'ils ont dit , à leur interrogatoire , qu'ils avaient été induits à l'acte de folie qu'ils ont commis par la lecture des livres des encyclopédistes.

J'ai bien de la peine à le croire ; les fous ne lisent point , et assurément nul philosophe ne leur aurait conseillé des profanations. La

chose est importante. Tâchez d'approfondir un bruit si odieux et si dangereux.

1766.

M. le chevalier de *Roche fort* m'a bien consolé de tous les importuns qui sont venus me faire perdre mon temps dans ma retraite. Dieu merci, je ne les reçois plus ; mais quand il me viendra des hommes tels que M. le chevalier de *Roche fort*, qui me parleront de vous, mes momens seront bien employés avec eux. Je viens de voir aussi un monsieur *Bergier* (*) qui pense comme il faut ; il dit qu'il a eu le bonheur de vous voir quelquefois, et il ne m'en a pas paru indigne.

N'oubliez pas, je vous en supplie, *Polyeucte* et *Néarque* ; mais surtout mandez-moi si vous êtes dans une situation heureuse, et si vous vous consolez des niches qu'on fait tous les jours à la philosophie.

(*) Frère de *Bergier* le théologien.

1766.

LETTRE XXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

16 de juillet.

A VEZ-VOUS connu , mon cher maître , un certain M. *Pasquier* , conseiller de la cour , qui a de gros yeux , et qui est un grand bavard ? on a dit de lui que sa tête ressembloit à une tête de veau , dont la langue étoit bonne à griller. Jamais cela n'a été plus vrai qu'aujourd'hui ; car c'est lui qui , par ses déclamations , a fait condamner à la mort des jeunes gens qu'il ne fallait mettre qu'à Saint-Lazare. C'est lui qui a péroré , dit-on , contre les livres des philosophes , qu'il a pourtant dans sa bibliothèque , et qu'il lit même avec plaisir , comme le lui a reproché une femme de ma connaissance ; car il n'est point du tout dévot , et c'est lui qui du temps de M. de *Machault* fit contre le clergé une assez plate levée de bouclier dans une assemblée de chambres. Quoi qu'il en soit , je ne fais ce que les jeunes écervelés , condamnés par nosseigneurs , ont dit à leur interrogatoire ; mais je fais bien

qu'ils n'ont trouvé dans aucun livre de philosophie les extravagances qu'ils ont faites, 1766. extravagances au reste qui ne méritaient qu'une correction d'écoliers ; car le plus âgé n'a pas vingt-deux ans , et le plus jeune n'en a que seize. On vous aura sans doute envoyé le vil arrêt qui les condamne, arrêt digne du siècle du roi *Robert*. Vous verrez la belle kirielle des crimes qu'on leur reproche, et qui ne sont que des sottises de jeunes gens libertins et échauffés par la débauche. En vérité, il est abominable de mettre à si bon marché la vie des hommes. Il y a ici un religieux italien, homme d'esprit et de mérite, qui ne revient point de cette atrocité, et qui dit qu'à l'inquisition de Rome ces jeunes fous auraient tout au plus été condamnés à un an de prison. Au reste, le seul de ces jeunes gens qui ait été exécuté, car les autres sont en fuite, est mort avec un courage, ou ce qui est encore mieux, un sang froid digne d'une meilleure tête. Il a demandé du café, en disant, qu'il n'y avait pas à craindre que cela l'empêchât de dormir. Le bourreau a voulu se joindre au confesseur pour l'exhorter, il a prié le bourreau de se borner à son ministère : il lui a seulement recommandé de ne le point faire souffrir, et de lui bien placer la tête ; et ses derniers mots, étant à genoux, et les

— 1766. yeux bandés, ont été, *suis-je bien comme cela?* vous savez qu'on a brûlé, conjointement avec lui, le Dictionnaire philosophique, où il n'a assurément rien trouvé de toutes les platitudes dont on l'accuse, d'avoir passé devant une procession sans ôter son chapeau, d'avoir dit des grossièretés sur des burettes, d'avoir donné des coups de canne à un crucifix de bois, et autres sottises semblables. Je ne veux plus parler de tout cet auto-da-fé si honorable à la nation française, car cela me donne de l'humeur; et je ne veux que me moquer de tout.

Frère *Mords-les* est arrivé, il y a deux jours, enchanté du séjour qu'il a fait chez le respectable patriarche des Alpes. Il dit qu'il vous a trouvé plongé dans les lectures les plus édifiantes, entouré de *Bibles*, et de pères de l'Eglise; et qu'il vous a procuré un grand secours, celui d'une *concordance de la Bible*, ouvrage de génie, dont il dit que vous n'aviez jamais entendu parler. Pour moi, il y a longtemps que j'avais l'honneur de connaître cette rapsodie digne de *Pasquier-Quesnel* et de *Pasquier tête-de-veau*.

J'oubliais vraiment de vous parler d'une grande nouvelle; c'est la brouillerie de *Jean-Jacques* et de *M. Hume*. Je me doutais bien qu'ils ne seraient pas long-temps amis; le caractère

caractère féroce de *Jean-Jacques* ne le permettait pas : mais je ne m'attendais pas à la noirceur dont M. *Hume* l'accuse. Vous savez sans doute de quoi il s'agit. M. *Hume* a demandé une pension du roi d'Angleterre pour *Rousseau*, du consentement de ce dernier ; il l'a obtenue avec beaucoup de peine ; il s'est pressé de lui écrire cette bonne nouvelle ; *Rousseau* lui a répondu, en l'accablant d'injures, qu'il ne l'avait amené en Angleterre que pour le déshonorer, qu'il ne voulait ni de la pension du roi, ni de l'amitié de monsieur *Hume*, et qu'il renonçait à tout commerce avec lui. On peut dire de M. *Hume* comme dans la comédie : *Voilà un bourgeois bien payé de ses bons services*. Ce qu'il y a de fâcheux pour *Jean-Jacques*, c'est que tous les gens raisonnables croiront M. *Hume*, quand il dit qu'il avait le consentement de *Rousseau* pour cette pension ; mais *Rousseau* le niera, et il trouvera aussi des gens qui le croiront ; car je gagerais bien qu'il n'a pas donné son consentement par écrit. Il paraît que son plan a été de laisser agir M. *Hume*, en lui donnant un simple consentement verbal, et de refuser ensuite la pension avec éclat, pour se faire des amis dans le parti de l'opposition ; se mettant peu en peine de compromettre monsieur *Hume* envers le roi et envers la nation,

— 1766. pourvu que *Jean-Jacques* ait des partisans , et fasse parler de lui. Le bon M. *Humē* dit avoir des preuves que depuis deux mois *Rousseau* méditait de lui jouer ce tour.

Il se prépare à donner toute cette histoire au public. Que de sottises vont dire à cette occasion tous les ennemis de la raison et des lettres ! les voilà bien à leur aise : car ils déchireront infailliblement ou *Rousseau* ou M. *Hume* , et peut-être tous les deux.

Pour moi , je rirai , comme je fais de tout , et je tâcherai que rien ne trouble mon repos et mon bonheur. Adieu , mon maître.

D E M. D E V O L T A I R E.

18 de juillet.

FRERE *Damilaville* vous a communiqué, sans doute, la relation d'Abbeville, mon cher philosophe. Je ne conçois pas comment des êtres pensans peuvent demeurer dans un pays de finges qui deviennent si souvent tigres. Pour moi, j'ai honte d'être même sur la frontière. En vérité, voici le temps de rompre ses liens, et de porter ailleurs l'horreur dont on est pénétré. Je n'ai pu parvenir à recevoir la consultation des avocats; vous l'avez vue, sans doute, et vous avez frémi. Ce n'est plus le temps de plaisanter; les bons mots ne conviennent point aux massacres. Quoi! dans Abbeville des *Busiris* en robe font périr dans les plus horribles supplices des enfans de seize ans! et leur sentence est confirmée malgré l'avis de dix juges intègres et humains! et la nation le souffre! A peine en parle-t-on un moment, on court ensuite à l'opéra comique; et la barbarie, devenue plus insolente par notre silence, égorgera demain qui elle voudra juridiquement; et vous surtout, qui aurez

— élevé la voix contre elle deux ou trois minutes.
 1766. Ici *Calas* roué, là *Sirven* pendu, plus loin un bâillon dans la bouche d'un lieutenant général; quinze jours après, cinq jeunes gens condamnés aux flammes pour des folies qui méritaient Saint-Lazare. Qu'importe l'avant-propos du roi de Prusse? apporte-t-il le moindre remède à ces maux exécrables? est-ce là le pays de la philosophie et des agrémens? c'est celui de la Saint-Barthelemi. L'inquisition n'aurait pas osé faire ce que des juges jansénistes viennent d'exécuter. Mandez-moi, je vous en prie, ce qu'on dit du moins, puisqu'on ne fait rien. C'est une misérable consolation d'apprendre que des monstres sont abhorrés, mais c'est la seule qui reste à notre faiblesse, et je vous la demande. M. le prince de *Brunswick* est outré d'indignation, de colère et de pitié. Redoublez tous ces sentimens dans mon cœur par deux mots de votre main, que vous enverrez, par la petite poste, à frère *Damilaville*. Votre amitié et celle de quelques êtres pensans est le seul plaisir auquel je puisse être sensible.

La méprise de l'avant-propos consiste en ce qu'on suppose que ces paroles *In principio erat*, &c. ont été falsifiées. Ce sont les deux passages sur la trinité qui ont été interpolés dans l'épître de *Jean*. Quelle pitié que tout

cela ! on perd à déterrer des erreurs un temps ———
 qu'on emploierait peut-être à découvrir des 1766.
 vérités.

N. B. Le théologien *Vernet* s'est plaint au conseil de Genève qu'on se moquait de lui ; le conseil lui a offert une attestation de vie et de mœurs , comme quoi il n'avait pas volé sur les grands chemins , ni même dans la poche. Cette dernière partie de l'attestation paraissait bien hasardée.

L E T T R E X L.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux eaux de Rolle en Suisse, 23 de juillet.

OUI, vraiment, je le connais ce musle de bœuf, et ce cœur de tigre, qui mérite, par ses fureurs, ce qu'il a fait éprouver à l'extravagance ; et vous voulez prendre le parti de rire, mon cher *Platon* ! il faudrait prendre celui de se venger, ou du moins quitter un pays où se commettent tous les jours tant d'horreurs. N'auriez-vous pas déjà lu la relation ci-jointe ? Je vous prie de l'envoyer à

1766

frère *Frédéric*, afin qu'il accorde une protection plus marquée et plus durable à cinq ou six hommes de mérite qui veulent se retirer dans une province méridionale de ses Etats, et y cultiver en paix la raison, loin du plus absurde fanatisme qui ait jamais avili le genre-humain, et loin des scélérats qui se jouent ainsi du sang des hommes. L'extrait de la première relation est d'une vérité reconnue : je ne suis pas sûr de tous les faits contenus dans la seconde ; mais je fais bien qu'en effet il y a une consultation d'avocats ; et si je puis, par votre moyen, parvenir à l'avoir, vous ferez une œuvre méritoire. Je fais que vous n'êtes pas trop lié avec le barreau ; mais voilà de ces occasions où il faut sortir de sa sphère. L'abbé *Morellet*, M. *Turgot*, pourraient vous procurer cette pièce. Vous pourriez me la faire tenir par *Damilaville*, qui la cherche de son côté.

Pourquoi faut-il n'avoir que de telles armes contre des monstres qu'il faudrait assommer ? C'est bien dommage, encore une fois, que *Jean-Jacques* soit un fou et un méchant fou ; sa conduite a fait plus de tort aux belles-lettres et à la philosophie que le *Vicaire savoyard* ne leur fera jamais de bien.

Non, encore une fois, je ne puis souffrir que vous finissiez votre lettre, en disant, je

rirai. Ah! mon cher ami, est-ce là le temps de rire? riait-on en voyant chauffer le taureau de *Phalaris*? Je vous embrasse avec rage. 1766.

L E T T R E X L I.

D E M. D E V O L T A I R E.

30 de juillet.

MA rage vous embrasse toujours tendrement, mon cher et aimable philosophe. Il m'a tant passé d'horreurs par les mains depuis quelques jours, que je ne fais plus ce que je vous ai écrit. Vous ai-je mandé que j'avais obtenu de frère *Frédéric* une gratification pour les *Sirven*? Cette goutte de baume, sur tant de blessures faites à la raison et à l'innocence, m'a un peu soulagé, mais ne m'a pas guéri. Je suis honteux d'être si sensible et si vif à mon âge. Je m'afflige du tremblement de terre à Constantinople, tandis que vous examinez gaiement combien il faut de parties sulfureuses pour renverser une ville dont les dimensions sont données. Je pleure les gens dont on arrache la langue, tandis que vous vous fervez de la vôtre pour dire des choses très-agréables et très-plaisantes. Vous digérez donc

— 1766. bien, mon cher philosophe, et moi je ne digère pas. Vous êtes encore jeune, et moi je suis un vieux malade; pardonnez à ma tristesse. Je viens de voir, dans la *Gazette de France*, un article du tonnerre qui a pulvérisé une vieille femme; et le tonnerre n'est point tombé sur les juges d'Abbeville! comment cela peut-il se souffrir?

Si vous savez quelque chose sur *Polyeucte* et *Néarque*, daignez m'en écrire un petit mot aux eaux de Rolle.

J'ai vu le mémoire des huit avocats; il dit peu de choses, il ne m'apprend rien, et me laisse dans ma rage.

Les plénipotentiaires viennent de commencer leurs opérations à Genève, en déclarant *Jean-Jacques Rousseau* un calomniateur infame. Un parti vient de faire un libelle abominable contre tous les particuliers de l'autre parti. On cherche à pendre l'auteur du libelle. *Vernet* a fait un nouveau mémoire, mais il ne trouve personne qui veuille l'imprimer; les libraires y ont été déjà attrapés.

Vivez gaiement, mon grand philosophe; mais pourquoi les gens qui pensent ne vivent-ils pas ensemble?

L E T T R E X L I I.

1766.

D E M. D E V O L T A I R E.

7 d'auguste.

Vous pensez bien, mon vrai philosophe, que mon sang a bouilli, quand j'ai lu ce mémoire écrit avec un cure-dents; ce cure-dents grave pour l'immortalité. Malheur à qui la lecture de cet écrit ne donne pas la fièvre! Il doit au moins faire mourir d'apoplexie le... et le... et le... N'admirez-vous pas les sobriquets que le sot peuple donne à de certaines gens? C'est donc de tous les côtés à qui se couvrira d'horreur et d'infamie. Je vous plains d'être où vous êtes. Vous pouvez me dire : *Ubicumque calculum ponas, ibi naufragium invenies.*

Vous avez des liens, des pensions, vous êtes enchaîné; pour moi, je mourrai bientôt, et ce sera en détestant le pays des finges et des tigres, où la folie de ma mère me fit naître, il y a bientôt soixante et treize ans. Je vous demande en grâce d'écrire de votre encre au roi de Prusse, et de lui peindre tout avec votre pinceau. J'ai de fortes raisons pour qu'il sache à quel point on doit nous mépriser.

— 1766. Un des plus grands malheurs des honnêtes gens , c'est qu'ils font des lâches. On gémit , on se tait , on soupe , on oublie. Je vous remercie , par avance , des coups de foudre dont vous écraserez les jansénistes. Il est bon de marcher sur le *basilic* après avoir foulé le serpent. Donnez-vous le plaisir de pulvériser les monstres , sans vous commettre. Genève est une petaudière ridicule , mais du moins de pareilles horreurs n'y arrivent point. On n'y brûlerait pas un jeune homme pour deux chansons faites il y a quatre-vingts ans. *Rousseau* n'est qu'un fou et un plat monstre d'orgueil.

Adieu ; je vous révere avec justice , et je vous aime avec tendresse.

Gardons pour nous notre douleur et notre indignation ; gardons-nous le secret de nos cœurs.

L E T T R E X L I I I .

1766.

D E M. D' A L E M B E R T. .

A Paris, ce 11 d'auguste.

I L n'y a rien de nouveau que je sache, mon cher et illustre maître, sur l'atroce et absurde affaire d'Abbeville. On dit seulement, mais ce n'est qu'un ouï-dire, que le jeune *Moisnel*, qui était resté en prison, et qui a seize ans, a été condamné par les *Torquemada* d'Abbeville à être *blâmé* : sur quoi je vous prierai d'abord d'observer la cruauté de ce jugement, qui déclare *infame* un pauvre enfant digne tout au plus d'être fouetté au collège ; et puis de voir la singulière gradation du jugement que ces *Busiris en robe*, comme vous les appelez très-bien, ont prononcé contre des jeunes gens, tous également coupables ; le premier *brûlé vif*, le second *décapité*, le troisième *blâmé* ; j'espère que le quatrième fera *loué*. Je ne veux plus parler de cette exécration qui me rend odieux le pays où elle s'est commise.

Vous savez qu'il y a actuellement quatre-vingt-trois jésuites à Rennes, pas davantage, et que ces marauds, comme vous croyez bien,

— ne s'endorment pas dans l'affaire de M. de
 1766. *la Chalotais*. Il est transféré à Rennes, et appa-
 remment fera bientôt jugé. Son mémoire lui
 a concilié tout le public, et rend ses perfé-
 cuteurs bien odieux. *Laubardemont de C.....*
 surtout (car on l'appelle ainsi) ne se relèvera
 pas de l'infamie dont il est couvert; c'est ce
 que j'ai entendu dire aux personnes les plus
 sages et les plus respectables.

Une autre sottise (car nous sommes riches
 en ce genre) qui occupe beaucoup le public,
 c'est la querelle de *Jean-Jacques* et de M. *Hume*.
 Pour le coup, *Jean-Jacques* s'est bien fait voir
 ce qu'il est, un fou et un vilain fou, dange-
 reux et méchant, ne croyant à la vertu de
 personne, parce qu'il n'en trouve pas le sen-
 timent au fond de son cœur, malgré le beau
pathos avec lequel il en fait sonner le nom;
 ingrat et, qui pis est, haïssant ses bienfaiteurs
 (c'est de quoi il est convenu plusieurs fois
 lui-même), et ne cherchant qu'un prétexte
 pour se brouiller avec eux, afin d'être dispensé
 de la reconnaissance. Croiriez-vous qu'il veut
 aussi me mêler dans sa querelle, moi qui ne
 lui ai jamais fait le moindre mal, et qui n'ai
 jamais senti pour lui que de la compassion
 dans ses malheurs, et quelquefois de la pitié
 de son charlatanisme? Il prétend que c'est moi
 qui ai fait la lettre, sous le nom du roi de

Prusse, où on se moque de lui. Vous saurez —
 que cette lettre est d'un M. *Walpole*, que je 1766.
 ne connais même pas, et à qui je n'ai jamais
 parlé. *Jean-Jacques* est une bête féroce qu'il
 ne faut voir qu'à travers des barreaux, et
 toucher qu'avec un bâton. Vous rirez de voir
 les raisons d'après lesquelles il a soupçonné,
 et ensuite accusé M. *Hume* d'intelligence avec
 ses ennemis. M. *Hume* a parlé contre lui en
 dormant; il logeait à Londres, dans la même
 maison, avec le fils de *Tronchin*; il avait le
 regard fixe, et surtout il a fait trop de bien à
Rousseau pour que sa bienfaisance fût sincère.
 Adieu, mon cher maître: que de fous et de
 méchans dans ce meilleur des mondes pos-
 sibles!

Je vous embrasse *ex animo*.

1766.

L E T T R E X L I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

25 d'auguste.

LE roi de Prusse , mon cher philosophe , me mande qu'il aurait condamné ces cinq jeunes gens à marcher quinze jours chapeau bas , à chanter des psaumes , et à lire quelques pages de la *Somme de S^t Thomas*. Gardez-vous bien de dire à qui il a écrit ce jugement de *Salomon*. Il faut qu'on tourne les yeux vers le Nord , le Midi n'a que des marionnettes barbares. Vous savez qu'on vient de donner en Scythie le plus beau , le plus galant , le plus magnifique carroufel qu'on ait jamais vu ; mais on n'y a brûlé personne pour n'avoir pas ôté son chapeau. Je suis fâché que vous ne foyez pas là. Tout ce que j'apprends de votre pays fait hauffer les épaules et bondir le cœur. Je crois que vous verrez bientôt le mémoire d'*Elie de Beaumont* en faveur des *Sirven* , et que vous en ferez plus content que de celui des *Calas*.

Je recommande les *Sirven* à votre éloquence. Parlez pour eux à ceux qui sont dignes que

vous leur parliez ; échauffez les tièdes : c'est une belle occasion d'inspirer de l'horreur pour le fanatisme. — 1766.

Si vous avez oublié l'ami *Vernet*, voici une occasion de vous souvenir de lui. On dit que cette autre tête de bœuf, dont la langue doit être fumée, mugit beaucoup contre moi. En avez-vous ouï dire quelque chose ? Je brave ses beuglemens, et ceux des monstres qui peuvent crier avec lui. J'ai peu de temps à vivre, mais je ne mourrai pas la victime de ces misérables. Je mourrai en souhaitant que la nature fasse naître beaucoup de français comme vous, et qu'il n'y ait plus de Velches.

Je voulais vous envoyer une facétie sur *Vernet*, je ne la retrouve point ; la perte est médiocre.

Ah ! mon cher maître, que les philosophes sont à plaindre ! Leur royaume n'est pas de ce monde, et ils n'ont pas l'espérance de régner dans un autre.

Monstres persécuteurs ! qu'on me donne seulement sept ou huit personnes que je puisse conduire, et je vous exterminerai.

1766.

L E T T R E X L V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 29 d'auguste.

J E ne fais trop où vous prendre, mon cher maître, mais je vous écris à tout hafard à Ferney. M. le chevalier de *Roche fort* m'avait chargé d'un paquet pour vous, qui contenait le mémoire des avocats sur l'affaire d'Abbeville, et un petit mot de lettre; mais, comme frère *Damilaville* me dit qu'il vous avait déjà envoyé le mémoire, j'ai gardé le paquet que j'ai remis à M. le chevalier de *Roche fort*. Je ne fais rien de nouveau sur les suites de l'affassinat juridique commis à Abbeville par un arrêt des *pères de la patrie*. Ce qui occupe à présent nos Velches, ce font deux affaires d'un genre fort différent, celle de M. de *la Chalotais*, et celle du trop fameux *Jean-Jacques*, qu'on punirait bien et qu'on attraperait bien en ne parlant point de lui. M. *Hume* vient de m'envoyer une longue lettre de lui, qui excite tour à tour l'indignation et la pitié en la lifant; c'est le commérage et le cailletage le plus plat, joint à la plus vilaine ame.

Je

Je crois qu'il ferait bon qu'elle fût imprimée. —
 Imaginez - vous que *Jean-Jacques* m'accuse 1766.
 aussi d'être de ses ennemis, moi qui n'ai d'autre
 reproche à me faire que d'avoir trop bien
 parlé et trop bien pensé de lui. Je l'ai tou-
 jours cru un peu charlatan, mais je ne le
 croyais pas un méchant homme. Je suis bien
 tenté de lui faire un défi public d'administrer
 les preuves qu'il a contre moi; ce défi l'em-
 barrasserait beaucoup, mais en vaut-il la peine?

A l'égard de M. de *la Chalotais*, il paraît
 que tous les gens du métier conviennent que
 toutes les règles ont été violées dans la pro-
 cédure qu'on a faite contre lui; et que le roi,
 si plein de bonnes intentions, a été bien
 indignement et bien odieusement trompé
 dans cette affaire. Toute la France en attend
 la décision; et, en attendant, ses persécuteurs
 sont l'objet de l'exécration publique. Adieu,
 mon cher maître; la colère me rend malade,
 et m'empêche de vous en écrire davantage.
 Portez-vous bien, dormez (c'est ce que j'ai
 bien de la peine à faire), digérez de votre
 mieux (je ne parle pas de ce qui se fait,
 car cela est impossible à digérer), et surtout
 aimez-moi toujours.

1766.

L E T T R E X L V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

Ce 9 de septembre.

C'EST en effet, mon cher et illustre maître, un jugement de *Salomon* que celui dont vous me parlez. Nos pères de la patrie font à bien des siècles de ce jugement-là. Heureusement tous les magistrats ne sont pas aussi absurdes. La cour des aides, qui, à la vérité, est présidée par M. de *Malesherbes*, vient d'en donner la preuve. Un nommé *Broutel* qui, avec les trois ou quatre marauds de la sénéchaussée d'Abbeville, avait principalement influé dans la condamnation de ces malheureux écervelés, a voulu être président de l'élection, qui est un autre tribunal, et qui, ainsi que toute la ville, a pris en horreur les juges de la sénéchaussée : l'élection n'en a point voulu ; il en a appelé à la cour des aides qui, au rapport de M. *Goudin*, homme de mérite, instruit et très-éclairé, a débouté, tout d'une voix, ce maraud de sa demande. Cette aventure est une faible consolation pour les manes du pauvre décapité, mais c'en est une pour les

gens raisonnables qui ont encore leur tête sur leurs épaules. Je ne fais pas bien exactement si la tête de veau a parlé contre vous à ses confrères ; on prétend au moins qu'il a dit qu'il ne fallait pas s'amuser à brûler des livres, que c'était les auteurs que DIEU demandait en sacrifice : ce tigre voudrait nous ramener au temps des druides qui offraient à leurs dieux des victimes humaines. Vous saurez pourtant que la plupart des conseillers du parlement de Paris sont honteux de ce jugement, que plusieurs en sont indignés et le disent à très-haute voix, entre autres le président comte abbé de *Guébriant*, qui regrette beaucoup de ne s'être pas trouvé ce jour-là à la grand'chambre, et qui est persuadé qu'il lui aurait épargné cette infamie. Vous saurez de plus qu'un conseiller de tournelle, de mes amis et de mes confrères dans l'académie des sciences (*M. Dionis du Séjour*), a empêché, il y a peu de temps, que la tournelle ne rendît encore un jugement pareil dans une affaire semblable, et a fait mettre l'accusé hors de cour.

Adieu, mon cher maître ; l'abbé de *la Porte*, qui fait un almanach des gens de lettres, m'a chargé de vous demander à vous-même votre article, contenant votre nom, les titres que vous voulez prendre, ceux de vos ouvrages

— que vous avouez , ceux même qu'on vous
1766. *attribue* , c'est-à-dire que vous avez faits sans
les avouer , &c. *Iterum vale.*

L E T T R E X L V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

16 de septembre.

MON cher et grand philosophe , vous saurez que j'ai chez moi un jeune conseiller au parlement , mon neveu , qui s'appelle d'Ornoi. La terre d'Ornoi est à cinq lieues d'Abbeville. C'est par le moyen d'un de ses plus proches parens qu'on est venu à bout de honnir ce maraud de *Broutel*. Il broutera désormais ses chardons ; et voilà du moins cet âne rouge incapable de posséder jamais aucune charge ; c'est , comme vous dites , une bien faible consolation. Je voudrais que vous fussiez à Berlin ou à Pétersbourg ; mais vous êtes nécessaire à Paris : que ne pouvez-vous être par-tout !

Quand vous écrirez à celui qui a rendu le jugement de *Salomon* ou de *Sancho-Pança* , certifiez-lui , je vous prie , que je lui suis

toujours attaché comme autrefois , et que je suis fâché d'être si vieux.

1766.

Le procureur général de Besançon , dont la tête ressemble , comme deux gouttes d'eau , à celle dont la langue est si bonne à cuire , fit mettre en prison , ces jours passés , un pauvre libraire qui avait vendu des livres très-suspects. Il n'y allait pas moins que de la corde , par les dernières ordonnances. Le parlement a absous le libraire tout d'une voix , et le procureur général a dit à ce pauvre diable : *Mon ami , ce sont les livres que vous vendez qui ont corrompu vos juges.*

La discorde règne toujours dans Genève , mais la moitié de la ville ne va plus au fermion. Je demande grâce à l'abbé de *la Porte* ; je ne fais plus ni ce que je fais , ni ce que j'ai fait ; il faudra que je me recueille.

Il pleut des *Fréret* , des *du Marfais* , des *Bolingbroke*. Vous savez que , Dieu merci , je ne me mêle jamais d'aucune de ces productions ; je ne les garde pas même chez moi ; je les rends quand je les ai parcourues. C'est une chose abominable qu'on aille quelquefois fourrer mon nom dans tous ces caquets-là ; mais il y aura toujours des méchantes langues. Prenez toujours le parti de l'innocence : je vous embrasse très-tendrement. Les philosophes ne sont guère tendres , mais je le suis.

1766.

L E T T R E X L V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

15 d'octobre.

MON vrai philosophe, *Jean-Jacques* est un maître fou, et aussi fou que vous êtes sage. La lettre de M. *Hume* me prouve que les Anglais ne sont point du tout hospitaliers, puisqu'ils n'ont pas donné une place dans *Bedlam* à *Jean-Jacques*. Ce petit bon homme aurait été enchanté d'y être logé, pourvu qu'on eût mis son nom sur la porte, et que les gazettes en eussent parlé. Au moins, les folies de cette espèce ne font pas grand mal; mais nous en avons eu à *Toulouse* et à *Paris* d'une espèce plus dangereuse. Les fous atrabilaires, les furieux sont plus remarqués dans notre nation que dans toute autre. Je m'imagine que mon ancien disciple vous a écrit ce qu'il en pensait; il est admirable sur ce chapitre. Je le crois enfin devenu tout-à-fait philosophe. Je me trompe fort, ou plus il vieillira, plus il sera humain et sage. Je voudrais savoir si vous écrivez toujours à une certaine dame qui donne des carroufels; elle donne quelque chose de mieux; elle a minuté

de sa main un édit sur la tolérance universelle. —
 L'Eglise grecque n'était pas plus accoutumée 1766.
 que la latine à ce dogme divin. Si elle continue
 sur ce ton, elle aura plus de réputation que
Pierre le grand.

Ne pourriez-vous point me dire ce que
 produira, dans trente ans, la révolution qui
 se fait dans les esprits, depuis Naples jusqu'à
 Moscou? je n'entends pas les esprits de la
 forbonne ou du peuple, j'entends les honnêtes
 esprits.

Je suis trop vieux pour espérer de voir
 quelque chose, mais je vous recommande le
 siècle qui se forme.

Adieu; je me console en vous écrivant,
 et vous me rendrez heureux quand vous
 m'écrirez.

1766.

L E T T R E X L I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

29 de novembre.

IL y a trois heures que j'ai reçu le cinquième volume, mon très-cher philosophe. Ce que j'en ai lu m'a paru digne de vous. Je ne puis vous donner un plus grand éloge. Quoi! vous dites, dans l'avertissement, que l'*Apologie de l'étude* n'a pas été heureuse dans l'assemblée où elle fut lue. Etes-vous encore la dupe de ces assemblées? ne savez-vous pas que le *Catilina* de *Crébillon* fut reçu avec transport?

Aspice auditores, torvis oculis percute pulpitum fortiter, dic nihil ad propositum, et benè prædicabis.

Votre *Apologie de l'étude* est un morceau excellent, entendez-vous; n'allez pas vous y tromper.

Je vous rendrai compte incessamment du manuscrit que votre ami a envoyé à *M. Boursfier*. Il faut attendre que la fermentation de la fourmière de Genève soit un peu apaisée.

A l'égard de l'ami *Vernet*, il est dans la boue avec *Jean-Jacques*, et ni l'un ni l'autre ne se relèveront.

Il y a aussi bien des gens qui barbottent dans Paris. En vérité, mon cher philosophe, je ne connais guère que vous qui soit clair, intelligible, qui employe le style convenable au sujet, qui n'ait point un enthousiasme obscur et confus, qui ne cherche point à traiter la physique en phrases poétiques, qui ne se perde point dans des systèmes extravagans. ————— 1766.

A l'égard de l'ouvrage sur les courbes, je vous répète encore que c'est ce que j'ai vu de mieux sur cette matière.

Puisque vous daignez mettre le petit buste d'un petit vieillard sur votre cheminée avec des magots de la Chine, je vais commander un nouveau magot à celui qui a imaginé cette plaisanterie. J'aimerais bien mieux avoir votre portrait au chevet de mon lit, car je suis de ces dévots qui veulent avoir leur saint dans leur alcove.

J'oubliais de vous dire que j'ai été très-fâché qu'on ait mis sur mon compte la lettre au docteur *Pansophe*, qui est fort plaisante, à la vérité, mais où il y a des choses trop longues et trop répétées, et dans laquelle on voit même des naïvetés tirées de *Candide*. Cette lettre est de l'abbé *Coyer* : il devrait avoir au moins le bon procédé, et même encore la vanité de l'avouer ; en la mettant

— sous mon nom , il me met en contradiction
 1766. avec moi-même , lorsque je proteste à M. *Hume*
 que je n'ai rien écrit à *Jean-Jacques* depuis
 sept à huit ans. Je l'ai prié très-instamment
 de ne me point faire ce tort ; il s'en ferait à
 lui-même. Il veut être de l'académie , et je
 pense que l'academie n'aime pas ces petits
 tours de passe-passe.

Je vous embrasse de tout mon cœur , je
 vous salue , lumière du siècle.

L E T T R E L.

D E M. D E V O L T A I R E .

20 de décembre.

MON cher philosophe , vous êtes mon phi-
 losophe ; plus je vous lis , plus je vous aime.
 Que de choses neuves , vraies et agréables !
 Votre idée du livre antiphyfique est aussi neuve
 que plaisante. Vous parlez mieux médecine
 que les médecins. Puissent tous les magistrats
 apprendre par cœur votre page 79 ! Il y a un
 petit commentaire sur *Beccaria* dont l'auteur
 est entièrement de votre avis. Or , quand
 deux gens qui pensent sont d'accord sans

s'être donné le mot , il y a beaucoup à parier qu'ils ont raison. Chez les Athéniens , il fallait , autant qu'il m'en souvient , les deux tiers des voix sur cinq cents , pour condamner un coupable ; je n'en suis pas sûr pourtant. En parlant de Creyge , vous marchez sur des charbons ardents , et vous ne vous brûlez point. Pourquoi vous étonnez-vous tant que les Turcs n'aient point rebâti le temple de Jérusalem ? il y a une mosquée à la place , et il n'est pas permis de détruire une mosquée.

C'est , je crois , de *Sanderfon* qu'on a dit qu'il jugeait que l'écarlate ressemblait au son d'une trompette , parce que l'écarlate est *éclatant* et le son de la trompette aussi ; mais malheureusement il n'y a point en anglais de mot qui réponde à notre *éclatant* , et qui puisse signifier à la fois *brillant* et *bruyant* ; on dit *shining* pour les couleurs , *souding* pour les sons.

Bassesse au figuré vient de *bas* au propre , comme *tendresse* vient de *tendre*.

Vous donnez de belles ouvertures pour la géométrie. L'idée qu'on peut faire passer une infinité de lignes courbes entre la tangente et le cercle , m'a toujours paru une fanfreluche de *Rabelais*. Les géomètres qui veulent expliquer cette fadaïse avec leur infini du second ordre , sont de grands charlatans. Dieu

— merci , *Euclide* , autant que je m'en souviens ,
1766. ne traite point cette question.

Je vais lire le reste. Je vous remercie du plaisir que je vais avoir , et de celui que vous m'avez donné.

Permettez à présent que je vous parle de la petite affaire de M. *Boursier* : il a essayé de trois ou quatre formules pour faire passer les ordonnées de ses courbes ; mais il dit que la géométrie transcendante qui règne aujourd'hui s'y oppose entièrement. Il n'y a aucun bon mathématicien à Lyon qui puisse l'aider ; cependant il ne désespère point de son problème , mais il faudra du temps.

Vous allez , je crois , bientôt examiner les discours présentés pour un nouveau prix à l'académie ; le sujet n'est pas neuf assurément , et ne prête guère qu'à la déclamation , puisque je vous recommande une déclamation dont la devise est *humanum paucis vivit genus* ; il m'a paru qu'il y avait de bonnes choses. L'écriture n'en est pas agréable aux yeux. Cette négligence fait quelquefois tort. Si vous pouviez vous charger de la lire à la séance , après avoir accoutumé vos yeux à ce griffonnage , elle acquerrait un nouveau prix dans votre bouche. Elle est de ce jeune homme à qui vous voulez bien vous intéresser ; mais je ne veux et je ne dois demander que justice.

L E T T R E L I.

1767.

D E M. D E V O L T A I R E.

18 de janvier.

J E ne peux jamais vous écrire que par ricochet, mon cher philosophe; nous avons une guerre cruelle avec les Gênois. Notre armée s'est déjà emparée de plus de douze bouteilles de vin et de six pintes de lait qui passaient aux ennemis. Tout le poids de la guerre est tombé sur nous. Nous n'avons pas, à la lettre, de quoi faire du bouillon.

Voici des vers à la louange de *Vernet*, qu'on m'a confiés. On parle d'un poème sur la guerre de Genève, qui ne fera pas si long que la *Secchia rapita*, mais qui doit être plus comique.

Je fais d'avance mille tendres complimens à M. *Thomas*. Fourrez-moi beaucoup de ces gens-là dans l'académie, quand vous en trouverez.

J'adresse à l'abbé d'*Olivet* une petite réponse à sa profodie; il doit vous la remettre: il y est beaucoup question de votre correspondant du *Brandebourg*. Quand votre correspondant du mont Jura pourra-t-il vous embrasser?

1767.

L E T T R E L I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

Le 26 de janvier.

J'AI d'abord, mon cher et illustre maître, mille remerciemens à vous faire du nouveau présent que j'ai reçu de votre part, de vos excellentes notes sur le Triumvirat, que j'ai lues avec transport, et qui sont bien dignes de vous, et comme citoyen, et comme philosophe, et comme écrivain. Nous avons lu hier en pleine académie votre lettre à l'abbé d'Olivet, qui nous a fait très-grand plaisir; elle contient d'excellentes leçons. Vous avez bien raison, mon cher maître; *on veut toujours dire mieux qu'on ne doit dire*; c'est le défaut de presque tous nos écrivains. Mon Dieu, que je hais le style affecté et recherché! et que je fais bon gré à M. de la Harpe de connaître le prix du style naturel! Vous avez bien fait de donner un coup de griffe à *Diogène-Rouffseau*. On a publié ici, pour sa défense, quatre brochures toutes plus mauvaises les unes que les autres: c'est un homme noyé, ou peu s'en faut; et tout son *pathos*, pour l'ordinaire si

bien placé , ne le fauvera pas de l'odieux et du ridicule.

1767.

J'avais déjà lu l'*Hypocrisie* (*); il y a des vers qui resteront , et *Vernet* vous doit un remerciement. Vous aurez vu ce que je dis de ce maraud à la fin de mon cinquième volume : je crois qu'on ne sera pas fâché non plus des deux passages de *Rouffseau* , qui disent le blanc et le noir , et que je me suis contenté de mettre à la fuite l'un de l'autre.

M. de *la Harpe* m'a déjà parlé du poème sur la guerre de Genève ; ce qu'il m'en dit me donne grande envie de le lire ; je ne consentirai pourtant à trouver cette guerre plaisante qu'à condition qu'elle ne vous fera pas mourir de faim. Il ne manquerait plus à cette belle expédition que de mettre la famine dans le pays de Gex et dans le Bugey , pour faire repentir les Gênevois de n'avoir pas remercié M. de *Beauteville* de son digne et éloquent discours.

Vous croyez donc qu'on ne vend que cent exemplaires d'un discours de l'académie ; détrompez-vous : ces sortes d'ouvrages sont plus achetés que vous ne pensez ; tous les prédicateurs , avocats , et autres gens de la ville et de la province , qui font métier de

(*) Dans le volume de Contes et Satires.

— paroles , se jettent à corps perdu sur cette
1767. marchandise.

A propos d'avocats et de paroles , avez-vous lu un très-bon discours sur l'administration de la justice criminelle , prononcé au parlement de Grenoble par un jeune avocat général , nommé M. *Servan* ? vous en ferez , je crois , très-content : je voudrais seulement que le style , en certains endroits , fût un peu moins recherché ; mais le fond est excellent , et ce jeune magistrat est une bonne acquisition pour la philosophie.

J'imagine que l'ouvrage sur les courbes , qu'on imprime actuellement à Genève , sera bientôt fini. Dites , je vous prie , à l'imprimeur de n'en envoyer d'exemplaires à personne , avant que l'auteur n'en ait au moins un ; car il est désagréable que des ouvrages de science courent le monde avant que l'auteur sache au moins s'ils sont correctement imprimés.

Croyez-vous que les *gloire-eu* , *victoire-eu* , &c , qui sont si choquantes dans notre musique , soient absolument la faute de notre langue ? je crois que c'est , au moins pour les trois quarts , celle de nos musiciens ; et qu'on pourrait éviter cette délinence désagréable , en mettant la note sensible (madame *Denis* me servira d'interprète) , non comme ils le font

sur la pénultième, mais sur l'antépénultième ; —
 la tonique ou finale appuierait sur la pénul- 1767.
 tième, et la dernière serait presque muette :
 mais il est encore plus sûr, comme vous le
 dites, pour éviter cet inconvénient, de ne
 terminer jamais le chant que sur des rimes
 masculines.

Adieu, mon cher et illustre maître ; voilà
 bien du bavardage. On m'a dit que *Marmontel*
 vous avait écrit le détail de la réception de
Thomas ; elle a été fort brillante. Je crois,
 comme vous, que nous avons fait une très-
 excellente acquisition. *Iterum vale.*

L E T T R E L I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 28 de janvier.

MON cher philosophe, je vous ai déjà mandé
 qu'il y a cent lieues entre Ferney et Genève ;
 rien ne peut passer en France, pas même un
 problème de géométrie. J'éprouve la guerre
 et la famine. Les maux causés par la rigueur
 de la saison me tiennent lieu de peste ; il ne
 me manque plus rien. On dit que vous avez

— 1767. été comparé à *Socrate* ; mais *Socrate* n'écrivit rien , et vous écrivez des choses charmantes. Vous n'avez point eu d'*Alcibiade* , et vous ne boirez point de ciguë. Je vous comparerais plutôt à *Pascal* vivant dans le monde.

Il y a deux mois que je n'ai vu *Cramer* ; l'esprit malin s'est emparé de notre petit pays : c'est la discorde en Laponie.

Est-il vrai que le secrétaire est en Italie ? Je me flatte que notre nouveau confrère va bien vous seconder dans votre dessein de rendre la littérature libre et respectable.

Je suis bien content de votre correspondant berlinois ; s'il persévère, il faut tout oublier.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, 6 d'avril.

J E vous remercie, mon cher maître, de l'ouvrage de mathématiques que vous m'avez envoyé; il aurait grand besoin d'un *errata*, étant rempli de fautes dont quelques-unes sont absurdes. Je désirerais fort que vous pussiez faire parvenir à l'auteur une douzaine d'exemplaires pour quelques bons mathématiciens de ses amis. J'imagine que la première partie de l'ouvrage aura été réimprimée en même temps que le supplément, sur l'exemplaire que vous avez reçu corrigé de la main de l'auteur: il se flatte que les imprimeurs y auront moins fait de bévues que dans l'impression du manuscrit.

Le cinquième volume de mes mélanges ne paraît point encore ici, grâce à la négligence de l'imprimeur *Bruyset* de Lyon, qui n'en a point encore envoyé. Les matières que j'y ai traitées, et la manière dont elles le sont, me mettront à l'abri de la criaillerie des fanatiques, qui devient ici plus odieuse et plus

— 1767. importune que jamais. Cette vermine est une vraie plaie d'Égypte, et qui par malheur a l'air de durer long-temps. Ils sont actuellement aux trouffes de *Marmontel* qui, je crois, s'est trop avancé avec eux, et qui aura de la peine à s'en tirer. Ils ont écrit un gros volume de censures pour expliquer, ou plutôt pour embrouiller leur barbare et ridicule doctrine. J'ai lu avec grand plaisir une certaine anecdote sur *Bélifaire*, où cette maudite et plate engeance est traitée comme elle le mérite. J'aurais voulu seulement que l'auteur eût ajouté un petit compliment de condoléance à la forbonne sur l'embarras où elle doit être au sujet du sort des païens vertueux; car, si ces païens sont damnés, DIEU est atroce; et s'ils ne le sont pas, on peut donc à toute force être sauvé sans être chrétien. Damnés ou sauvés, DIEU nous garde d'être en l'autre monde dans la compagnie des docteurs!

Votre ami *Jean George de Pompignan*, par la permission divine évêque du Puy, et frère de *Simon le Franc*, a refusé de faire l'oraison de madame la dauphine, pour laquelle l'archevêque de Rheims l'avait fait nommer, par quelques raisons d'intrigue qu'on ignore. *Jean-George* a senti qu'il n'y ferait pas bon pour lui, que ceux qu'il a appelés mauvais chrétiens pourraient bien lui prouver qu'il est

encore plus mauvais orateur. Le parlement vient d'ordonner aux évêques de s'en retourner chacun chez eux , parce qu'ils tenaient , dit-on , des assemblées secrètes. On ne fait ce qu'il en arrivera ; mais , pendant qu'on se battra , la raison aura peut-être quelques momens pour respirer. Adieu , mon cher maître ; on m'a assuré que les Scythes avaient bien réuffi aux deux dernières représentations : recevez-en mes complimens. *Vale et me ama.*

L E T T R E L V.

D E M. D E V O L T A I R E.

3 de mai.

M. *Necker* qui part dans l'instant, mon cher et véritable philosophe , vous rendra une lettre au conseiller. Messieurs de la poste en ont butiné deux , selon leur louable coutume. Ces messieurs de la poste aux lettres deviendront des gens très-lettrés ; ils se forment une belle bibliothèque de tous les livres qu'ils faifissent. Chaque pays , comme vous voyez , a son inquisition ; vous n'êtes pas plutôt délivré des renards que vous tombèz dans la main des loups.

— 1767. Votre lettre au conseiller devrait exciter le monde à faire une battue. Ne voudriez-vous point ajouter à l'histoire de la *Destruction* quelque chose concernant l'Espagne, en retranchant les derniers chapitres touchant le serment que devaient prêter les jésuites, chapitre devenu inutile par les précautions que l'on a prises en France contre ces pauvres diables dignes aujourd'hui de pitié.

L'imbécille et ignorant libraire, qui s'est chargé de votre seconde édition, ne l'aura pas achevée sitôt. Je n'ai de lui aucune nouvelle ; toute communication est interrompue entre Genève et la France. On s'est imaginé assez ridiculement que je suis en France, et je m'aperçois en effet que j'y suis, parce que je manque de tout. Je ne fais comment on fera pour faire passer dans votre monarchie française la lettre au conseiller. Il n'est plus permis de lire, et il n'y a que les auteurs du *Journal chrétien* et *Fréron* qui aient la liberté d'écrire.

Vous verrez par les deux petites pièces jointes qu'on ne rogne pas les ongles de si près dans les pays étrangers. L'exemple que donne l'impératrice de Russie est unique dans ce monde. Elle a envoyé quarante mille russes prêcher la tolérance, la baïonnette au bout du fusil. Vous m'avouerez qu'il était bien

plaisant que les évêques polonais accordassent des privilèges à trois cents synagogues, et ne voulussent plus souffrir l'Eglise grecque. 1767.

Bonsoir, mon cher philosophe; souvenez-vous, je vous en prie, que je n'ai aucune part aux anecdotes sur *Bélisaire*. On m'accuse de tout: voyez la malice!

L E T T R E L V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, 4 de mai.

*G*ENS inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor,
Ilium in Italiam portans victosque penates.

Voilà, mon cher et illustre philosophe, ce que difait l'autre jour des jésuites d'Espagne un abbé italien qui, comme vous voyez, les aime tendrement, attendu qu'ils ont empêché son oncle d'être cardinal. Et vous, mon cher maître, que dites-vous de cette singulière aventure? ne pensez-vous pas que la société se précipite vers sa ruine? ne pensez-vous pas qu'elle travaille depuis long-temps à

— 1767. mériter ce qui lui arrive aujourd'hui, et qu'elle recueille ce qu'elle a semé? Mais croyez-vous tout ce qu'on dit à ce sujet? croyez-vous à la lettre de M. d'Offun, lue en plein conseil, et qui marque que les jésuites avaient formé le complot d'assassiner, le jeudi saint, bon jour bonne œuvre, le roi d'Espagne et toute la famille royale? ne croyez-vous pas comme moi qu'ils sont bien assez méchants, mais non pas assez fous pour cela; et ne désirez-vous pas que cette nouvelle soit tirée au clair? Mais que dites-vous de l'édit du roi d'Espagne qui les chasse si brusquement? persuadé comme moi qu'il a eu pour cela de très-bonnes raisons, ne pensez-vous pas qu'il aurait bien fait de les dire et de ne les pas renfermer *dans son cœur royal*? ne pensez-vous pas qu'on devrait permettre aux jésuites de se justifier, surtout quand on doit être sûr qu'ils ne le peuvent pas? ne pensez-vous point encore qu'il serait très-injuste de les faire tous mourir de faim, si un seul frère coupe-chou s'avise d'écrire bien ou mal en leur faveur? Que dites-vous aussi des complimens que fait le roi d'Espagne à tous les autres moines, prêtres, curés, vicaires et sacristains de ses Etats, qui ne sont, à ce que je crois, moins dangereux que les jésuites que parce qu'ils sont plus plats et plus vils? enfin ne vous semble-t-il

pas

pas qu'on pouvait faire avec plus de raison —
 une chose si raisonnable? *Le cœur royal* me 1767.
 fait souvenir de la surprise impériale d'un
 certain Rescrit de l'empereur de la Chine.
 Ma surprise de tout ce qui arrive et de la
 manière dont il arrive ; n'est ni royale ni
 impériale , mais n'en est ni moins grande ni
 moins fondée. Après tout , il faut attendre
 la fin.

Soyez sûr que c'est à M. *Hume* , et point
 à d'autres , que *Rouffseau* est redevable de sa
 pension. Soyez sûr qu'il s'en doute bien lui-
 même ; mais il ne veut pas paraître le favoir ,
 et son cœur reconnaissant en fera plus à son
 aise. La forbonne vient de faire imprimer
 trente-sept propositions extraites du livre de
Marmontel , et qu'elle se propose de qualifier
 dans un gros volume qu'elle donnera quand
 il plaira à DIEU. Cet extrait va d'avance la
 couvrir d'opprobre. Voici une des propositions
 par où vous pourrez juger des autres : *La*
vérité brille de sa propre lumière , et l'on n'éclaire
pas les esprits avec la flamme des bûchers. Que
dites-vous de cet impudent et odieux extrait?
 On dit que vous allez demeurer à Lyon ; per-
 mettez-moi de vous demander , par le tendre
 intérêt que je prends à vous , si vous y avez
 bien pensé. N'est-ce pas vous mettre à la
 merci d'ennemis plus puissans que les jésuites ,

— et plus déterminés, peut-être, à vous nuire?
 1767. Pourquoi quittez-vous le ressort du parlement de Bourgogne dont vous avez lieu d'être content? Adieu, mon cher maître; le papier m'oblige de finir; je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. M. le chevalier de *Rochefort*, que je viens de voir, et qui, par parenthèse, vous aime à la folie, est inquiet de deux paquets qu'il vous a envoyés contre-signés vice-chancelier, et dont vous ne lui avez point accusé la réception. Il me charge de vous faire mille complimens. M. de *Chabanon* part mercredi pour vous aller voir; je lui envie bien le plaisir qu'il aura. Je me flatte au moins qu'il vous dira combien je vous aime, et combien j'ai de plaisir à lui parler de vous. Il vous apporte une tragédie dont je crois que vous ferez content, supposé pourtant que je n'aye point été séduit par la lecture que je lui en ai entendu faire, car il est impossible de mieux lire. Je viens d'apprendre que l'arrêt du parlement qui renvoie les évêques chez eux, vient d'être cassé par un arrêt du conseil. Les jansénistes qui, comme vous savez, sont fort plaisans, ne manqueront pas de dire que le roi vient d'ordonner aux évêques de ne point résider. Cette aventure fera sans doute dire et faire

bien des sottises aux imbécilles et aux fanatiques des deux partis. Vous ne voulez donc pas m'envoyer cette petite figure que je vous demande depuis tant de temps avec tant d'instance. Est-ce que l'original ne m'en croit pas digne, ou bien est-ce qu'il ne m'aime plus? J'aurais bien envie de le quereller aussi sur ce que je ne reçois jamais de lui rien de ce qu'il pourrait m'envoyer, ni l'anecdote sur *Bélisaire* de son ami l'abbé *Mauduit*, ni les *Honnêtetés littéraires* que je n'ai pas encore lues, ni la lettre à *Elie de Beaumont*, ni le poème sur la belle guerre de Genève. Dites, je vous prie, à l'auteur de toutes ces pièces qu'il a tort d'oublier ainsi ses amis.

1767.

1767.

L E T T R E L V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

9 de mai.

SI on vous a appelé *Rabfacès*, mon cher philosophe, on m'appelle *Capanée*. Nos savans d'aujourd'hui prodiguent les titres honorifiques. Je vous garderai le secret : dites-moi quel est le nommé *Foucher*, qui vient, dit-on, de faire un supplément à *la Philosophie de l'histoire* ? n'est-il pas de l'académie des inscriptions et belles-lettres ? S'il y a des académies de politesse et de raison, je ne crois pas qu'il y soit reçu.

Je vous aimandé que je vous avais envoyé, par M. *Necker*, un volume de la lettre au conseiller ; mais DIEU fait quand M. *Necker* arrivera à Paris.

Faites-moi, je vous prie, réponse en droiture sur mon ami *Foucher*. Je ne fais qu'est devenu le libraire à qui on a donné la *Destruction* jésuitique. Nous avons quatre mille cinq cents soldats autour de Genève ; c'est la seule nouvelle que j'aye. Quand il y aura des guerres ou des bruits de guerres, fuyez aux montagnes.

Interim vale et me ama.

L E T T R E L V I I I .

1767.

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, ce 12 de mai.

JE crois, mon cher maître, vous avoir parlé, dans ma dernière lettre, d'une liste de propositions que la sorbonne a extraites de *Bélifaire*, pour les condamner; liste qui est le comble de l'atrocité et de la bêtise. Ces hommes éclairés mouraient de peur que cette liste ne se répandît avant la censure: en conséquence les amis de *Marmontel* l'ont fait imprimer, et frère *Damilaville* vous l'enverra: vous ne pourrez pas en croire vos yeux, tant ces animaux-là sont absurdes. Je me flatte que le cri public va les faire rentrer dans la boue, et qu'ils n'oseront pas publier leur censure, tant la seule liste des propositions les rendra d'avance odieux et ridicules.

Chabanon m'étonne et m'afflige beaucoup en m'apprenant que vous n'êtes pas content de sa pièce. Je vous avoue qu'elle m'avait fait beaucoup de plaisir, et me paraissait bien meilleure que dans le premier état; mais vous vous y connaissez mieux que moi. La seule chose que je vous demande, mon cher maître,

— et que mon amitié pour *Chabanon* exige de
 1767. la vôtre pour moi, c'est de vouloir bien
 donner à son ouvrage, pour le fond et pour
 les détails, toute l'attention possible; *Chabanon*
 le mérite en vérité, et par lui-même, et par
 les sentimens qu'il a pour vous. L'intérêt que
 vous lui marquerez en cette occasion fera une
 nouvelle obligation que je vous aurai; car
 on ne saurait lui être plus attaché que je
 le suis.

Voilà donc les jésuites chassés d'Espagne,
 et puis de France, grâce à l'abbé de *Chauvelin*,
 et vraisemblablement bientôt de Naples et de
 Parme. On dit pourtant que Naples sera diffi-
 cile, parce qu'ils y ont à leurs ordres cent
 cinquante mille coquins. L'autre jour je déplo-
 rais leur triste sort; car au fond je suis bon
 homme; quelqu'un me dit: Vous êtes bien
 bon de vous lamenter sur des hommes qui
 vous verraient brûler en riant. J'avoue que
 j'essuyai un peu mes larmes; ils me font pitié
 pourtant: *O! qu'il est doux de plaindre!* &c.
 Adieu, mon cher et illustre confrère; je vous
 embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E L I X.

1767.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 23 de mai.

J'AI reçu, mon cher et illustre maître, le paquet que vous avez bien voulu m'envoyer par M. *Necker* : je vous prie de vouloir bien remercier de ma part l'abbé *Mauduit* de la seconde anecdote sur *Bélifaire* qui m'a fort amusé ; la Lettre sur les panégyriques m'a fait encore plus de plaisir ; elle est pleine de vérités utiles, dont il faut espérer qu'à la fin l'espèce *écrivante* fera son profit.

Il y a bien à l'académie des belles-lettres un abbé *Foucher* assez plat janséniste, qui même a écrit autrefois contre la préface de l'*Encyclopédie* ; mais plusieurs de ses confrères, à qui j'en ai parlé, ne croient pas qu'il soit l'auteur du supplément à *la Philosophie de l'histoire* ; ils ne connaissent pas même ce beau supplément qui, en effet, est ici fort ignoré et ne produit pas la moindre sensation : y répondre, ce serait le tirer de l'obscurité, comme on en a tiré *Nonotte*.

Avez-vous lu les trente-sept propositions

— que la forbonne doit condamner? votre ami
 1767. l'abbé *Mauduit* ne nous donnera-t-il pas ses réflexions sur ce prodige d'atrocité et de bêtise? Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que l'inquisition est ici à son comble; on permet à toute la canaille du quartier de la forbonne d'imprimer tous les jours des libelles contre *Bélifaire*, et on ne permet pas à l'auteur de se défendre.

Notre jeune mathématicien a fait une petite suite pour l'ouvrage de mathématiques que vous connaissez, où il traite de l'état de la géographie en Espagne; vous la recevrez incessamment, quelque mécontent qu'il soit de la négligence du libraire.

Adieu, mon cher maître; je vous embrasse mille fois.

LETTRE

L E T T R E L X.

1767.

D E M. D E V O L T A I R E.

4 de juin.

MON cher philosophe , j'ai envoyé vos gants d'Espagne sur le champ à leur destination ; ils ont une odeur qui m'a réjoui le nez. Vous savez que je n'ai point de troupes , et que je ne peux forcer le cordon de dragons qui coupe toute communication entre Genève et mes déserts. Celui qui s'est chargé de donner des soufflets aux jésuites et aux jansénistes n'a jamais pu venir chez moi ; je ne le connais point , et j'ai craint même de lui écrire. *Gabriel Cramer* , qui est le seul à qui je puisse me fier , a fait agir cet homme qui est un sot et un pauvre diable , lequel fait agir encore en sous-ordre un autre sot pauvre diable. Ces sots pauvres diables n'ont aucun débouché , nulle correspondance en France , et tout va comme il plaît à DIEU. Les Genevois touchent au moment de la crise de leurs affaires ; pour moi , je m'occupe à cultiver mon jardin , et à me moquer d'eux.

DIEU maintienne votre sorsbonne dans la

*Corresp. de d'Alembert , &c. Tome II. * N*

1767.

fange où elle barbotte ! Elle a rendu un service bien essentiel à la philosophie. On commence à ouvrir les yeux d'un bout de l'Europe à l'autre. Le fanatisme qui sent son avilissement , et qui implore le bras de l'autorité , fait malgré lui l'aveu de sa défaite. Les jésuites chassés par-tout , les évêques de Pologne forcés d'être tolérans , les ouvrages de *Bolingbroke* , de *Fréret* et de *Boulangier* répandus par-tout , sont autant de triomphes de la raison. Béniflons cette heureuse révolution qui s'est faite dans l'esprit de tous les honnêtes gens depuis quinze ou vingt années ; elle a passé mes espérances. A l'égard de la canaille , je ne m'en mêle pas ; elle restera toujours canaille. Je cultive mon jardin ; mais il faut bien qu'il y ait des crapauds ; ils n'empêchent pas mes rossignols de chanter.

Adieu , aigle ; donnez cent coups de bec aux chouettes qui sont encore dans Paris.

L E T T R E L X I.

1767.

D E M. D E V O L T A I R E.

19 de juin.

MON cher et grand philosophe, un brave officier, nommé M. le comte de *Wargemont*, vient à notre secours ; car nous avons des profélytes dans tous les états. Il vous fait parvenir trois exemplaires d'une très-jolie lettre à un conseiller au parlement. J'en ai eu six ; madame *Denis*, M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* ont pris chacun la leur ; en voilà trois pour vous. Cela vient bien tard ; le mérite de l'apropos est perdu , mais le mérite du fond subsistera toujours. C'est bien dommage que l'auteur n'écrive pas plus souvent , et ne conseille pas tous les conseillers du roi. L'inquisition redouble ; il est beaucoup plus aisé de faire parvenir une brochure à *Moscou* qu'à *Paris*. La lumière s'étend partout , et on l'éteint en *France* où elle venait de naître. Il semble que la vérité soit comme ces héros de l'antiquité que des marâtres voulaient étouffer dans leur berceau , et qui allaient écraser des monstres loin de leur patrie.

— 1767. La sixième édition du Dictionnaire philosophique paraît en Hollande, tête levée. Les dissidens de Pologne ont fait imprimer le petit panégyrique de *Catherine*, ou plutôt de la tolérance; c'est une édition magnifique. La superstition fanatique est bafouée de tous côtés. Le roi de Prusse dit qu'on la traite comme une vieille qu'on adorait quand elle était jeune, et qu'on méprise dans sa vieillesse.

Voici quelques échantillons qui vous prouveront que le roi de Prusse n'a pas tort.

Je reçois dans le moment les trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés de *Bélisaire*, par un bachelier ubiquiste; cela me paraît salé.

J'espère qu'il viendra un temps où on sèmera du sel sur les ruines du tripot où s'assemble la sacrée faculté.

Je fais bien que les gens du monde ne liront point le *supplément à la Philosophie de l'histoire*; mais il y a beaucoup d'érudition dans ce petit livre, et les savans le liront. L'auteur se joint à l'évêque hérétique *Warburton* contre l'abbé *Bazin*. Son neveu est obligé en conscience de prendre la défense de son oncle; c'est un nommé *Larcher* qui a composé cette savante rapsodie sous les yeux du syndic de la sorbonne, *Ribalier*, principal du collège Mazarin. Je connais le neveu de l'abbé *Bazin*;

il est goguenard comme son oncle, il prend le sieur *Larcher* pour son prétexte, et il fait des excursions par-tout. Il n'est pas assez sot pour se défendre, il fait qu'il faut toujours établir le siège de la guerre dans le pays ennemi. 1767.

Ne vous ai-je pas mandé que le roi de Prusse avait donné une enseigne au camarade du chevalier de *la Barre*, condamné par *messieurs*, dans le dix-huitième siècle, à être brûlé vif pour avoir chanté deux chansons de corps de garde, et pour n'avoir pas salué des capucins?

Est-il vrai que *Diderot* a fait un roman intitulé *l'Homme sauvage*?

Si cet homme sauvage est sot, pédant et barbare, nous connaissons l'original.

Tout ce qui est chez nous vous fait les plus tendres complimens; nous ne sommes, en vérité, ni sauvages ni barbares.

1767.

L E T T R E L X I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

Juillet.

PENDANT que la sorbonne, entraînée par un zèle louable, mais très-peu éclairé, et qui fait peu d'honneur à la nation, veut censurer *Bélifaire*, il est traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. L'impératrice de Russie mande de Casan, en Asie, qu'on y imprime actuellement la traduction russe. M. d'*Alembert* est prié de faire passer ce petit billet à monsieur *Marmontel*, en quelque lieu qu'il puisse être.

„ Dans le long voyage que sa Majesté
 „ l'impératrice de Russie vient de faire dans
 „ l'intérieur de ses Etats, elle a daigné s'amuser,
 „ dans ses loisirs, à traduire *Bélifaire* en
 „ langue russe. Les seigneurs de sa suite ont
 „ eu chacun leur chapitre. Le neuvième, *sur*
 „ *les vrais intérêts d'un souverain*, est tombé en
 „ partage à sa Majesté. Il ne pouvait être en
 „ de meilleures mains; aussi dit-on qu'il est
 „ traduit dans la plus grande perfection. Sa

„ Majesté a pris la peine de rédiger elle-même
 „ tout l'ouvrage. Elle le fait imprimer actuel- 1767.
 „ lement ; et comme il a été commencé dans
 „ la ville de Tvere , c'est à l'archevêque de
 „ Tvere que l'impératrice l'a dédié. „

LETTRE LXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris , ce 14 de juillet.

JE n'ai pas besoin de vous dire ou plutôt de vous répéter , mon cher et illustre maître , avec quel plaisir j'ai lu ou plutôt relu ce que vous avez bien voulu m'envoyer. Vous connaissez mon avidité pour tout ce qui vient de vous , et il ne tiendrait qu'à vous de la satisfaire encore mieux que vous ne faites. Je suis presque fâché quand j'apprends , par le public , que vous avez donné , sans m'en rien dire , quelque nouveau camouflet au fanatisme et à la tyrannie , sans préjudice des gourmades à poing fermé que vous leur appliquez si bien d'ailleurs. Il n'appartient qu'à vous de rendre ces deux fléaux du genre-humain odieux et ridicules. Les honnêtes gens vous en ont d'autant plus d'obligation

— 1767. qu'on ne peut plus attaquer ces deux monstres que de loin ; ils sont trop redoutables sur leurs foyers , et trop en garde contre les coups qu'on pourrait leur porter de trop près.

Les nouveaux soufflets que votre ami s'est essayé à donner aux jésuites et aux jansénistes , ont bien de la peine à leur parvenir ; ce feront vraisemblablement des coups perdus : il n'y a pas grand mal à cela , pourvu que les vérités qui accompagnent ces soufflets ne soient pas tout-à-fait inutiles.

Dites-moi , je vous prie , à propos de cela , où en est la nouvelle édition de la *Destruction des jésuites* ? pourriez-vous , si elle est enfin achevée , m'en faire parvenir quelques exemplaires ?

J'ai donné à mes petits gants d'Espagne une nouvelle façon qui leur procurera un peu plus d'odeur : je vous enverrai cela au premier jour , par frère *Damilaville*. Que dites-vous , en attendant , de ces pauvres diables-là qui courent la mer sans pouvoir trouver d'asile ? on serait presque tenté d'en avoir pitié , si on n'était pas bien sûr qu'en pareil cas ils n'auraient pitié ni d'un janséniste ni d'un philosophe. J'écrivais , ces jours passés , à votre ancien disciple que j'étais persuadé que s'il chassait jamais les jésuites de Silésie , il ne tiendrait pas renfermées dans son cœur royal les

raisons de leur expulsion. Je lui ai fait, par la même occasion, mes remerciemens au nom de la raison et de l'humanité, de ce qu'on peut espérer des grâces de sa part, quoiqu'on ait passé le chapeau sur la tête devant une procession de capucins, et qu'on ait chanté devant son perruquier et son laquais des chansons de b.....

J'ignore qui est ce *Larcher* qui a écrit sous les yeux du syndic *Ribaltier* contre la *Philosophie de l'histoire*; mais je recommande très-instamment ce syndic *Ribaltier* au neveu de l'abbé *Bazin*. Je lui donne ce syndic pour le plus grand fourbe et le plus grand maraud qui existe; *Marmontel* pourra lui en dire des nouvelles. Croiriez-vous bien qu'il n'a pas été permis à ce dernier de se défendre, à visage découvert, contre ce coquin qui l'a attaqué sous le masque, et de lui donner cent coups de bâton pour les coups d'épingles qu'il en a reçus par les mains d'un autre faquin, nommé *Cogé*, dit *Cogé pecus*, régent de rhétorique au collège Mazarin dont *Ribaltier* est principal? Il faut que le neveu de l'abbé *Bazin* applique à ces deux drôles des soufflets qui les rendent ridicules à leurs écoliers même.

On dit que la censure de la forbonne va enfin paraître; ce sera, sans doute, une pièce rare. En attendant, les trente-sept vérités

 1767.

— 1767. opposées aux trente-sept impiétés les ont couverts de ridicule et d'opprobre. On dit qu'ils défavoueront, dans leur censure, les trente-sept propositions condamnées; mais à qui en imposeront-ils? Il est certain que cette liste a été imprimée chez *Simon*, et qu'elle était signée du syndic qui, à la vérité, a essuyé, sur ce sujet, quelques mortifications en sorbonne, quoiqu'il n'eût rien fait que de concert avec les députés commissaires de la sacrée faculté.

Voulez-vous bien remettre ce billet à monsieur de *la Harpe*? Nous avons, pour l'éloge de *Charles V*, un concours nombreux; mais le jugement ne fera pas aussi long que je le croyais d'abord. Comme je fais l'intérêt que vous y prenez, je ne manquerai pas de vous en mander le résultat, dès que le prix sera donné, ce qui ne tardera pas: nous avons une pièce excellente, contre laquelle je doute que les autres puissent tenir. Ne trouvez-vous pas bien ridicule cette approbation que nous exigeons de deux docteurs en théologie? J'ai fait l'impossible pour qu'on abolit ce plat usage; croiriez-vous que j'ai été contredit sur ce point par des gens même qui auraient bien dû me seconder? L'esprit de corps porte malheur aux meilleurs esprits. Si nous proposons, l'année prochaine, l'éloge de *Molière*,

comme cela pourrait être, je suis persuadé
 que le public nous rira au nez, quand nous
 annoncerons devant lui qu'il faut que cet
 éloge soit approuvé par deux prêtres de
 paroisse. 1767.

Je ne fais quand *Marmontel* reviendra des
 eaux : on dit que la femme avec qui il y est
 allé, et qui comptait mourir en chemin, pour
 éviter les prêtres, se porte beaucoup mieux,
 et reviendra peut-être se remettre en leurs
 saintes mains cet hiver.

L E T T R E L X I V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 21 de juillet.

I L est juste, mon cher confrère, de vous
 laisser une seconde fois la satisfaction d'an-
 noncer vous-même à M. de *la Harpe* qu'il a
 remporté le prix d'éloquence d'une voix una-
 nime ; ce jugement a été porté dans notre
 assemblée d'hier. Il avait vingt-neuf concu-
 rrens, parmi lesquels on dit qu'il y en avait de
 redoutables ; mais aucun n'a tenu devant lui,
 et son discours est infiniment supérieur à tous

— les autres. Je le regarde comme un des meilleurs que l'académie ait encore couronnés , et je ne doute point que le public n'en porte le même jugement.

1767.

Faites-lui , je vous prie , mon compliment sur ce nouveau succès qui , vraisemblablement , ne fera pas le dernier , à en juger par le vol qu'il prend dans la littérature , et que je vois avec le plaisir que me donne l'intérêt que je prends à lui. Je me flatte qu'il en est bien persuadé. Il faut qu'il écrive à notre secrétaire qui lui fera tenir , à son choix , ou la médaille ou l'argent de la médaille. Il serait bien juste que notre libraire lui donnât encore, pour ce beau et bon discours , un honoraire convenable ; mais une loi que je trouve très-injuste , rend notre libraire propriétaire des discours qui ont remporté le prix ; il ne tiendra pas à moi qu'elle ne soit réformée par la suite , ainsi que la loi absurde de l'approbation des docteurs. A propos de docteurs , j'ai remarqué , dans le discours de M. de *la Harpe* , quelques lignes rayées qui me paraissent être de leur besogne ; il me semble qu'en cela ils ont passé leurs pouvoirs , les endroits rayés ne regardant ni la religion ni les mœurs ; j'en conférerai avec quelques-uns de nos amis , et je verrai si ces endroits-là ne peuvent pas se rétablir à l'impression. Au reste , le fourrage

qu'ils ont fait est peu de chose , et le discours n'y perdra rien ou presque rien. Il n'y a pas en tout la valeur de six lignes effacées. 1767.

Je vous prie de dire au neveu de l'abbé *Bazin* , que j'ai lu , avec grand plaisir , la Défense de feu son oncle ; mais qu'il aurait bien dû me l'envoyer , ainsi que tout ce qu'il fait d'ailleurs. On parle d'un roman , intitulé l'Ingénu , que j'ai grande envie de lire. L'abbé *Bazin* , dont j'étais l'ami intime , m'a recommandé , en mourant , à ce neveu qui doit respecter les volontés de son oncle , et avoir quelque égard pour ses plus zélés admirateurs. Je prie aussi ce neveu de me dire où en est la deuxième édition de la *Destruction* , et si je pourrai en avoir un exemplaire. Adieu , mon cher maître ; je vous embrasse de tout mon cœur.

1767.

L E T T R E L X V.

D E M. D E V O L T A I R E.

3 d'auguste.

I L faut que je vous dise ingénument , mon cher philosophe , qu'il n'y a point d'Ingénu , que c'est un être de raison ; je l'ai fait chercher à Genève et en Hollande ; ce sera peut-être quelque ouvrage comme le *Compère Matthieu*. L'ami *Cogé pecus* fait apparemment courir ces bruits-là qui ne rendront pas sa cause meilleure. Vous voyez l'acharnement de ces honnêtes gens : leur ressource ordinaire est d'imputer aux gens des *Ingénus* pour les rendre suspects d'hérésie , et malheureusement le public les seconde ; car , s'il paraît quelque brochure avec deux ou trois grains de sel , même du gros sel , tout le monde dit : C'est lui , je le reconnais , voilà son style ; il mourra dans sa peau comme il a vécu. Quoi qu'il en soit , il n'y a point d'Ingénu , je n'ai point fait l'Ingénu , je ne l'aurai jamais fait ; j'ai l'innocence de la colombe , et je veux avoir la prudence du serpent.

En vérité , je pense que , vous et moi ,

nous avons été les seuls qui aient prévu que la destruction des jésuites rendrait les jansénistes trop puissans. Je dis d'abord , et même en petits vers , qu'on nous avait délivrés des renards pour nous abandonner aux loups. Vous savez que la chasse aux loups est beaucoup plus difficile que la chasse aux renards , il y faut du gros plomb ; pour moi , qui ne suis qu'un vieux mouton , j'achève mes jours dans ma bergerie , en vous priant d'armer les pasteurs , et de les exciter à défendre le troupeau. 1767.

J'attends , avec impatience , votre réponse sur *Cogé pecus*. Ce ne sont pas ces cuistres - là qui sont les plus dangereux. Les trompettes ne sont pas à craindre , mais les généraux le sont. Les honnêtes gens ne peuvent combattre qu'en se cachant derrière les haies. Il y a des choses qui affligent ; cependant il faut vivre gaiement , c'est ce que je vous souhaite au nom du père , &c. , en vous embrassant de tout mon cœur.

1767.

L E T T R E L X V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 4 d'auguste.

TRANQUILLISEZ - VOUS , mon cher maître. Aussitôt votre billet reçu , j'ai volé chez *Caperonnier* qui est un galant homme ; il m'a dit vous avoir déjà fait une réponse qui a dû calmer vos inquiétudes ; il est aussi indigné que vous et moi de l'insolence du maraud qui s'est avisé de le mettre en jeu. Je fais que le président *Hénault* pense de même , et je ne doute pas que M. *le Beau* , tout janséniste et dévot qu'il est , ne vous donne la même satisfaction au sujet de la liberté que *Cogé pecus* a prise de le citer. Au fond , cette tracasserie vous tourmente plus qu'elle ne vaut , et je ne puis surtout approuver la peine que vous avez prise d'écrire à ce cuisinier de collège une lettre (*) dont il se glorifiera , et qui lui fera croire que vous le craignez. Je suis toujours étonné que vous ne sentiez pas votre force , et que vous ne traitiez pas tous les polissons qui vous attaquent comme vous avez fait *Aliboron*.

(*) Correspondance générale , tome XII.

A votre place , je me ferois contenté d'avoir le défaveu du président *Hénault* qui , par parenthèse , doit se plaindre à M. de *Sartine* , de *Caperonnier* et de *le Beau* , et j'aurais ensuite donné publiquement à *Cogé* un démenti bien formel , supposé encore que la chose en vaille la peine : car répondre à cette canaille , c'est lui donner l'existence qu'elle cherche : *Caperonnier* ignorait , sans votre lettre , que *Cogé* eût écrit , et qu'il y eût une critique de *Bélifaire* où il est cité. 1767.

J'ai reçu et lu , avec grand plaisir , *la Défense de mon oncle* , et je vous prie d'en faire mes remerciemens à son neveu qui demeure , à ce qu'on dit , dans vos quartiers. Je ne fais qui est *Larcher des gueux* auquel le jeune abbé *Bazin* répond : les coups de gaule qu'il lui donne me divertissent fort ; cependant j'aimerais encore mieux qu'il s'en dispensât , et il me semble voir *César* qui étrille des porte-faix ; il ne doit se battre que contre *Pompée*.

La réponse à *Warburton* , dans la petite feuille , est juste , mais je la voudrais moins amère ; il faut pincer bien fort , même jusqu'au sang , mais ne jamais écorcher ; ou du moins il faut écorcher avec gaieté , et donner le knout , en riant , à ceux qui le méritent. J'en dis autant du ministre ou ex - ministre *la Beaumelle* que de l'évêque *Warburton*. Le

1767. — premier est un va-nu-pieds, le second est un pédant ; mais ni l'un ni l'autre ne sont dignes de votre colère. Vous êtes si persuadé , mon cher philosophe , qu'il faut rire de tout , et vous savez si bien rire quand vous voulez ; que ne riez-vous donc toujours , puisque DIEU vous a fait la grâce de le pouvoir ? Pour moi , dans ce moment , je n'en ai guère envie ; on ne nous paye point nos pensions ; et , à la longue , cela ne peut produire , tout au plus , que le rire *sardonique* , qui est la grimace de ceux qui meurent de faim.

J'ai envoyé à *Marmontel* votre petit billet , qui sûrement lui fera plaisir. La censure de la sorbonne se fait toujours attendre ; ce fera , sans doute , un bel ouvrage. A propos , je trouve que le neveu de l'abbé *Bazin* ne l'a pas suffisamment vengé ; il dit presque autant de mal du capitaine *Bélifaire* que des censeurs du roman. Je lui recommande , encore une fois , les *Cogé* , *Ribadier* et compagnie ; et je le prie de leur donner si bien les étrivières , qu'il n'y ait plus à y revenir : cette canaille a grand besoin qu'on lui rogne les ongles. Je voudrais que vous vissiez les deux ou trois phrases qu'ils ont retranchées dans le discours de M. de *la Harpe*. Par exemple , en parlant de l'autorité du clergé , qu'il faut , dit l'auteur , *renfermer dans de justes bornes* , ils ont mis

dans ses justes bornes. Au lieu du mot *juger* le clergé, ils ont mis *réprimer ses excès*; ils ont retranché *principes cruels*, et la phrase suivante, *porterez-vous encore long-temps le fardeau des vieilles erreurs*? Je voulais rétablir ces phrases à l'impression, mais la plupart de nos confrères ont cru *plus prudent* de n'en rien faire, pour ne pas *compromettre* l'académie. Avec cette *prudence-là*, on recevrait, sans mot dire, cent coups de bâton. Adieu, mon cher maître; portez-vous bien, et surtout riez.

L E T T R E L X V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

10 d'auguste.

M O N cher philosophe saura que le maudit libraire n'a point voulu se charger de la seconde édition de la *Destruction des prêtres de Baal*. Il dit qu'on lui fait une partie de la première à Lyon, qu'il ne veut pas en risquer une seconde; que personne ne s'intéresse plus à l'humiliation des prêtres de *Baal*; et il n'a point encore rendu l'exemplaire corrigé qu'on

— lui avait remis : l'interruption du commerce
1767. désespère tout le monde.

Ribalier, *Larcher* et *Cogé* font trois têtes du collège Mazarin dans un bonnet d'âne. Ce sont les troupes légères de la forbonne ; il faut crier : *Point de Mazarin*.

Warburton est un fort insolent évêque hérétique , auquel on ne peut répondre que par des injures catholiques. Les Anglais n'entendent pas la plaisanterie fine ; la musique douce n'est pas faite pour eux ; il leur faut des trompettes et des tambours.

Je fais la guerre à droite , à gauche. Je charge mon fusil de sel avec les uns , et de grosses balles avec les autres. Je me bats surtout en désespéré quand on pousse l'impudence jusqu'à m'accuser de n'être pas bon chrétien ; et , après m'être bien battu , je finis par rire ; mais je ne ris point quand on me dit qu'on ne paye point vos pensions ; cela me fait trembler pour une petite démarche que j'ai faite auprès de monsieur le contrôleur général , en faveur de M. de *la Harpe* : je vois bien que , s'il fait une petite fortune , il ne la devra jamais qu'à lui-même. Ses talens le tireront de l'extrême indigence , c'est tout ce qu'il peut attendre :

Atque inopi lingua defertas invocat artes.

A propos , je ne trouve point ma lettre à

Cogé pecus si douce ; il me semble que je lui
dis, d'un ton fort paternel, qu'il est un coquin. 1767.

Interim vale et me ama.

L E T T R E L X V I I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, ce 14 d'auguste.

LES philosophes, mon cher et illustre confrère, doivent être comme les petits enfans ; quand ceux-ci ont fait quelque malice, ce n'est jamais eux, c'est le *chat* qui a tout fait. Je crois très-ingénuement que l'Ingénu n'existe pas ; je ne le croirai que le plus tard que je pourrai ; mais enfin, si on me le montre, et que je trouve cet Ingénu tant soit peu malicieux, je dirai que c'est le neveu ou le chat de l'abbé *Bazin* qui en est l'auteur.

A propos d'Ingénu, avez-vous lu un livre qui a pour titre *Théologie portative*, et dans lequel on dit *ingénuement* aux prêtres de toutes les sectes leurs vérités ? c'est une espèce de dictionnaire dont les articles sont courts, mais où il y en a un grand nombre de très-plaisans et de très-falés ; c'est encore quelque *chat* qui a fait cette malice.

1767. — Voilà une lettre que *Marmontel* m'envoie pour vous la faire parvenir. On dit que la belle censure de la sorbonne va enfin paraître, et, qui plus est, le mandement du révérendissime père en DIEU *Christophe de Beaumont*. On ajoute que la censure de la sorbonne contenait douze à quinze pages contre la tolérance; mais que ces pédans les ont supprimées, pour laisser toute la gloire de ce beau sujet à l'archevêque de Paris, dont on dit que le mandement roulera principalement sur cet article. Il faudra, pour réponse, faire imprimer les lettres de la czarine à la suite du mandement.

Vous ne voulez donc pas me dire si la seconde édition de l'ouvrage de mathématiques est imprimée, et si je pourrai en avoir au moins un exemplaire. Il n'est plus possible de rien imprimer qu'en pays étranger, lorsqu'on effleure la canaille jansénienne: je crois pourtant que, quoique ces loups soient à craindre, la philosophie, avec un peu d'adresse, viendra à bout de leur arracher les dents. Vous avez bien raison, mon cher maître; les honnêtes gens ne peuvent plus combattre qu'en se cachant derrière les haies; mais ils peuvent appliquer de là de bons coups de fusil contre les bêtes féroces qui infestent le pays.

L'essentiel, comme vous le dites, est de vivre gaiement, et de rire quand on a eu l'adresse de les coucher par terre. Adieu, mon cher et illustre philosophe; mille respects à madame *Denis*, et mille complimens à messieurs de *Chabanon* et de *la Harpe*. Les amis de ce dernier ont fait annoncer son prix dans la gazette; ils se sont trop pressés, et ils font cause que dorénavant l'académie ne déclarera son jugement que le jour même de l'assemblée. *Vale et me ama*. Je vous embrasse de tout mon cœur.

N. B. J'oubliais de vous dire que le collège Mazarin, où président les deux cuistres *Ribaltier* et *Cogé pecus*, le premier comme principal, le second comme régent de rhétorique, est un des plus mauvais collèges de l'université, et reconnu pour tel; cela peut servir en temps et lieu. On peut exhorter ces deux pédans à ne pas tant parler de philosophie, et à mieux instruire la jeunesse qui leur est confiée.

Je me recommande à vous pour me procurer, s'il est possible, tout ce que le neveu et le chat de l'abbé *Bazin* pourront donner de coups de griffe. Je n'ai plus d'autre plaisir que celui-là.

1767.

L E T T R E L X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

4 de septembre.

MON cher philosophe, voici une occasion d'exercer votre philosophie. Vous connaissez très-bien les théologiens de Genève, pédans, fots, de mauvaise foi, et, Dieu merci, sans crédit; mais vous ne connaissez pas les libraires. L'ami *Cramer* avait donné à un nommé *Chirol* le livre de mathématiques à imprimer avec les planches corrigées. Ce *Chirol* est le même qui avait fait la première édition, et qui a refusé de faire la seconde. Je lui demande, depuis près de quinze jours, qu'il rende au moins l'exemplaire qu'on lui a confié en dernier lieu. Il dit qu'il ne l'a point reçu. *Cramer* dit qu'il le lui a donné, et je n'ai pas encore pu juger qui des deux se trompe ou me trompe. Il y a mille lieues de chez moi à Genève et davantage, puisque toute communication est interrompue. *Chirol* est un pauvre diable qui n'a pas même encore pu payer le prix de la première édition, mais qui le payera.

Gabriel Cramer donne de grands soupers
dans

dans le petit castel de Tourney que je lui ai —
 abandonné. C'est un homme d'ailleurs fort 1767.
 galant, qui ne me paraît pas faire une extrême
 attention aux livres qu'on lui confie : voilà
 l'état des choses. Je suivrai cette affaire, car
 je suis exact, et il s'agit de mathématiques.
 On dit qu'on vous prêche *Louis IX* et non
 pas *S^t Louis*, qu'on s'est fort moqué des croi-
 sades et du pape ; le prédicateur ne sera pas
 archevêque de Paris, mais il doit être de l'aca-
 démie. On parle d'une drôle de *Théologie*
portative ; je ne l'ai point encore. J'espère
 que bientôt tous ces marauds de théologiens
 feront si ridicules qu'ils ne pourront nuire.
 Notre impératrice russe les mène grand train.
 Leur dernier jour approche en Pologne : il
 est tout arrivé en Prusse et dans l'Allemagne
 septentrionale. La maison d'Autriche et de
 Bavière sont les seules qui soutiennent encore
 ces pédans ; cependant on commence à
 s'éclairer à Vienne même. Pardieu, le temps
 de la raison est venu. O nature, grâces immor-
 telles vous soient rendues !

Mon cher philosophe, rendez tous ces
 pédans - là aussi énormément ridicules que
 vous le pouvez, dans vos conversations avec
 les honnêtes gens ; car cela est impossible à
 Paris par la voie de la typographie ; mais un
 bon mot vaut bien un beau livre.

— 1767. Répandez sur eux le sel dont il a plu à DIEU de favoriser votre conversation. Faites qu'on les montre au doigt quand ils passeront dans la rue. Il paraît un ouvrage de feu milord *Bolingbroke*, qui est curieux. *Julien* l'apostat n'y fit œuvre. Bonsoir, vous dis-je; je vous aime, je vous estime et je vous révère autant que je hais les pédans dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

L E T T R E L X X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 22 de septembre.

A VOUEZ, mon cher et illustre maître, que les pauvres mathématiciens à double courbure ont bien raison de se louer de vos libraires huguenots; ces gens-là traitent les ouvrages de géométrie comme ils feraient le catéchisme du docteur *Vernet*, ou le *Journal chrétien*; ils en font des papillotes, et en font quittes après pour dire qu'ils les ont perdus. Je ne trouve pas mauvais qu'ils se frisent, quoique leur patriarche *Calvin* l'ait défendu; mais j'aimerais autant que ce fût avec la *Religion vengée* du père *Hayer*, récollet, qu'avec mes

œuvres. Je vous prie pourtant de les engager à parler encore à leurs perruquiers , et à voir si les débris de mes calculs ne pourraient pas se retrouver dans les ordures. Vous aimez les mathématiques , et je vous recommande instamment mes intérêts en cette occasion. 1767.

Il est vrai que c'est l'oraison funèbre de *Louis IX*, et non pas le panégyrique de saint *Louis* qui a été prêché à l'académie ; mais l'ouvrage n'en était que meilleur. Les d'*Olivet* et compagnie avaient déjà murmuré dès le matin ; mais le murmure a augmenté le soir à Saint-Roch , où l'orateur a prêché le même panégyrique. Il n'y a point d'horreurs et de faussetés que la canaille des prêtres habitués n'ait dites à cette occasion : il est pourtant vrai que deux curés de Paris , qui avaient assisté au sermon du matin , ont dit qu'ils étaient prêts à signer tout ce que le prédicateur avait avancé contre les croisades et contre le pape.

Il nous pleut ici d'Hollande des ouvrages sans nombre contre le fanatisme ; c'est la *Théologie portative* , *l'Esprit du clergé* , *les Prêtres démasqués* , *le Militaire philosophe* , *le Tableau de l'esprit humain* , &c. &c. &c. Il semble qu'on ait résolu de faire le siège de l'infame dans les formes , tant on jette de boulets rouges dans la place. Il est vrai qu'elle ne fera pas sitôt prise , car c'est le feld-maréchal *Ribalier* qui y

— commande, et qui a sous lui le capitaine
1767. d'artilleurs *Jean-Gilles Larcher*, et le colonel
de hussards *Cogé pecus*. Avec ces grands généraux-là, une ville assiégée doit tenir longtemps.

Priez DIEU qu'il tire la forbonne et l'archevêque d'embaras au sujet de *Bélifaire*; ils ne savent plus comment s'y prendre pour faire paraître leur censure. Ils y avaient mis un grand article contre la tolérance; la cour qui est sur cela dans des principes un peu différens de ces messieurs, et même, dit-on, le parlement, tout intolérant qu'il est, leur ont fait dire qu'ils voulaient voir cet endroit de la censure avant qu'elle parût: on dit qu'ils sont actuellement occupés à bourrer leur censure de cartons. Figurez-vous le ridicule dont ils vont se couvrir. On dira que ces pédans-là ne sont pas même décidés sur le genre de sottises qu'ils ont à dire. D'autres prétendent que l'article de la tolérance sera supprimé, c'est ce qu'ils pourraient faire de mieux; mais ils ne veulent pas qu'on dise qu'ils ont cédé ce quartier de la place. D'autres disent que la censure ne paraîtra point du tout; ils feraient encore mieux; il est vrai qu'on se moquera d'eux tant soit peu, mais un peu de honte est bientôt passé. Je fais, de science certaine, que plusieurs docteurs sont de cet avis, et

pensent que la sorbonne a déjà eu dans cette affaire sa dose d'opprobre assez complète pour ne pas grossir davantage la pacotille. 1767.

Adieu, mon cher et illustre maître; je vous recommande l'ouvrage de mathématiques, abandonné si vilainement aux barbiers de *Calvin*. Voulez-vous bien remettre cette lettre à M. de *la Harpe*? J'écris par le même courier à *Chabanon*, qui me paraît bien pénétré de reconnaissance et d'attachement pour vous. Les expressions de son cœur, à votre sujet, m'ont d'autant plus attendri que j'y retrouve les sentimens du mien. Vous ne sauriez croire combien il est sensible à l'intérêt que vous prenez à son ouvrage, et combien il sent le prix de vos conseils. Je le recommande à votre amitié pour lui, et à celle que vous avez pour moi. Vous pouvez être bien sûr que vous obligez en lui l'ame la plus honnête et la plus reconnaissante. Il me mande, ainsi que M. de *la Harpe* (dont je ne vous parle point, parce que je fais combien vous l'aimez, et combien il en est digne), que vous avez été malade, et que pendant ce temps vous avez fait une comédie; vos maladies font honte à la santé des autres. A propos, vraiment j'oublie de vous dire, car j'oublie tout, que je suis enchanté de l'Ingénu, quoique ce ne soit pas le neveu de l'abbé *Bazin*

— 1767. qui l'ait fait , comme il est évident dès la première page : on dit que c'est un petit-fils de l'abbé *Gordon* , qui me paraît avoir très-bien élevé cet enfant-là. Les ennemis du père *Quesnel* , qui n'aiment pas qu'on les voye *ingé-
nement* tels qu'ils sont , ont si bien fait que l'ouvrage vient d'être défendu. Il est vrai qu'il n'y en avait eu que trois mille cinq cents de vendus en quatre ou cinq jours , au moyen de quoi personne n'en aura. Ce petit-fils de l'abbé *Gordon* est un fin courtisan ; il a appris à ses semblables qu'avec un petit mot d'éloge on fait passer bien de la contrebande. La recette est bonne , sans doute , mais un peu difficile à avaler. *Iterum vale* , mon cher maître ; je vous embrasse de tout mon cœur.

ET DE M. D'ALEMBERT. 175

LETTRE LXXI.

1767.

DE M. DE VOLTAIRE.

30 de septembre.

MON cher philosophe , *Gabriel Cramer* dit qu'il n'a point retrouvé votre livre de géométrie. Je ne lui donne point de relâche , mais il s'en moque ; il donne de bons soupers dans mon château de Tournay que je lui ai prêté. Il renoncera bientôt au métier d'imprimeur comme moi à celui d'auteur. Il est d'ailleurs si dégoûté par l'interruption totale du commerce , qu'il ne songe qu'à se réjouir. Pour moi , j'ai un régiment entier à Ferney. Les grenadiers ni les capitaines ne se soucient que fort peu de géométrie , et quand je leur dis que la sorbonne veut écrire contre *Bélifaire* , ils me demandent si *Bélifaire* est dans l'infanterie ou la cavalerie. Cependant la raison perce jusque dans ces têtes peu pensantes , et occupées de demi-tours à gauche. Genève surtout commence une seconde révolution plus raisonnable que celle de *Calvin*. Les livres dont vous me parlez sont entre les mains de tous les artisans. On ne peut voir passer un prêtre dans les rues , sans rire ; c'est bien pis dans le

— 1767. Nord : l'affaire des dissidens achève de rendre Rome ridicule et odieuse , et dans dix ans la Pologne aura entièrement secoué le joug. On a fait en Angleterre une seconde édition de l'*Examen de milord Bolingbroke* ; elle est beaucoup plus ample et beaucoup plus forte que la première. Les femmes , les enfans lisent cet ouvrage qui se vend à très-bon marché. Voilà plus de trente écrits , depuis deux ans , qui se répandent dans toute l'Europe. Il est impossible qu'à la longue cela n'opère pas quelque changement utile dans l'administration publique. Celui qui dit le premier que les hommes ne pourraient être heureux que sous des rois philosophes , avait sans doute grande raison. Je suis trop vieux pour voir un si beau changement , mais vous en verrez du moins les commencemens. Je reconnais déjà le doigt de DIEU dans la bêtise de la forbonne. On craignait qu'elle n'élevât le trône du fanatisme sur le colosse renversé des *Lessius* et des *Escobar* : elle est devenue plus ridicule que les jésuites même , et beaucoup moins puissante. Ces ignorans sont l'opprobre de la France ; et le capitaine *Bélifaire* reviendra d'Aix-la-chapelle leur tirer leurs longues oreilles. Ils ont fait souvent des démarches plus scandaleuses et plus atroces , mais ils n'en ont jamais fait de plus impertinentes.

Gardez-vous bien de recevoir jamais dans l'académie un seul homme de l'université. Vous reverrez probablement, vers la fin de l'automne, M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe*. Il faut qu'ils soient un jour vos confrères ; mais il faut que M. de *la Harpe* ait du pain, et nous n'avons point de *Colbert* qui encourage le génie. Il commence une carrière bien épineuse. Le théâtre de Paris n'existe plus. Nous sommes dans la fange des siècles pour tout ce qui regarde le bon goût. Par quelle fatalité est-il arrivé que le siècle où l'on pense soit celui où l'on ne fait plus écrire ? Vous qui savez l'un et l'autre, aimez-moi toujours un peu.

1767.

L E T T R E L X X I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

4 de novembre.

MON cher philosophe (car il faut toujours vous appeler de ce nom respectable que la cour ne respecte guère), le philosophe monsieur de *Chabanon* aura donc le bonheur de vous embrasser ! vous lèverez donc les épaules ensemble sur l'avilissement où l'on veut jeter les lettres , sur la conspiration contre la raison et contre la liberté , sur les sottises dont vous êtes environné , sur la barbarie où l'on va nous replonger , si vous n'y mettez ordre.

M. de *Chabanon* a un beau plan de tragédie , et a fait un premier acte qui annonce le succès des quatre autres ; mais pour qui travaille-t-il ? quels comédiens et quels spectateurs ! Le temps des beaux arts est passé , et la philosophie , qui faisait l'honneur de ce siècle , est persécutée. La sorbonne est dans la boue , mais les gens de lettres sont *sub gladio*. L'approbateur de *Bélisaire* est toujours destitué. Rien ne marque plus le dessein formé d'empêcher la nation de penser ; c'était tout ce qui lui restait. Battue par le prince de *Brunswick*

et par le margrave de *Brandebourg*, par les Anglais et par le roi de Maroc, sans argent, sans commerce et sans crédit; si elle ne se met pas à penser, que deviendra-t-elle? Votre cour de parlement fait conduire en place de grève un lieutenant général avec bâillon en bouche, sans daigner alléguer le moindre délit; on coupe la main, la langue et la tête à un jeune gentilhomme à Abbeville, et on jette tout cela dans un grand feu, pour n'avoir pas salué des capucins, et pour avoir chanté deux vieilles chansons; et les gens coupables de ces assassinats judiciaires ne sont pas déshonorés! Vraiment, après cela, il faut boucher les yeux, les oreilles et l'entendement d'une nation; mais on n'y parviendra pas. Les hommes s'éclaireront malgré les tigres et les singes. Vous ne voulez pas être martyr, mais soyez confesseur. Vos paroles feront plus d'effet qu'un bûcher. Mon cher philosophe, criez toujours comme un diable.

Je vous aime autant que je hais ces monstres.

1767.

L E T T R E L X X I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

26 de décembre.

SUR une lettre que frère *Damilaville* m'a écrite, j'ai envoyé, mon cher frère, chercher dans tout Genève les lettres qui pouvaient vous être adressées, on n'a trouvé que l'incluse. Vous savez que je ne vais jamais dans la ville sainte où *Jésus-Christ* ne passe pas plus pour Dieu, que *Ribalier* et *Cogé* ne passent à Paris pour être des gens d'esprit. Je ne fais quel démon a soufflé depuis quinze ans sur les trois quarts de l'Europe, mais la foi est anéantie. Mon cœur en est aussi navré que le vôtre. Les jansénistes sont aussi méprisés que les jésuites sont abhorrés. La totale interruption du commerce entre Genève et la France, a empêché vos sages lettres sur les jansénistes d'entrer dans le royaume. La douane des pensées les a saisies à Lyon. L'imprimeur jette les hauts cris, et s'en prend à moi. Consolons-nous, un temps viendra où il sera permis de penser en honnête homme.

J'ai écrit, il y a long-temps, à M. le duc de *Choiseul*, en faveur du frère *Damilaville*; point de réponse. Un *Cromelin*, agent de

Genève, qui va tous les mardis dîner à Verfailles avec deux laquais à cannes derrière son fiacre, a persuadé aux premiers commis que je prenais le parti des représentans; c'est comme si on disait que vous favorisez les capucins contre les cordeliers. Il y a deux ans que je ne bouge de ma chambre, et trois mois que je suis dans mon lit; mais, nous autres pauvres diables de gens de lettres, nous sommes faits pour être calomniés.

Ne voilà-t-il pas encore qu'on m'impute une épigramme contre la maîtresse et les vers de M. Dorat; cela est très-impertinent: je ne connais ni sa maîtresse ni les vers qu'il a faits pour elle. Ce qui me fâche le plus, c'est que les cuistres, les fanatiques, les fripons sont unis, et que les gens de bien sont dispersés, isolés, tièdes, indifférens, ne pensant qu'à leur petit bien-être; et, comme dit l'autre, ils laissent égorger leurs camarades, et lèchent leur sang. Cela n'empêchera pas M. Chardon de rapporter l'affaire des *Sirven*. C'est un nouveau coup de massue porté au fanatisme qui lève encore la tête dans la fange où il est plongé. *Hercule*, amenez des *Hercules*. Encore une fois, c'est l'opinion qui gouverne le monde, et c'est à vous de gouverner l'opinion.

Qui vous aime et qui vous regrette plus que moi? personne.

1768.

L E T T R E L X X I V .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, ce 18 de janvier.

J'AI reçu, mon cher et illustre maître, la lettre de Genève, que vous avez bien voulu m'envoyer, et que j'aurais laissée à la poste de Genève, si j'avais pu deviner le peu d'importance du sujet. J'ai reçu aussi certaines Lettres sur *Rabelais* qui me paraissent de son arrière-petit-fils, à qui le Ciel a donné le précieux avantage de se moquer de tout comme son bifaïeul, mais de s'en moquer avec plus de finesse et de goût. Ces lettres me rappellent un certain Dîner du comte de *Boulainvilliers*, auquel j'assistai il y a quelques jours, et dont j'aurais bien voulu que vous eussiez été un des convives; on y traita fort gaiement des matières très-sérieuses, entre la poire et le fromage. *Jean-Jacques* n'est pas aussi gai; il veut à présent retourner en Angleterre: il mande à M. *Davenport* (c'est le bon M. *Hume* qui me l'écrit) qu'il est le plus malheureux de tous les hommes, et qu'il désire de retourner avec lui; M. *Davenport* y a consenti: ainsi l'Angleterre aura le bonheur de

le posséder encore une fois , à condition que ce ne fera pas pour long-temps. M. *Hume* me mande , dans la même lettre , que ce pauvre fou travaille actuellement à ses mémoires , dont le premier volume a été fait en Angleterre , et qui doivent en avoir treize ou quatorze (il ne me dit pas si c'est in-folio ou in-vingt-quatre) ; l'*Histoire romaine* n'en a pas tant. Il est vrai que ce qui regarde ce grand philosophe est absolument la nature entière pour lui , et je lui conseillerais d'intituler son bel ouvrage *Histoire universelle* ou *Mémoires de Jean-Jacques Rousseau*. M. *Hume* , dans la même lettre où il me parle de cet homme , me charge de le rappeler dans votre souvenir , et de vous assurer de tous ses sentimens et de son admiration pour vous.

Adieu , mon cher et illustre confrère. Monsieur de *la Harpe* , avec qui j'ai le plaisir de parler souvent de vous , pourra vous dire combien je vous suis attaché , et combien je suis vôtre à la vie et à la mort. *Vale et me ama.* L'affaire du pauvre *Damilaville* ne finit point ; cela n'est-il pas odieux ? Vous devriez bien écrire à M. d'*Ormesson* , intendant des finances ; le succès de cette affaire dépend de lui. *Iterum vale.*

1768.

L E T T R E L X X V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 18 de février.

MARMONTEL vient de me dire, mon cher et illustre maître, que vous vous plaignez de mon silence, et ce reproche m'afflige d'autant plus que je ne crois pas l'avoir mérité. Il faut que vous n'avez pas reçu une lettre que je vous ai écrite huit à dix jours avant le départ de M. de la Harpe, c'est-à-dire il y a environ trois semaines, et depuis laquelle je n'en ai reçu aucune de vous; ainsi vous voyez que, si je vous parais négligent, c'est la faute de la poste et non la mienne. Je vous parlais, dans cette lettre, d'un certain Dîner auquel on assure qu'une personne de votre connaissance a assisté. Comme je fais positivement le contraire, je soutiens, j'ai soutenu et je soutiendrai à tout le monde que rien n'est plus faux, et que le convive qui a assisté à ce dîner, et qui vient de nous en donner les *actes*, est, comme le savent tous les gens instruits, le sieur *Saint-Hiacynthe*, fils ou bâtard de *Bossuet*, que son père aurait fait mettre à

Saint-

Saint-Lazare, s'il avait pu prévoir qu'il dînât en si dangereuse compagnie.

 1768.

Vous savez sans doute la grande nouvelle de l'excommunication de l'infant duc de Parme par notre saint père le pape, pour avoir attaqué l'immunité des biens ecclésiastiques. Il me semble que notre mère sainte Eglise travaille d'un côté à jeter elle-même la maison à bas, tandis que les philosophes y mettent le feu de l'autre. Oh ! que le saint-siège entend bien ses affaires ! Les mécréans seraient tentés de dire à *Clément XIII* ce que disait *Timon* le misanthrope à *Alcibiade* : *Que je suis content de te voir à la tête du gouvernement ! tu me feras raison de toute la canaille athénienne.*

On a affiché, non pas à la porte de l'académie française précisément, mais à la porte du Louvre la plus proche, le beau et long mandement du révérendissime père en DIEU *Christophe de Beaumont* contre *Bélisaire*. Quelqu'un (assez mauvais plaisant) s'est avisé d'écrire au bas : *Défense de faire ici ses ordures.* Vous saurez au reste que, dans ce beau mandement, l'intolérance est prêchée avec la plus grande fureur. Voilà donc les pauvres *Sirven* déboutés de leur demande. O temps ! ô mœurs ! Adieu, mon cher ami ; il faut pleurer sur le sort de Jérusalem ; j'essuierai pourtant mes larmes, si vous m'assurez que vous m'aimez

— toujours , et si vous êtes bien persuadé de
1768. mon tendre et sincère dévouement.

M. de *la Harpe* peut vous avoir dit combien je suis *tuus ex animo*. Dites-lui , je vous prie , que je n'oublierai point son affaire , et que M. de *Boullongne* me promet toujours , mais n'a encore rien fini , à mon très-grand regret.
Vale , vale.

L E T T R E L X X V I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , ce 5 d'avril.

MON cher et ancien ami , j'ai une grâce à vous demander , que je souhaite fort que vous ne me refusiez pas , mais sur laquelle pourtant je serais fâché de vous contraindre. Il y a ici un jeune espagnol de grande naissance et de plus grand mérite , fils de l'ambassadeur d'Espagne à la cour de France , et gendre du comte d'*Aranda* qui a chassé les jésuites d'Espagne. Vous voyez déjà que ce jeune seigneur est bien *apparenté* , mais c'est-là son moindre mérite ; j'ai peu vu d'étrangers de son âge qui aient l'esprit plus juste , plus

net, plus cultivé et plus éclairé : foyez sûr que, tout jeune, tout grand seigneur et tout espagnol qu'il est, je n'exagère nullement. Il est près de retourner en Espagne, et il est tout simple que, pensant comme il fait, il désire de vous voir et de causer avec vous. Il fait que vous êtes seul à Ferney, et que vous voulez y être seul; aussi ne veut-il point vous incommoder. Il se propose de demeurer à Genève quelques jours, et d'aller de là converser avec vous aux heures qui vous gêneront le moins. Ce qu'il vous dira de l'Espagne vous fera certainement plaisir; il est destiné à y occuper un jour de grandes places, et il peut y faire un grand bien. Je dois ajouter qu'il aura avec lui un autre jeune seigneur espagnol, nommé le duc de *Villa-Hermosa*, que je ne connais point, mais qui doit avoir du mérite, puisqu'il est ami de M. le marquis de *Mora*; c'est le nom de celui qui désire de vous voir. Il vous verra avec son ami, si cela ne vous gêne pas trop; sinon M. le marquis de *Mora* vous ira voir tout seul. Je puis vous répondre que, quand vous l'aurez vu, vous me remercierez de vous l'avoir fait connaître. Faites-moi, je vous prie, un mot de réponse ostensible, soit pour accepter ce que je vous propose, soit pour le refuser honnêtement; ce qui m'affligerait,

1768.

1768. je vous l'avoue , sans cependant que je vous en fusse mauvais gré , ni M. de *Mora* non plus. Il compte partir le 20 de ce mois ; ainsi je vous prie de m'écrire un mot avant ce temps-là. Oh ! qu'un jeune étranger comme celui-là fait de honte à nos freluquets velches ! Adieu , mon cher maître ; portez-vous bien , et aimez-moi toujours.

L E T T R E L X X V I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, ce 23 d'avril.

MON cher et illustre confrère , M. le marquis de *Mora* que je vous ai déjà tant annoncé , et que je ne vous ai pas annoncé autant qu'il le mérite , veut bien se charger de vous remettre cette lettre dont il n'aura pas besoin , quand vous aurez causé un quart d'heure avec lui. Vous trouverez en lui un esprit et un cœur selon le vôtre , juste , net , sensible , éclairé et cultivé , sans pédanterie et sans sécheresse. M. le duc de *Villa-Hermosa* , qui voyage avec M. le marquis de *Mora* , désire et mérite de partager avec lui la satisfaction de vous voir. Je vous l'ai dit , mon cher maître,

vous me remercierez d'avoir connu ces deux étrangers. Vous félicitez l'Espagne de les posséder, et vous nous souhaitez des grands seigneurs semblables à ceux-là, au lieu de nos fanatiques imbécilles et barbares, de nos danseuses et de notre opéra comique. Sur ce, mon cher et ancien ami, je vous demande votre bénédiction, et je vous renouvelle les assurances de mon dévouement et de ma sensibilité pour tout ce qui peut vous intéresser. — 1768.

L E T T R E L X X V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

27 d'avril.

MON cher ami, mon cher philosophe, je suis tenté de croire que l'abbé de *la Bletterie* est en effet janséniste, tant il est orgueilleux. Son amour propre, dévot ou non, a été extrêmement blessé d'un avis fort honnête qu'on lui avait donné dans un petit livre dont on disait mal à propos que j'étais l'auteur. Voici une petite épigramme, ou soi-disant telle, qu'on m'envoie de Lyon sur son compte.

1768. A M. l'abbé de la Bletterie, auteur d'une *Vie de Julien* et de la traduction de Tacite.

Apostat comme ton héros ,
 Janséniste signant la bulle ,
 Tu tiens de fort mauvais propos ,
 Que de bon cœur je diffimule.
 Je t'excuse et ne me plains pas ;
 Mais que t'a fait Tacite , hélas !
 Pour le tourner en ridicule ?

On me consulte pour savoir s'il ne faudrait pas traduire en ridicule ; mais il y a si longtemps que je n'ai assisté aux assemblées de l'académie que je ne saurais décider.

D'ailleurs ma dévotion ne me permet guère d'examiner avec complaisance les épigrammes bonnes ou mauvaises contre mon prochain. Je fais qu'il y a des gens qui s'avisent de dire du mal de mes pâques ; c'est une pénitence qu'il faut que j'accepte pour racheter mes péchés. Le monde se plaira toujours à dénigrer les gens de bien et à empoisonner leurs meilleures actions. Oui , j'ai fait mes pâques , et , qui plus est , j'ai rendu le pain bénit en personne ; il y avait une très-bonne brioche pour le curé. J'aime à remplir tous mes devoirs ; je n'admets plus aucun plaisir

profane : j'ai purifié les habits sacerdotaux —
 qui avaient servi à Sémiramis , en les donnant 1768.
 à la sacristie de ma chapelle ; je pourrais bien
 même faire du théâtre une école pour les
 petits garçons , école dans laquelle je leur
 ferai apprendre l'agriculture. Après cela , je
 défierai hardiment les jansénistes et les moli-
 nistes ; et si on continue à me calomnier , je
 mettrai ces nouvelles épreuves aux pieds de
 mon crucifix. Je prétends , quand je mourrai ,
 vous charger de ma canonisation. En atten-
 dant , soyez sûr qu'il n'y a point de pénitent
 au monde qui vous aime autant que moi.
 Ma santé est bien faible ; je ne fais comment
 je pourrai faire les honneurs de ma retraite
 à ces deux aimables seigneurs espagnols que
 vous m'annoncez. Demandez-leur , je vous
 prie , la plus grande indulgence ; qu'ils son-
 gent qu'ils viennent voir don *Quichotte* faisant
 pénitence sur la montagne noire.

1768.

L E T T R E L X X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

Premier de mai.

MON cher ami , mon cher philosophe , que l'Être des êtres répande ses éternelles bénédictions sur son favori d'*Aranda* , sur son très-cher *Mora* , et sur son bien-aimé *Villa-Hermosa* !

Un nouveau siècle se forme chez les Ibériens. La douane des pensées ne ferme plus l'allée à la vérité , ainsi que chez les Velches. On a coupé les griffes au monstre de l'inquisition , tandis que chez vous le *bœuf-tigre* frappe de ses cornes et dévore de ses dents.

L'abominable jansénisme triomphe dans notre ridicule nation , et on ne détruit des rats que pour nourrir des crocodiles. A votre avis , que doivent faire les sages , quand ils sont environnés d'insensés barbares ? il y a des temps où il faut imiter leurs contorsions et parler leur langage. *Mutemus clypeos*. Au reste , ce que j'ai fait cette année , je l'ai déjà fait plusieurs fois , et , s'il plaît à DIEU , je le ferai encore. Il y a des gens qui craignent de manier des araignées , il y en a d'autres qui les avalent.

Je

Je me recommande à votre amitié et à celle des frères. Puissent-ils être tous assez sages pour ne jamais imputer à leurs frères ce qu'ils n'ont dit ni écrit ! Les mystères de *Mitra* ne doivent point être divulgués, quoique ce soient ceux de la lumière ; il n'importe de quelle main la vérité vienne , pourvu qu'elle vienne. C'est lui , dit-on , c'est son style , c'est sa manière , ne le reconnaissez vous pas ? Ah , mes frères , quels discours funestes ! Vous devriez au contraire crier dans les carrefours : Ce n'est pas lui. Il faut qu'il y ait cent mains invisibles qui percent le monstre , et qu'il tombe enfin sous mille coups redoublés. *Amen.*

Je vous embrasse avec toute la tendresse de l'amitié et toute l'horreur du fanatisme.

1768.

L E T T R E L X X X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, le 13 de mai.

DI EU m'est témoin, mon cher maître, combien j'ai été édifié du spectacle que vous avez donné, le 3 d'avril dernier, bon jour bonne œuvre, en rendant vous-même le pain bénit, à la grande satisfaction de la Jérusalem céleste, et principalement des *trônes*, des *dominations* et des *puissances* qui, à ce que je me suis laissé dire, en sont fort contents, d'autant plus qu'on leur a assuré que le beurre en était bon. Il faut que le tigre aux yeux de veau aime la brioche, et vous devriez bien lui en envoyer une, la première fois que vous réitérerez cette belle cérémonie; car je fais qu'il cherche à se disculper des mauvais propos qu'on lui attribue. Ne vous y fiez pas trop pourtant; car *timeo Danaos et verba ferentes*. Surtout engagez, si vous le pouvez, le nommé *Chirol* ou le nommé *Grasset*, et leur compère *Marc-Michel Rey*, à ne pas imprimer tant de sottises qu'on a la platitude de mettre sur votre compte. S'il était permis

de plaifanter fur un fujet auffi grave que le pain bénit , j'aurais répondu comme *Pourceaugnac* à toutes les sottifes que j'ai entendu dire à ce fujet : Quel grand raifonnement faut-il pour manger un morceau ? 1768.

Si vous êtes enchanté de M. le marquis de *Mora* , il l'est bien davantage de vous ; et je vous manderais ce qu'il m'écrit à ce fujet , fi je ne fongerais que vous êtes en état de grâce , et que le chanoine de *S^t Bruno* a été damné par un mouvement de vanité.

A propos d'Espagne , j'ai reçu , il y a quelque temps , une lettre excellente de votre ancien difciple fur l'affaire de Parme ; il me mande que le grand lama du Vatican refsemble à un vieux danfeur de corde , qui , dans un âge d'infirmité , veut répéter fes tours de force , tombe et fe casse le cou. Cette comparaison vaut mieux que toutes les écritures de Madrid et de noffeigneurs du parlement de Paris fur ce beau fujet.

L'épigramme contre le janfénifte *la Bletterie* est bien douce pour un orgueil auffi coriace que le fien ; ces gens-là font comme les Rufles qui ne fentent pas les croquignoles , et à qui il faut appliquer le knout. Au refte , fa traduction est la meilleure épigramme qu'on puiſſe faire contre lui ; ce ferait le fujet d'une affez plaifante brochure que le relevé de toutes les

— 1768. expressions ridicules qui s'y trouvent, sans compter les contre-sens.

M. le duc de *Villa-Hermosa*, aussi enchanté de vous que son compagnon de voyage, m'a remis votre lettre, et m'a chargé de vous faire parvenir celle-ci. Adieu, mon cher maître; continuez, pour l'édification des anges, des vicaires, des bédeaux, des payfans et des laquais, à rendre le pain bénit, mais avec sobriété pourtant; car, je l'ai ouï dire à un fameux médecin, les indigestions de pain bénit ne valent pas le diable.

L E T T R E L X X X I. 1768.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 26 de mai.

J'AI reçu, mon cher et illustre maître, le poëme et la relation que M. de *la Borde* m'a envoyés de la part du jeune franc-comtois qui me paraît avoir son franc-parler sur les sottises de la taupinière de *Calvin* et les atrocités du tigre aux yeux de veau. Ce franc-comtois peut, en toute sureté, tomber sur le janséniste apostat, sans avoir à redouter les protecteurs dont il se vante, et qui sont un peu honteux d'avoir si mal choisi. On donne l'aumône à un gueux, et on trouve très-bon qu'un autre lui donne les étrivières quand il est insolent. M. le comte de *Rocheport* n'est point à Paris; il est actuellement dans les terres de madame sa mère, avec sa femme; je crois qu'ils ne tarderont pas à revenir. Votre ancien disciple vient encore de m'écrire une assez bonne lettre sur l'excommunication du duc de Parme. Il me mande que si l'excommunication s'étend jusqu'ici, les philosophes en profiteront; que je deviendrai premier

— 1768. aumônier ; que *Diderot* confessa le duc de *Choiseul*, et *Marmontel* le dauphin ; que j'aurai la feuille des bénéfices , et que je vous ferai archevêque de Paris ou de Lyon , comme il vous plaira : ainsi soit-il ! Que dites-vous de l'expédition de Corse ? n'avez-vous point peur qu'il n'en résulte une guerre dont l'Europe n'a pas besoin , et nous moins que personne ? que dites-vous aussi du train que fait *Wilkes* en Angleterre ? Il me semble que le despotisme n'a pas plus beau jeu dans ce pays-là que la superstition. Adieu, mon cher et illustre maître ; le Ciel vous tienne en joie et en santé ! je vous embrasse comme je vous aime, c'est-à-dire *ex toto corde et animo*.

L E T T R E L X X X I I. 1768.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 31 de mai.

JE profite, mon cher et illustre maître, d'une occasion qui se présente pour vous écrire autrement que par la poste, et pour vous parler à cœur ouvert. Je fais que vous vous plaignez de vos amis et des discours qu'ils ont tenus, dites-vous, ou du moins laissé tenir sur la cérémonie que vous avez cru devoir faire le jour de Pâques dernier. Je ne fais pas s'il en est quelqu'un parmi eux qui l'ait blâmée hautement; il est au moins bien certain que je ne suis pas de ce nombre, mais il ne l'est pas moins que je ne saurais l'approuver dans la situation où vous êtes. Peut-être ai-je tort; car enfin vous savez mieux que moi les raisons qui vous ont déterminé: mais je ne puis m'empêcher de vous demander si vous avez bien réfléchi à cette démarche. Vous savez la rage que les dévots ont contre vous; vous savez qu'ils vous attribuent, sans preuve, à la vérité, mais avec affirmation, toutes les brochures qui paraissent contre leur idole. Ils sont bien persuadés que vous en avez juré

—————
 1768. la ruine, et craignent même que vous ne réussissiez. Vous pouvez juger s'ils vous haïssent, et s'ils sont disposés à chercher les occasions de vous nuire? Avez-vous cru leur faire prendre le change, par le parti que vous avez pris? La plupart font leurs pâques sans y croire; ils ne vous croient point certainement plus imbécille qu'eux, et ne regardent les vôtres que comme un scandale de plus: c'est ainsi qu'ils s'en expliquent. Ils sont fâchés que le roi ne fasse pas les siennes; mais c'est parce qu'ils espèrent qu'il les fera un jour de bonne foi: et que lui diront ils alors de l'espèce de profanation qu'ils vous attribuent? J'ai donc bien peur, mon cher ami, que vous n'ayez rien gagné à cette comédie peut-être dangereuse pour vous. On dit que l'évêque d'Annecy vous a écrit à ce sujet une lettre insolente et fanatique; si cet évêque n'était pas un polisson de savoyard, il vous aurait peut-être fait beaucoup de mal. Quoi qu'il en soit, croyez, mon cher maître, encore une fois, que l'amitié seule m'engage à vous dire ce que je pense sur cet article, que je n'en ai parlé aussi franchement qu'à vous seul, et que je ne tiens point le même discours aux indifférens. Quand vous feriez vos pâques tous les jours, je ne vous en ferais pas moins attaché comme au soutien de la

philosophie et à l'honneur des lettres. Sur ce, je vous demande votre bénédiction, et surtout votre amitié, en vous embrassant de tout mon cœur. — 1768.

L E T T R E L X X X I I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

Du 15 de juin.

MON cher maître, mon cher confrère, mon cher ami, avez-vous lu une brochure qui a pour titre, *Examen de l'histoire d'Henri IV, par M. de Bury*? Cet homme semble avoir pris pour devise: *Tros Rutulus-ve fuat*; je ne parle point de Bury, qui n'en vaut pas la peine, mais de son critique. Il ne vous a pas même épargné; il prétend que vous avez écrit *l'histoire en poëte*, et que nous n'avons pas *un seul historien*. A ces deux sottises près, il me semble que cet ouvrage contient des vérités utiles, mais un peu dangereuses pour celui qui les a dites. Ce qui me console, c'est qu'on ne vous attribuera pas ce livre-là, puisque l'auteur ne vous épargne pas plus que les autres. Avez-vous lu *La profession de foi des théistes*, adressée au roi de Prusse? cet ouvrage m'a

—
1768. fait plaisir. Si on s'avise de dire qu'il est de vous, il faudra répondre à cette sottise comme on a fait à tant d'autres, et comme le capucin *Valérien* répondait aux jésuites, *mentiris impudentissimè*. A propos de cet ouvrage et des autres de la même espèce, il me semble qu'on n'a pas fait assez d'attention au chapitre IX^e d'*Esther*, qui contient une négociation curieuse de cette princesse avec son imbécille mari, pour exterminer les sujets dudit prince imbécille. Je crois que ce chapitre pourrait tenir assez bien sa place dans quelque-une de brochures que *Marc-Michel Rey* imprime tous les mois.

On dit, mais je ne saurais le croire, que M. de *Choiseul* est fort irrité des brocards qu'on lance sur l'apostat *la Bletterie*. Vous devriez bien lui en dire un mot, et lui faire sentir combien il serait indigne de lui de protéger de pareils hommes. J'avoue que DIEU fait briller son soleil sur les décrotteurs comme sur les rois, mais il n'empêche pas qu'on ne jette de la boue aux décrotteurs insolens.

Nota bene que c'est un honnête docteur de sorbonne qui m'a indiqué le neuvième chapitre d'*Esther* comme un des endroits les plus édifiants de l'histoire charmante du peuple juif.

Adieu , mon cher ami ; je vous écris au chevet du lit de votre ami *Damilaville* qui souffre comme un diable d'une sciatique. Je ne fais pourquoi ce meilleur des mondes possibles est infecté de tant de sciatiques, de tant de v , et surtout de tant de sottises. *Vale et me ama.* Je vous embrasse de tout mon cœur.

1768.

L E T T R E L X X X I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

2 de septembre.

COMMENT donc ! il y avait de très-beaux vers dans la pièce de *la Harpe* ; le sujet même en était très-intéressant pour les philosophes ; longue et monotone , d'accord ; mais celle du couronné est-elle polytone ? En un mot , il nous faut des philosophes ; tâchez donc que ce M. de *Langeac* le soit.

Je suis , mon cher ami , aussi malingre que *Damilaville* , et j'ai d'ailleurs trente ans plus que lui. Il est vrai que j'ai voulu tromper mes douleurs par un travail un peu forcé , et je n'en suis pas mieux. Est-il vrai que notre doyen d'*Olivet* a essuyé une apoplexie ? je

— 1768. m'y intéresse. L'abbé d'*Olivet* est un bon homme, et je l'ai toujours aimé. D'ailleurs il a été mon préfet, dans le temps qu'il y avait des jésuites. Savez-vous que j'ai vu passer le père *le Tellier* et le père *Bourdaloue*, moi qui vous parle ?

Vous me demandez de ces rogatons imprimés à Amsterdam chez *Marc-Michel Rey*, et débités à Genève chez *Chirol*; mais comment, s'il vous plaît, voulez-vous que je les envoie, par quelle adresse sûre, sous quelle enveloppe privilégiée ? qui veut la fin donne les moyens, et vous n'avez aucun moyen. Je me servais quelquefois de M. *Damilaville*, et encore fallait-il bien des détours ; mais il n'a plus son bureau ; le commerce philosophique est interrompu. Si vous voulez être servi, dites-moi donc comment il faut que je vous serve ?

J'écrivis, il y a quelques jours, une lettre à *Damilaville*, qui était autant pour vous que pour lui. J'exprimais ma juste douleur de voir que le traducteur de *Lucrèce* adopte encore la prétendue création d'anguilles avec du blé ergoté et du jus de mouton. Il est bien plaisant que cette chimère d'un jésuite irlandais, nommé *Néedham*, puisse encore séduire quelques physiciens. Notre nation est trop ridicule. *Buffon* s'est décrédité à jamais avec ses molécules organiques, fondées sur la prétendue

expérience d'un malheureux jésuite. Je ne vois par-tout que des extravagances, des systèmes de *Cyrano de Bergerac*, dans un style obscur ou ampoulé. En vérité, il n'y a que vous qui ayez le sens commun. Je relifais hier *la Destruction des jésuites*; je suis toujours de mon avis; je ne connais point d'ouvrage où il y ait plus d'esprit et de raison.

A propos, quand je vous dis que j'ai écrit à frère *Damilaville*, j'ignore s'il a reçu ma lettre, car elle était sous l'enveloppe du bureau où il ne travaille plus. Informez-vous-en, je vous prie; dites-lui combien je l'aime, et combien je souffre de ses maux. Il doit être content, et vous aussi, du mépris où l'*inf*..... est tombée chez tous les honnêtes gens de l'Europe. C'était tout ce qu'on voulait et tout ce qui était nécessaire. On n'a jamais prétendu éclairer les cordonniers et les servantes; c'est le partage des apôtres. Il est vrai qu'il y a des gens qui ont risqué le martyre comme eux; mais DIEU en a eu pitié. Aimez-moi, car je vous aime, mon très-cher philosophe, et je vous rends assurément toute la justice qui vous est due.

1768.

1768.

L E T T R E L X X X V .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , ce 14 de septembre.

J E crois , mon cher maître , que la pièce qui a remporté le prix est plus *polyplate* que *polytone* ; mais je doute que celle de *la Harpe*, quoique meilleure et mieux écrite , eût fait un grand effet. Le meilleur parti à prendre était celui que j'avais proposé , de ne point donner de prix. Nos sages maîtres en ont jugé autrement ; je leur ai prédit qu'ils s'en repentiraient , et c'est ce qui leur arrive.

Quand il y aura dans vos quartiers quelque nouveauté intéressante , vous pourriez en adresser deux exemplaires à l'abbé *Morellet* par la voie dont vous vous êtes déjà servi ; il m'en remettra un. J'ai lu ces jours-ci les *Réflexions* d'un capucin et d'un carme sur les colimaçons. Je ne m'étonne pas qu'ils en parlent si bien, on doit connaître son semblable.

A l'égard des expériences de *Néedham*, répétées et crues par *Buffon*, je n'en dirai rien, ne les ayant pas vues ; mais il ne me paraît pas plus évident que rien ne puisse venir de corruption , ou plutôt de transformation ,

qu'il ne me paraît démontré que du blé —
 ergoté et du jus de mouton forment des 1768.
 anguilles. *Que fais-je ?* est en physique ma
 devise générale et continuelle.

Notre ami *Damilaville* est toujours dans un état fâcheux, ayant de cruelles nuits et des jours qui ne valent guère mieux. Il vous a écrit, et nous parlons souvent de vous. Que dites-vous du grand turc qui arme contre les Russes pour *soutenir la religion catholique ?* car il ne peut pas avoir un autre objet. Notre saint père le pape ne se ferait pas attendu à cet allié-là ? il ne nous manque plus que l'alliance, des loups avec les moutons, pour faire absolument revivre l'âge d'or ; sans cela, nous croirions toujours être à l'âge de fer.

Que pensez-vous de l'expédition de Corse ? Je ne fais si nous combattons pour notre compte ou pour celui des Génois, mais j'ai bien peur que ce ne soit ici la fable de la grenouille et du rat emportés par le milan. Adieu, mon cher maître ; votre ancien préfet, l'abbé d'*Olivet*, est mourant, et ne vit peut-être plus au moment où je vous écris ; il a tout à la fois apoplexie, paralysie ; hydrocèle et gangrène. C'était un assez bon académicien, mais un assez mauvais confrère. Au reste, il meurt avec beaucoup de tranquillité, et presque en philosophe, quoiqu'il ait fait très-

— 1768. décemment les cérémonies ordinaires. Suivez-le fort tard, mon cher ami, pour vous, pour moi et pour la raison qui a grand besoin de vous :

*Serus in cælum redeas, diuque
Lætus interfis populo Quirini !*

Ce souhait vous est mieux appliqué qu'à ce tyran cruel et poltron qu'*Horace* et *Virgile* flattaient. *Vale iterum et me ama.*

L E T T R E L X X X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Du 15 d'octobre.

JE ne fais plus où j'en suis, mon très-cher et très-aimable philosophe. J'écrivis, il y a quinze jours, à l'ami *Damilaville* que des gens, qui revenaient de Barége, prétendaient ces eaux souveraines pour les dérangemens que les loupes et les autres excroissances peuvent causer dans la machine; je le mandai sur le champ à notre ami. Je lui offris d'aller le prendre à Lyon, et de faire le voyage ensemble. J'adressai ma lettre à son ancien bureau
du

du vingtième, adresse qu'il m'avait donnée; je n'ai eu de lui aucune nouvelle. Ce silence me fait trembler : il faut qu'il ne soit pas plus en état d'écrire que de voyager. Je vous demande en grâce de me dire en quel état il est. Et vous, mon cher philosophe, comment vous portez-vous ? que faites-vous ? La pluie des livres contre la prêtraille continue toujours à verser. Avez-vous lu *la Riforma d'Italia*, dans laquelle le terme de canaille est le seul dont on se serve pour caractériser les moines ? *Per genus proprium et differentiam proximam.*

Vous connaissez le petit abrégé des usurpations papales, sous le nom des Droits des hommes (*). Les philosophes finiront un jour par faire rendre aux princes tout ce que les prêtres leur ont volé ; mais les princes n'en mettront pas moins les philosophes à la bastille, comme nous tuons les bœufs qui ont labouré nos terres.

Il paraît des *Lettres philosophiques* où l'on croit démontrer que le mouvement est essentiel à la matière. Tout ce qui est pourrait bien être essentiel ; car autrement pourquoi serait-il ? Pour moi, je cesserai bientôt d'être, car j'ai soixante et quinze ans, et je ne suis pas de la pâte de *Moncrif*. Quel cicéronien donnez-

(*) Voyez Politique et Législation, tome I.

— vous pour successeur à mon ancien préfet
 1768. d'*Olivet*, et qui me donnerez-vous à moi ? Je
 me recommande à vous, et je vous embrasse
 de tout mon cœur.

L E T T R E L X X X V I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, ce 22 d'octobre.

Vous devez, mon cher maître, avoir reçu une lettre de notre ami *Damilaville*; il m'a assuré vous avoir écrit. Son état est toujours bien fâcheux; depuis quelques jours, cependant, il a de meilleures nuits; mais son estomac se dérange de plus en plus, et ses glandes ne se dégonflent guère. Il lui est impossible de se soutenir sur ses jambes, et à peine peut-il se traîner de son lit à son fauteuil, avec le secours de son domestique. Quant à moi, mon cher ami, ma santé est assez bonne; mais j'ai le cœur navré des sottises de toute espèce dont je suis témoin. Avez-vous su que la chambre des vacations, à laquelle préside le janséniste de *S.....-F.....* et le dévot politique *P.....*, a condamné au carcan et aux galères un pauvre diable (qui est mort de

désespoir le lendemain de l'exécution), pour avoir prié un libraire de le défaire de quelques volumes qu'il ne connaissait pas, et qu'on lui avait donnés en payement? 1768.

Vous noterez que, parmi ces volumes, on nomme dans l'arrêt l'Homme aux quarante écus, et une tragédie de *la Vestale* (imprimée avec permission tacite), comme impies et contraires aux bonnes mœurs. Cette atrocité absurde fait à la fois horreur et pitié; mais quel remède y apporter, quand on est forcé de vivre à Paris?

Ce sera l'abbé de *Condillac* qui succédera à l'abbé d'*Olivet*; je crois que nous n'aurons pas à nous plaindre de l'échange. A propos de l'abbé d'*Olivet*, pourriez-vous m'envoyer quelques anecdotes à son sujet, si vous en savez d'intéressantes? L'abbé *Batteux*, notre directeur, qui se trouve chargé de son éloge, m'a prié de vous les demander, et de vous dire qu'il se ferait adressé directement à vous-même, s'il avait l'honneur d'en être connu. Adieu, mon cher maître; on dit que vous travaillez nuit et jour; tant mieux pour le public, mais que ce ne soit pas tant pis pour votre santé qui est, comme disait *Newton*, du repos, *res prorsus substantialis. Vale et me ama.*

1768.

LETTRE LXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 de novembre.

Mon cher et illustre philosophe , je ne fais d'autre anecdote sur M. l'abbé d'*Olivet* , sinon que , quand il était notre préfet aux jésuites , il nous donnait des claques sur les fesses par amusement. Si M. l'abbé de *Condillac* veut placer cela dans son éloge , il faudra qu'il fasse une petite dissertation sur l'amour platonique.

Depuis ce temps-là , il fut éditeur , commentateur , traducteur de *Cicéron* , et a vécu vingt ans plus que lui. C'était , sans doute , le plus grand cicéronien de tous les Franc-comtois , sans même en excepter l'abbé *Bergier* , malgré sa catilinaire contre *Fréret*.

M. l'abbé *Caille* m'a chargé de vous envoyer 'Trois empereurs. Ce jeune abbé *Caille* promet quelque chose ; il pourra aller loin en théologie. L'abbé *Mords-les* doit en avoir fourni un exemplaire à notre confrère *Marmontel* , qui est fort bien dans la cour de ces trois empereurs damnés. Ces secrets ne sont que pour les adeptes. Il doit y avoir à présent

pour vous un Siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV* à la chambre syndicale : il y a huit jours qu'il est parti par la diligence. — 1768.

Mon Dieu, que les articles de physique de M. O sont bien faits ! On me lit l'*Encyclopédie* tous les soirs. Si tout était dans le goût de M. O, quel excellent livre ! et voilà ce qu'on a persécuté ! ah, infames Velches ! et le quinzième chapitre de *Bélifaire* aussi persécuté ! ah, les monstres ! L'abbé *Caille* grince des dents ; toutefois il vous prie instamment, mon cher philosophe, d'engager les adeptes à ne point prodiguer ces Trois empereurs.

Hic est panis angelorum

Non mittendus canibus.

Ayons seulement la consolation de voir, avec l'excès de l'horreur et du mépris, de méprisables et d'horribles coquins. Je ne fais si je m'explique, je vous aime autant que je les abhorre.

1768.

L E T T R E L X X X I X .

D E M. D' A L E M B E R T .

Ce 12 de novembre.

J'AI reçu, mon cher maître, il y a déjà quelques jours, le *Siècle de Louis XIV*, augmenté du *Siècle de Louis XV*, et les *Trois empereurs* de M. l'abbé *Caille*. Je vous prie de recevoir tous mes remercimens du premier, et de faire à M. l'abbé *Caille* tous mes remercimens du second. Ce jeune abbé me paraît en effet, comme à vous, promettre beaucoup par cet échantillon qui pourtant a bien l'air de n'en être pas un ; car je gagerais bien que ce n'est pas là un coup d'essai, et qu'il a déjà fait d'excellens vers. Je ne manquerai pas de faire les complimens à *Ribalier* ou *Ribaudier* qui, par parenthèse, vient de donner à une brochure sur l'inoculation, une approbation qu'on dirait presque d'un philosophe.

Quid domini facient, audent cum talia fures ?

A l'égard du *Siècle de Louis XIV*, il me paraît augmenté de plusieurs morceaux bien

intéressans ; et je ne m'étonne pas de ce que le roi de Danemarck a eu le courage de dire à Fontainebleau que l'auteur *lui avait appris à penser*. On écrase ici ce jeune prince de fêtes et de plaisirs qui l'ennuient. Il voudrait, à ce qu'on assure, voir les gens de lettres à son aise, et converser avec eux ; mais le conseil supérieur a décidé, dit-on, qu'il fallait qu'il ne les vît pas. De toutes les académies, il n'a encore vu que celle de peinture. On lui est, je crois, bien obligé de venir faire diversion à l'affaire de Corse, où vous avez nos succès qui viennent d'être couronnés par de nouveaux. Si *Paoli* venait ici, je ne connais de rois que le roi de Prusse qui attirât autant de curiosité.

Notre pauvre *Damilaville* est toujours dans un bien misérable état, souffrant de tous ses membres, sans appétit, ne pouvant se remuer et digérer sans douleur le peu qu'il mange pour se soutenir. Il me paraît à bout de patience, et je suis pénétré de sa triste situation. Je ne manquerai pas de donner à l'abbé de *Condillac* l'anecdote que vous m'envoyez sur l'abbé d'*Olivet*, dont les manes vous doivent bien de la reconnaissance de l'avoir placé dans votre ouvrage. C'était un passable académicien, mais un bien mauvais confrère, qui haïssait tout le monde, et qui, entre

— nous, ne vous aimait pas plus qu'un autre.
 1768. Je fais qu'il envoyait à *Fréron* toutes les brochures contre vous qui lui tombaient entre les mains , mais

Seigneur , *Laius* est mort , laissons en paix sa cendre.

Adieu , mon cher et illustre confrère ; portez-vous bien , et continuez à vous moquer de toutes nos sottises.

L E T T R E X C.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , le 6 de décembre.

VOUS ne m'écrivez plus que de petits billets , mon cher et ancien ami ; je vous fais fort occupé , et je respecte votre temps. Je crois vous avoir remercié du *Siècle de Louis XIV.* Vous en avez envoyé un exemplaire à notre secrétaire *M. Duclos* , qui , étant malade d'une fluxion de poitrine , m'a chargé de vous en remercier pour lui. Quant à notre pauvre *Damilaville* , il est dans un état affreux , ne pouvant ni vivre ni mourir , et n'ayant de connaissance que pour sentir toute l'horreur
 de

de sa situation. Il reçut l'extrême-onction, il y a quelques jours, sans savoir ce qu'on lui 1768.
 faisait. Je vais le voir tous les jours, et j'ai besoin de tout mon attachement pour lui pour soutenir ce spectacle. J'ai bien peur que son agonie ne soit longue et affreuse. Que le sort de la condition humaine est déplorable!

Le roi de Danemarck a été samedi dernier aux académies. Il donnera son portrait à l'académie française, comme la reine *Christine*. Je lui ai fait de mon mieux les honneurs de celle des sciences, par un discours dont mes confrères m'ont fort remercié, et où j'ai tâché de faire parler la philosophie avec la dignité qui lui convient. J'avais vu, il y a quinze jours, ce prince chez lui avec plusieurs autres de vos amis. Il me parla beaucoup de vous, des *services* que vos ouvrages avaient rendus, des *préjugés* que vous avez détruits, des *ennemis* que votre liberté de penser vous avait faits; vous vous doutez bien de mes réponses.

Adieu, mon cher et illustre maître; je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

1768.

L E T T R E X C I.

D E M. D E V O L T A I R E.

12 de décembre.

MON cher philosophe , mon cher ami , je suis étonné et affligé de ne point recevoir de vos nouvelles dans le tombeau où le cher *la Bletterie* m'a condamné.

Je vous demande en grâce de me faire savoir dans quel état est *Damilaville*. J'ai besoin d'être rassuré ; ayez pitié de mon inquiétude. M. de *Rochefort* , votre ami , a été assez bon pour venir passer trois jours dans ma solitude avec madame sa femme , dont le joli visage n'a , à la vérité , que dix-huit ans , mais dont l'esprit est très-majeur. Je doute qu'aucun des capitaines des gardes du corps de quelque roi que ce puisse être , soit plus instruit que ce chef de brigade. Il n'y a point , à mon gré , de place qui ne soit au-dessous de son mérite.

Je ne fais si vous avez connaissance de toutes les manœuvres qu'a faites votre hypocrite *la Bletterie* , pour armer le gouvernement contre tous ceux qui ont trouvé sa traduction de *Tacite* ridicule. Vous devez , en ce cas , être puni plus sévèrement que personne. Au

reste, s'il veut absolument qu'on m'enterre, je vous demande en grâce de ne lui point donner ma place à l'académie. J'ai lu, dans une gazette fuisse, que vous avez été présenté au roi danois avec une volée de philosophes, tels que les *Saurin*, les *Diderot*, les *Helvétius*, les *Duclos*, les *Marmontel*, et que les *Ribaudier* n'en étaient pas. 1768.

Dites, je vous en prie, au premier secrétaire de *Bélifaire* que son ouvrage est traduit en russe, et qu'une partie du quinzième chapitre est de la façon de l'impératrice. On a prêché devant elle un sermon sur la tolérance, qui mérite d'être connu, quand ce ne ferait que pour le sujet. DIEU bénisse les Velches ! ils viennent les derniers en tout.

On dit que vous avez enfin une salle de *Wauxhall*, mais que vous n'avez point encore de salle de *Magna charta*.

Ayez la bonté, je vous en prie, de mettre *Marie de Médicis*, au lieu de *Catherine de Médicis*, à la page 285 du premier volume du *Siècle de Louis XIV*.

Ce beau siècle a eu ses sottises comme les autres, mais du moins il y avait de grands talens.

Je vous embrasse bien tendrement, mon cher ami, vous qui empêchez que ce siècle ne soit la chiasse du genre-humain.

1768.

L E T T R E X C I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 17 de décembre.

JE suis dans mon lit avec un rhume, mon cher et illustre maître, et je me fers d'un secrétaire pour vous répondre sur le champ. Je suis étonné que vous n'avez point reçu une lettre que je vous ai écrite, il y a quinze jours, et dans laquelle je vous mandais le triste état de notre pauvre ami *Damilaville*, qui a cessé de vivre, ou plutôt de souffrir, le 13 de ce mois. Il y avait plus de trois semaines qu'il existait avec douleur, et presque sans connaissance, et sa mort n'est un malheur que pour ses amis. Il a été confessé sans rien entendre, et a reçu l'extrême-onction sans s'en apercevoir.

Je vous disais aussi, dans la même lettre, que notre secrétaire *Duclos*, étant malade d'une fluxion de poitrine, m'avait chargé de vous remercier pour lui de l'exemplaire de votre ouvrage que vous lui avez envoyé. Il est mieux à présent, mais encore bien faible; et il m'a chargé de vous réitérer ses remer-

cimens , et de vous dire que l'académie rece-
vrait , avec grand plaisir , l'exemplaire que
vous lui destinez. 1768.

Je vous félicite d'avoir eu M. de *Rochefort* dans votre solitude , pendant quelques jours ; c'est un très-galant homme , fort instruit , et ami zélé de la philosophie et des lettres.

Le roi de Danemarck ne m'a presque parlé que de vous , dans la conversation de deux minutes que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui : je vous assure qu'il aurait mieux aimé vous voir à Paris , que toutes les fêtes dont on l'a accablé. J'ai fait à l'académie des sciences , le jour qu'il est venu , un discours dont tous mes confrères et le public m'ont paru fort contents ; j'y ai parlé de la philosophie et des lettres avec la dignité convenable. Le roi m'en a remercié ; mais les ennemis de la philosophie et des lettres ont fait la mine ; je vous laisse à penser si je m'en soucie.

J'ignore les intrigues de *la Bletterie* , et je les méprise autant que sa traduction et sa personne. Je ne vous mande rien de toutes les sottises qui se font et qui se disent ; vous les savez , sans doute , par d'autres , et sûrement vous en pensez comme moi. J'ai lu , il y a quelques jours , une brochure intitulée l'A , B , C ; j'ai été charmé surtout de ce qu'on y dit sur la guerre et sur la liberté

— naturelle. Adieu, mon cher et ancien ami;
 1768. pensez quelquefois, dans votre retraite, à
 un confrère qui vous aime de tout son cœur,
 et qui vous embrasse de même.

L E T T R E X C I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

23 de décembre.

Nos lettres s'étaient croisées, mon très-cher philosophe. Je regretterai *Damilaville* toute la vie. J'aimais l'intrépidité de son ame; j'espérais qu'à la fin il viendrait partager ma retraite. Je ne savais pas qu'il fût marié et cocu. J'apprends, avec étonnement, qu'il était séparé de sa femme depuis douze ans. Il ne lui aura pas assurément laissé un gros douaire.

Povera e nuda vai, philosophia.

Si vous pouviez me faire lire votre discours prononcé devant le roi danois, vous me feriez un grand plaisir; vous pourriez me le faire parvenir par *Marin*.

On dit qu'il y a un premier gentilhomme de la chambre non danoise, qui a tenu un étrange discours. Je ne veux pas le croire, pour l'honneur de votre pays. 1768.

Croiriez-vous bien que le traducteur de *Tacite* m'a fait écrire par un homme très-estimable, pour me reprocher de n'être pas encore enterré, et de trouver son style pincé et ridicule? le croquant veut être de l'académie; je vous le recommande.

Mais qu'est-ce qu'un *Linguet*? pourquoi a-t-il fait une si longue réponse aux *docteurs modernes*? pourquoi n'a-t-il pas été aussi plaisant qu'il pouvait l'être? Il avait beau jeu, mais il n'a pas joué assez adroitement sa partie; il a de l'esprit pourtant, et a quelquefois la ferre assez forte; mais il n'entend pas comme il faut le secret de rendre les gens parfaitement ridicules: c'est un don de la nature qu'il faut soigneusement cultiver; d'ailleurs rien n'est meilleur pour la santé. Si vous êtes encore enrhumé, servez-vous de cette recette, et vous vous en trouverez à merveille.

On dit que vous faites un grand diable d'ouvrage de géométrie; cela ne nuira point à votre gaieté. Vous possédez tous les tons.

Que dites-vous de la collection des ouvrages de *Leibnitz*? ne trouvez-vous pas que cet homme était un charlatan et le gâcon de

1768. — l'Allemagne ? mais *Descartes* était bien un autre charlatan. Adieu, vous qui n'êtes point un charlatan ; je vous embrasse aussi tendrement qu'on peut embrasser un philosophe.

L E T T R E X C I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

31 de décembre.

MON cher philosophe, le démon de la discorde et de la calomnie souffle terriblement sur la littérature. Voyez ce qu'on a imprimé dans plusieurs journaux du mois de novembre : il est nécessaire que vous en soyez instruit ; je ne crois pas que ces journaux soient fort connus à Paris, mais ils le sont dans l'Europe.

Croiriez-vous que M. le duc et madame la duchesse de *Choiseul* ont daigné m'écrire pour disculper *la Bletterie* ? mais comment se justifiera-t-il, non-seulement d'avoir traduit *Tacite* en style pincé, mais de n'avoir fait des notes que pour insulter tous les gens de lettres ? Je ne parle pas de *Linguet* qui s'est défendu un peu trop longuement : mais pourquoi désigner *Marmontel* dans le temps de la persécution qu'il essuyait ? n'a-t-il pas désigné,

de la manière la plus outrageante, le président *Hénault*, par ces paroles que vous trouverez, page 235 du second tome ? *Fixer l'époque des plus petits faits avec la plus grande exactitude, c'est le sublime de nos prétendus historiens modernes ; cela leur tient lieu de génie et des talens historiques.* 1768.

Quoi, cet homme attaque tout le monde, et il trouve la plus forte protection et les plus grands encouragemens ! Est-ce pour l'éducation des enfans de France qu'il a publié son *Tacite* ? Je fais certainement qu'il veut être de l'académie, et probablement il en fera.

Je crois connaître enfin le beau marquis qui a peint le président *Hénault* et le petit-fils de *Sha-Abbas* d'un pinceau si rembruni et si dur ; mais par quelle rage m'imputer cet ouvrage, dans lequel je suis moi-même maltraité ? Il faut donc combattre jusqu'au dernier jour de sa vie ; eh bien, combattons.

Avez-vous jamais lu le *Catéchumène* (*), une ode contre tous les rois dans la dernière guerre, une *lettre au docteur Pansophe* ? tout cela est de la même main. On a cru y reconnaître mon style. L'auteur n'a jamais eu l'honnêteté de détourner ces injustes soupçons ; et moi, qui le connais parfaitement,

(*) Par M. de *Bordes*.

— 1768. aussi bien que *Marin*, j'ai eu la discrétion de ne le jamais nommer. Je fais très-bien quel est l'auteur du livre attribué à *Fréret*, et je lui garde une fidélité inviolable. Je fais qui a fait le *Christianisme dévoilé*, le *Despotisme oriental*, *Enoc et Elie*, &c., et je ne l'ai jamais dit. Par quelle fureur veut-on m'attribuer l'A, B, C? C'est un livre fait pour remettre le feu et le fer aux mains des assassins du chevalier de *la Barre*.

Je compte sur votre amitié, mon cher philosophe. Qu'elle soit mon bouclier contre la calomnie, et la consolation de mes derniers jours.

Je vous embrasse très-tendrement.

L E T T R E X C V.

1769.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 2 de janvier.

JE ne suis plus enrhumé, mon cher maître; mais je me fers d'un scribe pour ménager mes yeux qui sont très-faibles aux lumières. Je vous envoie mon discours, puisque vous lui faites l'honneur de vouloir le lire. Je vous l'ai fait attendre quelques jours, et beaucoup plus long-temps qu'il ne mérite, parce qu'il était à courir le monde, et que je n'ai pu le ravoïr qu'aujourd'hui; voulez-vous bien me le renvoyer sous l'enveloppe de *Marin*? Il n'est que trop vrai qu'un certain gentilhomme a tenu au roi de Danemarck le ridicule propos qu'on vous a dit. Vous verrez dans mon discours un petit mot de correction fraternelle pour ce gentilhomme qui était présent, et qui, à ce que je crois, l'aura sentie; car je ne gête pas ces messieurs. Vous voyez, mon cher ami, ce qui en arrive quand on les flatte; ils trouvent mauvais qu'on se moque des plats auteurs qu'ils protègent; on s'expose à de tels reproches, quand on caresse ceux qui les font. La critique de *Linguet* aurait pu être meilleure et

1769. de meilleur goût; cependant, comme il a raison presque en tout, elle a beaucoup chagriné son maussade adverfaire; la liste des phrases tirées de la traduction est bien ridicule, et peut-être aurait suffi.

Vous devez des regrets au pauvre *Damilaville*; il vous était bien attaché. Je savais qu'il était marié, mais non par lui, car il ne me disait rien de ses affaires. J'ai vu sa femme une seule fois, et d'après cette vue je doute fort qu'il ait été cocu; mais ce qui me fâche le plus, c'est que cette vilaine mégère (car c'en était une) emporte tout le peu qu'il laisse, et qu'il ne restera pas même de quoi payer un excellent domestique qu'il avait.

Je n'ai point lu la collection des ouvrages de *Leibnitz*; je crois que c'est un fatras où il y a bien peu de choses à apprendre.

Il est vrai que j'ai donné cette année deux gros volumes in-4° de géométrie; ce seront vraisemblablement les derniers.

Notre secrétaire, toujours convalescent et assez faible, vous fait mille complimens. Quant à l'A, B, C, personne n'ignore qu'il est en effet traduit de l'anglais par un avocat. *Vale et me ama.*

L E T T R E X C V I.

1769.

D E M. D E V O L T A I R E.

13 de janvier.

JE vous renvoie, mon cher philosophe, votre chien danois; il est beau, bien fait, hardi, vigoureux, et vaut mieux que tous les petits chiens de manchon qui lèchent et qui jappent à Paris.

Votre discours est excellent; vous êtes presque le seul qui n'alliez jamais ni en deçà ni en delà de votre pensée. Je vous avertis que j'en ai tiré copie.

Le *Mercur*e devient bon. Il y a des extraits de livres fort bien faits. Pourquoi n'y pas insérer ce discours dont le public a besoin? *La Bletterie* a juré à son protecteur et à sa protectrice qu'il ne m'avait point eu en vue, et qu'il me permettait de ne me pas faire enterrer. Il dit aussi qu'il n'a point songé à *Marmontel*, quand il a parlé de *Belifaire*, ni au président *Hénault*, quand il a dit que *la précision des dates est le sublime des historiens sans talens*. J'ai tourné le tout en plaisanterie.

A propos du président *Hénault*, le marquis de *Bélestat* m'a écrit enfin qu'il était très-fâché

— 1769. que j'eusse douté un moment que le portrait de *Sha-Abbas* et du président fussent de lui, qu'ils sont très-ressemblans, que tout le monde est de son avis, et qu'il n'en démordra pas. J'ai envoyé sa lettre à notre ami *Marin*. On a fait trois éditions de ce petit ouvrage en province, car la province pense depuis quelques années. Il s'est fait un prodigieux changement, par exemple, dans le parlement de Toulouse; la moitié est devenue philosophe, et les vieilles têtes rongées de la teigne de la barbarie mourront bientôt.

Oui, sans doute, j'ai regretté *Damilaville*; il avait l'enthousiasme de *Saul-Paul*, et n'en avait ni l'extravagance ni la fourberie: c'était un homme nécessaire.

Oui, oui, l'A, B, C est d'un membre du parlement d'Angleterre, nommé *Huet*, parent de l'évêque d'Avranches, et connu par de pareils ouvrages. Le traducteur est un avocat nommé *la Bastide*; ils sont trois de ce nom-là: il est difficile qu'ils soient égorgés tous les trois par les assassins du chevalier de *la Barre*.

Vous n'avez point les bons livres à Paris, *le Militaire philosophe*, *les Doutes*, *l'Imposture sacerdotale*, *le Polissonisme dévoilé*. Il paraît tous les huit jours un livre dans ce goût en Hollande. *La Riforma d'Italia*, qui n'est pourtant qu'une déclamation, a fait un prodigieux effet

en Italie. Nous aurons bientôt de nouveaux ———
cieux et une nouvelle terre, j'entends pour 1769.
les honnêtes gens; car, pour la canaille, le
plus sot ciel et la plus fotte terre est ce qu'il
lui faut.

Je prends le ciel et la terre à témoin que je
vous aime de tout mon cœur.

Pardieu, vous êtes bien injuste de me repro-
cher des ménagemens pour gens puissans,
que je n'ai connus jadis que pour gens aim-
ables, à qui j'ai les dernières obligations, et
qui même m'ont défendu contre les monstres.
En quoi puis-je me plaindre d'eux? est-ce
parce qu'ils m'écrivent pour me jurer que *la*
Bletterie jure qu'il n'a pas pensé à moi? fau-
drait-il que je me brûlasse toujours les pattes
pour tirer les marrons du feu? Ce sont les
assassins que je ne ménage pas. Voyez comme
ils sont fêtés, tome I et tome IV du Siècle.

1769.

L E T T R E X C V I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, ce 19 de janvier.

Vous aimez la raison et la liberté, mon cher et illustre confrère, et on ne peut guère aimer l'un sans l'autre. Eh bien, voilà un digne philosophe républicain que je vous présente, et qui parlera avec vous philosophie et liberté; c'est M. *Jennings*, chambellan du roi de Suède, homme du plus grand mérite et de la plus grande réputation dans sa patrie. Il est digne de vous connaître, et par lui-même et par le cas qu'il fait de vos ouvrages, qui ont tant contribué à répandre ces deux sentimens parmi ceux qui sont dignes de les éprouver. Il a d'ailleurs des complimens à vous faire de la part de la reine de Suède et du prince royal, qui protègent dans le Nord la philosophie si mal accueillie par les princes du Midi. M. *Jennings* vous dira combien la raison fait de progrès en Suède, sous ces heureux auspices. Les prêtres n'ont garde d'y faire comme le roi, et d'offrir aux peuples leur démission; ils craindraient d'être pris au mot. Adieu, mon cher et illustre confrère;

continuez

continuez à combattre, comme vous faites, 1769.
pro aris et focis. Pour moi, qui ai les mains
 liées par le despotisme ministériel et sacer-
 dotal, je ne puis que faire comme *Moïse*, les
 lever au ciel pendant que vous combattez.
 Je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E X C V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

15 de mars.

J'AI vu votre suédois, mon cher ami; et
 quoique je ne reçoive plus personne, je l'ai
 accueilli comme un homme annoncé par vous
 méritait de l'être; c'est un de vos bons disci-
 ples. Que le bon Dieu nous en donne beau-
 coup de cette espèce. La vigne du Seigneur est
 cultivée par-tout, mais nous n'avons encore
 à Paris que du vin de Surène.

Vous devez vous consoler actuellement
 avec M. *Turgot* que je crois à Paris; c'est un
 homme d'un rare mérite. Quelle différence
 de lui à certains conseillers de grand'chambre?
 Il semble qu'il y ait des gens faits pour perpé-
 tuer la barbarie, et pour combattre le sens
 commun. Le parlement confisqua sous *Louis XI*

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. * V*

— 1769. les premiers livres imprimés qu'on apporta d'Allemagne, en prenant les imprimeurs pour des forciers; il a gravement condamné l'*Encyclopédie* et l'inoculation. Un jeune homme, qui serait devenu un excellent officier, a été martyrisé pour n'avoir pas ôté son chapeau, en temps de pluie, devant une procession de capucins. On doit m'envoyer son portrait, je le mettrai au chevet de mon lit, à côté de celui des *Calas*. Comment les peuples se laissent-ils gouverner par de tels hommes? Du moins je suis loin de la ville qui a vu la Saint-Barthelemy, et qui court au singe de *Nicolet* et au *Siège de Calais*.

Je suis devenu bien vieux et bien infirme; mais sachez que mes derniers jours seraient persécutés sans la personne à qui je ne puis reprocher autre chose, sinon de m'avoir assuré que *la Bletterie* n'avait pas pensé à moi. J'envoie mon testament à *Marin* pour vous le donner; il est dédié à *Boileau*. Je n'ai pas besoin d'un codicille pour vous dire que je vous aime autant que je vous estime et que je vous révère.

L E T T R E X C I X.

1769.

D E M. D E V O L T A I R E.

24 de mai.

I L y a long-temps que le vieux folitaire n'a écrit à son grand et très-cher philosophe. On lui a mandé que vous vous chargiez d'embellir une nouvelle édition de l'*Encyclopédie* : voilà un travail de trois ou quatre ans. *Carpent ea poma nepotes.*

Il est bon, mon aimable sage, que vous sachiez qu'un M. de *la Bastide*, l'un des enfans perdus de la philosophie, a fait à Genève le petit livre ci-joint, dans lequel il y a une lettre à vous adressée, lettre qui n'est pas peut-être un chef-d'œuvre d'éloquence, mais qui est un monument de liberté. On débite hardiment ce livre dans Genève, et les prêtres de *Baal* n'osent parler. Il n'en est pas ainsi des prêtres savoyards. Le petit-fils de mon maçon, devenu évêque d'Annecy, n'a pas, comme vous savez, le mortier liant : il joint aux fureurs du fanatisme une mauvaise foi consommée, avec l'imbécillité d'un théologien né pour faire des cheminées ou pour les ramoner. Il a été porte-Dieu à Paris, décrété

— de prise de corps, ensuite vicaire, puis évêque.
 1769. Ce saint évêque a mis dans sa tête de faire de moi un martyr. Vous savez qu'il écrivit contre moi au roi, l'année passée; mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'il écrivit aussi à *Pantalon-Rezzonico*, et qu'il employa en même temps la plume d'un ex-jésuite nommé *Nonotte*. Il y eut un bref du pape dans lequel je suis très-clairement désigné, de sorte que je fus à la fois exposé à une lettre de cachet et à une excommunication majeure; mais que peut la calomnie contre l'innocence? la faire brûler quelquefois, me direz-vous; oui, il y en a des exemples dans notre sainte religion: mais n'ayant pas la vocation du martyr, j'ai pris le parti de m'en tenir au rôle de confesseur, après avoir été fort singulièrement confessé.

Or, voyez, je vous prie, ce que c'est que les fraudes pieuses. Je reçois dans mon lit le saint viatique que m'apporte mon curé devant tous les coqs de ma paroisse; je déclare, ayant DIEU dans ma bouche, que l'évêque d'Annecy est un calomniateur, et j'en passe acte par-devant notaire: voilà mon maçon d'Annecy furieux, désespéré comme un damné, menaçant mon bon curé, mon pieux confesseur et mon notaire. Que font-ils? ils s'assemblent secrètement au bout de quinze jours, et ils dressent un acte dans lequel ils assurent par

ferment qu'ils m'ont entendu faire une profession de foi, non pas celle du *vicaire savoyard*, mais celle de tous les curés de Savoie (elle est en effet du style d'un ramoneur). Ils envoient cet acte au maçon sans m'en rien dire, et viennent ensuite me conjurer de ne les point défavouer. Ils conviennent qu'ils ont fait un faux serment pour tirer leur épingle du jeu. Je leur remontre qu'ils se damnent, je leur donne pour boire, et ils sont contents.

Cependant ce polisson de *Biord*, à qui je n'ai pas donné pour boire, jure toujours comme un diable qu'il me fera brûler dans ce monde-ci et dans l'autre. Je mets tout cela aux pieds de mon crucifix; et, pour n'être point brûlé, je fais provision d'eau bénite. Il prétend m'accuser juridiquement d'avoir écrit deux livres brûlables, l'un qui est publiquement reconnu en Angleterre pour être de milord *Bolingbroke*, l'autre la *Théologie portative* que vous connaissez, ouvrage, à mon gré, très-plaisant, auquel je n'ai assurément nulle part, ouvrage que je serais très-fâché d'avoir fait, et que je voudrais bien avoir été capable de faire.

Quoique cet énergumène soit savoyard et moi français, cependant il peut me nuire beaucoup, et je ne puis que le rendre odieux et ridicule: ce n'est pas jouer à un jeu égal.

— 1769. Toutefois j'espère que je ne perdrai pas la partie ; car heureusement nous sommes au dix-huitième siècle , et le maroufle croit être au quatorzième. Vous avez encore à Paris des gens de ce temps-là ; c'est sur quoi nous gémissons. Il est dur d'être borné aux gémissements ; mais il faut au moins qu'ils se fassent entendre , et que le bœuf-tigre frémissé. On ne peut élever trop haut sa voix en faveur de l'innocence opprimée.

On dit que nous aurons bientôt des choses très-curieuses qui pourront faire beaucoup de bien , et auxquelles il faudra que tous les gens de lettres s'intéressent ; j'entends les gens de lettres qui méritent ce nom. Vous qui êtes à leur tête , mon cher ami , priez DIEU que le diable soit écrasé , et mettez , autant que la prudence le permet , votre puissante main à ce très-saint œuvre. Je vous embrasse bien tendrement , et je ne me console point de finir ma vie sans vous revoir.

L E T T R E C.

1769.

D E M. D E V O L T A I R E.

4 de juin.

MON très-cher philosophe, je crois connaître beaucoup M. de *Schomberg*, quoique je ne l'aye jamais vu; je fais que c'est un homme de tous les pays, qui aime la vérité et qui la dit hardiment. S'il passe dans mes déserts, il faut qu'il regarde ma maison comme la sienne, il en fera le maître; j'aurai l'honneur de le voir dans les momens de liberté que mes souffrances continuelles pourront me donner. C'est ainsi qu'en usaient avec moi les philosophes espagnols duc de *Villa-Hermosa* et comte de *Mora*. Un être véritablement pensant me console de ma vieillesse, de mes maladies, des fripons et des fots. Vous n'avez pu recevoir encore, par M. de *Rochefort*, un paquet que je lui donnai pour vous, il y a environ trois semaines; il contient un petit livre d'un jeune homme nommé *la Bastide*, et dans ce livre étrange il y a une plus étrange lettre que vous adresse un citoyen de Genève. L'auteur vous y prie de vouloir bien établir

— le déisme sur les ruines de la superstition. Il
 1769. s'imagine qu'un citoyen de Paris, quand il est supérieur par son esprit à sa nation, peut changer sa nation. Il ne fait pas qu'un capucin prêchant à Saint-Roch a plus de crédit sur le peuple que tous ces gens de bon sens n'en auront jamais. Il ne fait pas que les philosophes ne sont faits que pour être persécutés par les cuistres et par les sous-tyrans.

Le marquis d'*Argence de Dirac*, et non pas le prétendu marquis d'*Argens Boyer*, n'a pas trop bien fait d'imprimer la lettre à M. le comte de *Périgord*; mais il faut que vous sachiez que *Patouillet* est l'archevêque d'Auch. Son archevêché vaut cinquante mille écus de rente, et par conséquent lui donne un très-grand crédit dans la province, tout imbécille qu'il est. Il avait donné un mandement scandaleux quand son voisin le marquis d'*Argence* écrivit cette lettre. Ce fut *Patouillet* qui aida à faire contre moi ce mandement qui fut brûlé par le parlement de Bordeaux et par celui de Toulouse, ainsi qu'une lettre du grand *Pompignan*, évêque du Puy. Vous ne savez pas, vous autres Parisiens, combien de mitres, de robes, de bonnets carrés, se sont ligüés dans les provinces contre le sens commun. Ce *Nonotte*, dont le nom seul est un ridicule, est un prédicateur fanatique, et capable

capable de tout. Il écrivit lettre sur lettre au pape *Rezzonico* contre moi, et en obtint un bref que j'ai entre les mains. L'évêque d'Annecy, soi-disant prince de Genève, a voulu non-seulement me damner dans l'autre monde, mais me perdre dans celui-ci. Il m'a calomnié auprès du roi; il a conjuré sa Majesté très-chrétienne de me chasser de la terre que je défriche; il a employé contre moi sa truelle, sa croix, sa crosse, sa plume et tout l'excès de son absurde méchanceté. C'est le calomniateur le plus bête qui soit dans l'Eglise de DIEU. Je n'ai pu le chasser d'Annecy comme les Gênois ont chassé ses prédécesseurs de Genève, parce que je n'ai pas douze mille hommes à mon service. Je n'ai pu combattre l'excès de son insolence et de sa bêtise qu'avec les armes défensives dont je me suis servi. Je n'ai fait que ce qui m'a été conseillé par deux avocats et par un magistrat très-accrédité du parlement de Dijon, dans le ressort duquel je suis. En un mot, on ne me traitera pas comme le chevalier de *la Barre*. J'ai agi en citoyen, en sujet du roi, qui doit être de la religion de son prince, et je braverai les scélérats persécuteurs jusqu'à mon dernier moment.

Je vous ai demandé, mon cher ami, mon cher philosophe, si vous travaillez en effet à

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. * X*

— 1769. la nouvelle *Encyclopédie*. Les éditeurs de Paris ont paru craindre un rival dans un apostat italien nommé *Felice*. C'est un poliffon plus imposteur encore qu'apostat, qui demeure dans un cloaque du pays de Vaud. Ce fripon, qui a été prêtre autrefois, et qui en était digne, qui ne fait ni le français ni l'italien, prétend qu'il a quatre mille souscriptions, et il n'en a pas une seule; il veut tromper *Panckoucke*. J'ai peur que la librairie ne soit devenue un brigandage; pour la philosophie, elle n'est qu'une esclave. Vous êtes né avec le génie le plus mâle et le plus ferme; mais vous n'êtes libre qu'avec vos amis, quand les portes sont fermées.

Je vous renvoie à la lettre que monsieur de *Rochefort* doit vous rendre, pour que vous soyez instruit des petites friponneries ecclésiastiques qui sont en usage depuis plus de dix-sept cents ans.

Adieu, mon cher philosophe; je secoue la fange dont je suis entouré, et je me lave dans les eaux d'Hippocrène, pour vous embrasser avec des mains pures.

L E T T R E C I.

1769.

D E M. D E V O L T A I R E.

9 de juillet.

MON cher philosophe, je vous envoie la copie d'une lettre que je suis obligé d'écrire à l'auteur du *Mercur*. Je vois que cette Histoire du parlement qu'on m'impute, est la suite de ce petit écrit qui parut, il y a dix-huit mois, sous le nom du marquis de *Bélestat*, et qui fit tant de peine au président *Hénault*. C'est le même style; mais je ne dois accuser personne, je dois me borner à me justifier. Il me paraît absurde de m'attribuer un ouvrage dans lequel il y a deux ou trois morceaux qui ne peuvent être tirés que d'un greffe poudreux, où je n'ai assurément pas mis le pied; mais la calomnie n'y regarde pas de si près.

Je vous demande en grâce d'employer toute votre éloquence et tous vos amis, pour détruire un bruit encore plus dangereux que ridicule. Ma pauvre santé n'avait pas besoin de cette secousse. Je me recommande à votre amitié.

— 1769. J'attends M. de *Schomberg*. Il voyage comme *Ulysse* qui va voir des ombres. Mon ombre vous embrasse de tout son cœur.

L E T T R E C I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Ce 23 de juillet.

LA Providence fait toujours du bien à ses serviteurs, mon cher philosophe. J'ai beaucoup souffert pour la bonne cause; j'ai été confesseur, confessé et presque martyr; mais le Dieu de miséricorde m'a envoyé un ange consolateur. Quoique cet envoyé soit du métier des exterminateurs, c'est un des plus aimables hommes du monde: vous me l'aviez bien dit, il y en a peu dans la milice céleste qui lui soient comparables.

Je voudrais qu'il m'eût pris par le peu de cheveux qui me restent, comme *Habacuc*, et qu'il m'eût transporté vers vous. Comme j'irai bientôt dans l'autre séjour de la gloire, je ferais très-fâché d'en aller prendre possession sans vous avoir embrassé; mais je vous promets mes prières et mes bénédictions.

Il faut que je vous dise un mot de cette Histoire du parlement qu'on m'attribue : voici ce que j'en fais très-certainement. Des recherches sur l'histoire de France ayant été volées, à bonne intention, on les a fait imprimer avec des erreurs et des sottises. C'est une chose très-désagréable, et sur laquelle il n'y a d'autre parti à prendre que celui de souffrir et se taire. 1769.

L'ombre du chevalier de *la Barre* apparut ces jours passés à un homme de votre connaissance ; il lui dit :

Heu , fuge crudeles terras , fuge littus iniquum.

Notre ami lui répondit :

. . . . Sed contra audentior ibo.

Il faudrait avoir établi une ville de philosophes, comme *Ticho-Brahé* fonda *Uranibourg*. Par quelle fatalité est-il plus aisé de rassembler des laboureurs et des vigneronns que des gens qui pensent ! Quoi qu'il en soit, je m'unis de loin à vous dans votre charité philosophique, dans le saint amour de la vérité, et dans l'horreur des cagots.

O mes philosophes ! il faudrait marcher ferrés comme la phalange macédonienne ; elle

— ne fut vaincue que parce qu'elle combattit
1769. dispersée. Ma consolation est que vous m'aimiez un peu ; moi je vous aime beaucoup et de toutes mes forces.

L E T T R E C I I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , ce 13 d'auguste.

MON cher et illustre confrère , quelque scrupule que je me fasse de troubler votre solitude , je ne puis me dispenser de recommander à vos bontés M. *Mathy* qui vous remettra cette lettre ; c'est le fils d'un homme de mérite , que vous connaissez sûrement au moins de réputation , et qui a long-temps travaillé à un très-bon ouvrage périodique , intitulé *Journal britannique*. Le fils est digne de son père , et digne d'être connu et bien reçu de vous. Il a l'esprit très-cultivé , et ce qui vaut encore mieux , très-droit et très-juste , et surtout une franchise et une philosophie qui vous plairont. Je ne lui compte pas pour un mérite le désir qu'il a de vous connaître , car c'est un mérite trop banal. M. de *Schomberg* est revenu de chez vous ,

pénétré de la réception que vous lui avez faite, et enchanté de votre personne. Je ne doute pas que M. *Mathy* n'en revienne avec les mêmes sentimens. 1769.

On ne parle plus, ce me semble, de l'Histoire du parlement, et il me semble que la fureur de vous l'attribuer est calmée; ainsi je crois que vous devez être tranquille à cet égard. On se plaint de plusieurs inexactitudes qui vraisemblablement sont des fautes d'impression. Par exemple, à la page 182, on dit que *Coligni* avait été assassiné avant la Saint-Barthelemi, par *Montrevel*; c'est *Maurevert*, comme le disent le président *Hénault* et beaucoup d'autres. Je ne vous parle point des autres critiques qui, au fond, ne vous intéressent guère, et sont d'ailleurs très-peu de chose.

Adieu, mon cher et ancien ami; je voudrais bien avoir une santé qui me permît d'aller vous embrasser; je vis pourtant toujours dans cette espérance.

En attendant, je vous embrasse de tout mon cœur, en esprit et en *Lucrèce*. Vale et me ama.

1769.

L E T T R E C I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

15 d'auguste.

DE cent brochures qu'on m'a envoyées, mon très-cher philosophe, voici la seule qui m'a paru mériter vos regards. Personne n'imaginait que *Saul-Paul* et *Nicolas Mallebranche* approchassent du spinosisme; c'est à vous d'en juger. Il faut que *Benoît Spinoza* ait été un esprit bien conciliant; car je vois que tout le monde retombe malgré soi dans les idées de ce mauvais juif. Dites-moi, je vous en prie, votre avis sur cette petite brochure.

J'ai aussi à vous consulter sur un point de jurisprudence. Un gros cultivateur, nommé *Martin*, d'un village du Barrois, ressortissant au parlement de Paris, est accusé d'avoir assassiné un de ses voisins. Le juge confronte les fouliers de *Martin*, avec les traces des pas auprès de la maison du mort. On trouve en effet que les vestiges des pas conviennent à peu-près aux fouliers; sur cette admirable preuve, *Martin* est condamné à la roue; il est roué, et le lendemain le véritable meurtrier

est découvert. Je raconterai cette aventure au chevalier de *la Barre*, dès que j'aurai l'honneur de le voir, ce qui arrivera dans peu. 1769.

A propos, le cuisinier d'Annecy voulait m'intenter un procès criminel : il y a encore de belles âmes dans le monde.

Dites beaucoup de bien des Guèbres, je vous en prie ; criez bien fort : il faut qu'on les joue, cela est important pour la bonne cause. Je vous embrasse tendrement. Adieu ; mes respects au diable, car c'est lui qui gouverne le monde.

1769.

L E T T R E C V.

D E M. D E V O L T A I R E.

4 de septembre.

MA**R**TIN était un cultivateur établi à Bleurville, village du Barrois, bailliage de la Marche, chargé d'une nombreuse famille. On assassina, il y a deux ans et huit mois, un homme sur le grand chemin auprès du village de Bleurville. Un praticien ayant remarqué sur le même chemin, entre la maison de *Martin* et le lieu où s'était commis le meurtre, une empreinte de soulier, on faisit *Martin* sur cet indice; on lui confronta ses souliers qui cadraient assez avec les traces, et on lui donna la question. Après ce préliminaire, il parut un témoin qui avait vu le meurtrier s'enfuir; le témoin dépose, on lui amène *Martin*, il dit qu'il ne reconnaît pas *Martin* pour le meurtrier; *Martin* s'écrie: *Dieu soit béni! en voilà un qui ne m'a pas reconnu.*

Le juge, fort mauvais logicien, interprète ainsi ces paroles: *Dieu soit béni! j'ai commis l'assassinat, et je n'ai pas été reconnu par le témoin.*

Le juge, assisté de quelques gradués du village, condamne *Martin* à la roue, sur une amphibologie. Le procès est envoyé à la tournelle de Paris; le jugement est confirmé; *Martin* est exécuté dans son village. Quand on l'étendit sur la croix de Saint-André, il demanda permission au bailli et au bourreau de lever les bras au ciel, pour l'attester de son innocence, ne pouvant se faire entendre de la multitude. On lui fit cette grâce, après quoi on lui brisa les bras, les cuisses et les jambes, et on le laissa expirer sur la roue. 1769.

Le 26 de juillet de cette année, un scélérat ayant été exécuté dans le voisinage, déclara juridiquement, avant de mourir, que c'était lui qui avait commis l'assassinat pour lequel *Martin* avait été roué. Cependant le petit bien de ce père de famille innocent est confisqué et détruit; la famille est dispersée depuis trois ans, et ne fait peut-être pas que l'on a reconnu enfin l'innocence de son père.

Voilà ce qu'on mande de Neufchâteau en Lorraine; deux lettres consécutives confirment cet événement.

Que voulez-vous que je fasse, mon cher philosophe? *Villars ne peut pas être par-tout.* Je ne peux que lever les mains au ciel comme *Martin*, et prendre DIEU à témoin de toutes les horreurs qui se passent dans son œuvre de

— 1769. la création. Je suis assez embarrassé avec la famille *Sirven*. Les filles sont encore dans mon voisinage. J'ai envoyé le père à Toulouse ; son innocence est démontrée comme une proposition d'*Euclide*. La crasse ignorance d'un médecin de village , et l'ignorance encore plus crasse d'un juge subalterne , jointe à la crasse du fanatisme , ont fait condamner la famille entière , errante depuis six ans , ruinée et vivant d'aumônes.

Enfin j'espère que le parlement de Toulouse se fera un honneur et un devoir de montrer à l'Europe qu'il n'est pas toujours séduit par les apparences , et qu'il est digne du ministère dont il est chargé. Cette affaire me donne plus de soins et d'inquiétudes que n'en peut supporter un vieux malade ; mais je ne lâcherai prise que quand je serai mort , car je suis têtue.

Heureusement on a fait , depuis environ dix ans , dans ce parlement des recrues de jeunes gens qui ont beaucoup d'esprit , qui ont bien lu et qui pensent comme vous.

Je ne suis pas étonné que votre projet sur les progrès de la raison ait échoué. Croyez-vous que les rivaux du maréchal de *Saxe* eussent trouvé bon qu'il eût fait soutenir une thèse en leur présence sur les progrès de son art militaire ?

J'ai vu le fils du docteur *Mathy* ; *dignus , dignus est intrare in nostro philosophico corpore.* 1769.
 Je viens de retrouver , dans mes paperasses , une lettre de la main de *Locke* , écrite la veille de sa mort à miladi *Péterboroug* ; elle est d'un philosophe aimable.

Les affaires des Turcs vont mal. Je voudrais bien que ces marauds-là fussent chassés du pays de *Périclès* et de *Platon* : il est vrai qu'ils ne sont pas persécuteurs , mais ils sont abrutisseurs. Dieu nous défasse des uns et des autres !

Tandis que je suis en train de faire des souhaits , je demande la permission au révérend père *Hayet* de faire des vœux pour qu'il n'y ait plus de récollets au capitolé. Les *Scipions* et les *Cicérons* y figureraient un peu mieux à mon avis. Tantôt je pleure , tantôt je ris sur le genre-humain. Pour vous , mon cher ami , vous riez toujours , par conséquent vous êtes plus sage que moi.

A propos , savez-vous que l'aventure du chevalier de *la Barre* a été jugée abominable par les cent quarante députés de la Russie pour la confection des lois ? Je crois qu'on en parlera dans le code comme d'un monument de la plus horrible barbarie , et qu'elle sera longtemps citée dans toute l'Europe , à la honte éternelle de notre nation.

1769.

L E T T R E C V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, le 15 d'octobre.

J'AI reçu, mon cher et illustre confrère, en arrivant de la campagne, les tristes éclaircissements que vous m'avez envoyés sur l'aventure abominable du pauvre *Martin*. J'en ai déjà parlé à quelques-uns de *messieurs*, qui sont actuellement de la chambre des vacations; ils prétendent qu'ils ne savent ce que c'est, car ils n'enragent point pour mentir. Ils viennent de condamner un assassin de Montrouge à être roué dans *la place la plus convenable* du village. Cela rappelle le bourreau d'armée qui était de Beauvais, et qui faisait des excuses à un malfaiteur pendu, son compatriote, de ce qu'il n'aurait pas *autant de commodités*, étant pendu à un arbre, qu'à une potence. Cette place *la plus convenable* pour rouer un homme doit être mise à côté *des coups de bâton* donnés à un crucifix, dont il était parlé dans le bel arrêt du malheureux chevalier de *la Barre*. Je suis content que tout cela soit traité comme il le mérite dans le code de lois de la Russie, et

que les Tartares apprennent aux Velches à être humains.

 1769.

Je ne fais pas si le parlement de Toulouse rendra justice au pauvre *Sirven* ; je le souhaite pour son honneur (j'entends pour celui du parlement). A propos de *Sirven*, *Damilaville* avait un pauvre domestique qui l'a logé pendant long-temps, et à qui son maître avait promis de lui procurer pour cette bonne œuvre quelque gratification dont il a besoin, étant chargé de famille. Madame *Denis* m'a promis de vous en parler. Elle vous dira d'ailleurs que nous continuons, comme de raison, à la cour et à la ville, à dire et faire beaucoup de sottises ; mais elle ne vous dira sûrement pas assez combien je vous aime et vous regrette, et combien j'aurais de désir de vous embrasser encore une fois. En attendant, je vous embrasse en esprit et en ame, de toutes mes forces et de tout mon cœur.

Faisons notre devoir, et laissons faire aux dieux.

1769.

L E T T R E C V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

28 d'octobre.

MADAME *Denis*, mon très-cher et très-grand philosophe, m'apporte votre lettre du 15. J'aurais encore mieux aimé causer avec vous à Paris; mais le triste état où je suis ne m'a pas permis de voyager, et je crois, entre nous, que ni *messieurs* ni les révérends pères n'auront plus désormais de querelle avec moi.

Soyez très-sûr que l'histoire de *Martin* est dans la plus exacte vérité. *Martin* fut condamné, il y a environ trois ans, à Paris, comme je vous l'ai mandé. Les annales du pays ne m'ont point encore annoncé la date de sa mort, mais je vous ai mandé celle de la déclaration que fit le coupable de l'innocence de *Martin*. On a rassemblé la pauvre famille dispersée. On fait un mémoire actuellement en sa faveur. Je suis bien sûr que vous ne me citerez pas, mais il est bien étrange qu'on craigne d'être cité quand il s'agit de secourir une malheureuse famille qui demande justice de la mort abominable de son père.

Vous

Vous savez peut-être que *Panckoucke* m'a proposé de travailler à la partie littéraire du supplément de l'*Encyclopédie*. Je m'en chargerai avec grand plaisir, si la nature m'en donne le temps et la force; j'ai même des matériaux assez curieux. Il se vante que vous travaillez à tout ce qui regarde les mathématiques et la physique. Comment ferez-vous quand il faudra combattre les molécules organiques, les générations sans germe, et les anguilles de blé ergoté? laissera-t-on subsister, dans l'*Encyclopédie*, les exclamations, *ô mon cher ami Rousseau!* déshonorera-t-on un livre utile par de pareilles pauvretés? laissera-t-on subsister cent articles qui ne sont que des déclamations insipides? et n'êtes-vous pas honteux de voir tant de fange à côté de votre or pur?

Je vous demanderais aussi de retrancher un petit mot, à la fin d'un article, concernant *Maupertuis*. Il n'est pas bien sûr qu'il eut raison, mais il est très-sûr qu'il a été fou et persécuteur. Madame *Denis* m'a bien étonné en m'apprenant le déplorable état où se sont trouvées les affaires de *Damitaville* à sa mort. Je plains beaucoup son pauvre domestique. Permettez que je vous adresse ce petit billet qui me coûte beaucoup plus de peine à écrire qu'il ne coûte d'argent; car à peine puis-je à présent me servir de ma main.

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. * Y*

— 1769. Si je puis travailler à la partie littéraire, il faudra toujours que je dicte.

Vous m'avez fait un vrai plaisir, en réduisant dans plus d'un article l'infini à sa juste valeur.

Voici une chose plus intéressante. *Grimm* assure que l'empereur est des nôtres; cela est heureux, car la duchesse de Parme, sa sœur, est contre nous. *Sapè premente Deo, fert Deus alter opem.*

Fers mihi opem quand vous m'écrivez. Ce n'est pas seulement parce que je vous regarde comme le premier écrivain du siècle, mais parce que je vous aime de tout mon cœur.

L E T T R E C V I I I.

 1769.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, le 9 de novembre.

QUE béni soit l'homme de DIEU, mon très-cher et très-illustre maître, qui travaille à un mémoire pour la famille de ce malheureux ! J'espère que ce mémoire ne fera pas déshonoré par la mauvaise rhétorique du palais, comme l'ont été ceux de *Calas*. J'attends qu'un de mes amis et de mes confrères à l'académie des sciences, M. *Dionis du Séjour*, homme vertueux et éclairé, conseiller de la cour, soit de retour de la campagne, pour tirer au clair cette histoire abominable qui doit achever de couvrir de honte ces juges du dixième siècle, si elle est avérée.

J'ai promis à *Panckoucke* de lui donner quelques additions pour les articles de mathématiques, et pour quelques-uns de physique. Les molécules organiques et les anguilles de *Néedham* ont rapport à l'article *Génération*, qui n'est pas de ma partie. Du reste, je ne crois pas plus à ces fornettes que vous. Quant aux déclamations et autres sottises qui déshonorent

— 1769. l'*Encyclopédie*, on fera bien de les supprimer, mais je ne m'en mêlerai pas, ayant déclaré que je ne voulais point être éditeur. Je me fais d'avance un grand plaisir de lire vos articles de belles-lettres.

Je ne fais plus ce que j'ai dit de *Maupertuis*; ce que je fais, c'est qu'il faut que je ne l'aye pas trop flatté, car il était mécontent, et nous étions très-froids ensemble quand il est mort.

Je donnerai au domestique de *Damilaville*, qui doit être à la campagne, le billet que vous m'envoyez pour lui; c'est une œuvre de charité et de justice. Son pauvre maître est mort banqueroutier.

Je ne fais si l'empereur est des nôtres, mais je m'accoutumerai difficilement à ne pas voir la maison d'Autriche avec un vernis de superstition :

Timeo Danaos et dona ferentes.

Adieu, mon cher et illustre confrère; je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E C I X.

1769.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 11 de décembre.

JE vous dois, mon cher et illustre maître, des remerciemens pour la tragédie des Guèbres, que j'ai reçue il y a quelque temps de votre part. Je souhaiterais fort que cette pièce pût être représentée; elle achèverait peut-être, sur les esprits des Velches, — l'ouvrage que la tragédie de Mahomet avait déjà commencé, celui d'inspirer l'horreur de l'intolérance et du fanatisme; mais trop de gens, mon cher philosophe, sont intéressés à empêcher le progrès de la raison. Toutes les fois qu'on veut aujourd'hui rendre ridicules ou odieux des prêtres de quelque secte que ce soit, les nôtres regardent au dedans d'eux-mêmes, et se difent en grinçant les dents : *Mutato nomine, de me fabula narratur.*

Quant à la préface de cette tragédie, je suis depuis long-temps entièrement de votre avis sur Athalie. J'ai toujours regardé cette pièce comme un chef-d'œuvre de versification, et comme une très-belle tragédie de collège.

— Je n'y trouve ni action ni intérêt ; on ne s'y
 1769. fonce de personne, ni d'*Athalie* qui est une
 méchante carogne, ni de *Joad* qui est un
 prêtre insolent, séditieux et fanatique, ni de
Joas même que *Racine* a eu la mal-adresse de
 faire entrevoir, en deux endroits, comme un
 méchant garnement futur. Je suis persuadé que
 les idées de religion dont nous sommes imbus
 dès l'enfance, contribuent, sans que nous
 nous en apercevions, au peu d'intérêt qui
 soutient cette pièce ; et que, si on changeait
 les noms, et que *Joad* fût un prêtre de *Jupiter*
 ou d'*Isis*, et *Athalie* une reine de Perse ou
 d'Égypte, cette pièce serait bien froide au
 théâtre. D'ailleurs, à quoi sert toute cette
 prophétie de *Joad*, qu'à faire languir l'action
 qui n'est pas déjà trop animée ? Je crois en
 général (et je vais peut-être dire un blasphème)
 que c'est plutôt l'art de la versification, que
 celui du théâtre qu'il faut apprendre chez
Racine. J'en connais à qui je donnerais un
 plus grand éloge, mais ils n'ont pas l'honneur
 d'être morts.

On dit que vous êtes malade, mon cher
 ami ; et on ajoute que vous avez du chagrin
 pour une cause qui me paraît bien juste. Je
 ne saurais croire que cette cause soit réelle ; si
 par malheur elle l'était, elle me rappellerait
 la belle tirade de la péroraison *Pro Milone*, qui

commence par ces mots : *Hiccinè vir patriæ*

 natus, &c. 1769.

Le contrôleur général est, dit-on, bien embarrassé pour trouver de l'argent ; Dieu le père n'en trouverait pas. *Hippocrate, Esculape*, et toute l'école de médecine ne rétabliraient pas un malade qui se donnerait tous les jours, à dîner et à souper, une indigestion. Ce sera le cas de la France, tant qu'on n'y connaîtra pas l'économie. Adieu, mon cher maître ; je vous embrasse de tout mon cœur. Mes respects à madame *Denis*.

1770.

L E T T R E C X.

D E M. D E V O L T A I R E.

12 de janvier.

P R E M I E R E M E N T, mon cher philosophe, il faut que je vous dise que j'ai vu, il y a quelque temps, une annonce intitulée, *Supplémens à l'Encyclopédie*, &c. Ce plan ou programme appelé *prospectus*, comme si nous manquions de mots français, commence ainsi :

„ Des libraires associés avaient projeté de
 „ refondre entièrement l'immense *Dictionnaire*
 „ de l'*Encyclopédie*, et d'en faire un ouvrage
 „ nouveau; mais on leur a représenté, &c. „

Il manquait à cet édit la formule, *car tel est notre plaisir*. Vous avez enrichi les libraires, et vous voyez qu'ils n'en font pas plus modestes.

Il y a quelqu'un qui fait, dit-on, un petit supplément pour se réjouir; mais il ne sera aucune représentation à ces messieurs.

J'ai lu un petit Avis aux gens de lettres, par M. de Falbairé, auteur de l'*Honnête criminel*; il ne traite pas ces despotes avec tout le respect possible.

Je

Je ne fais où en est actuellement l'affaire de *Luneau de Boisgermain*; j'imagine qu'elle s'en ira en fumée comme toutes les affaires qui traînent. 1770.

Je fais à présent qui vous a récité des vers sur *Michon* ou *Michault*; je fais qui vous a dit qu'ils étaient de moi. Il n'est point du tout honnête qu'*Achille* ait voulu combattre sous les armes de *Patrocle*. Heureusement il est assez sage pour n'avoir point lâché son ouvrage dans le monde; mais je ne dois pas être content du procédé. Je lui pardonne, à condition qu'il assommera un bœuf-tigre quand il en rencontrera; mais je ne lui pardonne qu'à cette condition.

Je m'aperçois que je passe ma vie à pardonner; mais ce n'est pas à vous qui êtes mon vrai philosophe, et qui remplissez tous les devoirs de la société. Vos théorèmes sur cet article sont aussi bons que sur tout le reste.

Est-il vrai que l'abbé *Alary* soit encore plus vieux et plus mal que moi? je l'en défie, car je n'en puis plus.

L'oncle et la nièce vous embrassent de tout leur cœur.

1770.

L E T T R E C X I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 25 de janvier.

MON cher confrère, mon cher maître, mon cher ami, je vous prie d'en croire mon tendre attachement pour vous; foyez sûr qu'on ne vous a pas dit vrai sur la personne qu'on a accusée auprès de vous. Il est vrai qu'un de vos amis et des miens me dit, il y a environ trois ou quatre mois, avoir entendu quelques morceaux d'un poëme intitulé, *Michault et Michel*; mais il ne m'en dit pas un seul vers, et n'ajouta absolument rien qui pût me faire connaître ou même me faire soupçonner l'auteur. Il est d'ailleurs trop de vos amis pour qu'il puisse jamais avoir à se reprocher la moindre imprudence à votre égard, à plus forte raison l'ombre même de la calomnie. Personne ne vous rend justice avec plus de connaissance, et j'ajoute avec plus de courage; il vous en a donné des preuves publiques dans cette capitale des Velches, où ceux même qui courent en foule à vos pièces de théâtre n'osent encore vous donner la place que vous méritez, et on peut dire de lui : *Repertus erat qui efferreret quæ omnes animo agitabant.*

A cette occasion, je veux vous faire part de ce que je pensais, il y a quelques jours, en lisant vos vers, et en les comparant à ceux de *Despréaux* et de *Racine*. Je pensais donc qu'en lisant *Despréaux*, on *conclut* et on *sent* que ses vers lui ont coûté; qu'en lisant *Racine*, on le *conclut* sans le *sentir*; et qu'en vous lisant, on ne le *conclut* ni ne le *sent*; et je *concluais*, moi, que j'aimerais mieux être vous, que les deux autres. 1770.

Je n'ai point lu le *plan* ou *prospectus* des *Supplémens à l'Encyclopédie*. L'impertinence des libraires ne m'étonne pas; j'en dirai pourtant un mot à *Panckoucke*; et je vous invite aussi à lui faire sur ce sujet une petite correction fraternelle ou magistrale.

Je crois que l'affaire de *Luneau de Boisgermain* s'en ira en fumée. On voudrait bien, je crois, donner gain de cause aux libraires, mais on craint un peu le cri des gens de lettres, et c'est quelque chose que ce cri retienne un peu les gens en place.

Avez-vous lu un ouvrage intitulé, *Dialogue sur le commerce des blés*? il excite ici une grande fermentation. Cet ouvrage pourrait être de meilleur goût à certains égards, mais il me paraît plein d'esprit et de philosophie. Je voudrais seulement que l'auteur fût moins favorable au despotisme; car, depuis les premiers

— 1770. commis jusqu'aux libraires , j'ai presque autant d'averfion que vous pour les despotes.

Nous avons bien des confrères qui menacent ruine, l'abbé *Alary*, le président *Hénault*, *Paradis de Moncrif*, qui fera bientôt *Moncrif* de paradis. Ne vous avifez pas d'être leur compagnon de voyage , vous n'êtes pas fait pour cette compagnie; attendez plutôt que nous partions enfemble : pour peu que vous foyez preffé , je crois que je ne vous ferai pas attendre : j'ai des étourdiſſemens et un affaibliffement de tête qui m'annoncent le détraquement de la machine. Je vais effayer de vivre en bête pendant trois ou quatre mois ; car je ne connois de remède que le régime et le repos. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse de toute mon ame. Quand je me verrai prêt à mourir, je vous manderai, fi je puis, le jour que j'aurai retenu ma place au coche.

D E M. D E V O L T A I R E.

31 de janvier.

R E T A B L I S S E Z votre santé, mon très-cher philosophe; j'en connais tout le prix, quoique je n'en aye jamais eu, *porro unum est necessarium*; et sans ce nécessaire, adieu tout le plaisir qui est plus nécessaire encore.

Je vous avais bien dit que l'aventure de *Martin* était véritable. Le procureur général travaille actuellement à réhabiliter sa mémoire; mais comment réhabilitera-t-on les *Martins* qui l'ont condamné? Le pauvre homme a expiré sur la roue, et le tout par une méprise. Qu'on me dise à présent quel est l'homme qui est assuré de n'être pas roué!

Voici l'édit des libraires, tel que je l'ai reçu; c'est à vous à voir si vous l'enregistrez. Pour moi, je déclare d'abord que je ne souffrirai pas que mon nom soit placé avant le vôtre et celui de M. *Diderot*, dans un ouvrage qui est tout à vous deux. Je déclare ensuite que mon nom ferait plus de tort que de bien à l'ouvrage, et ne manquerait pas de

— réveiller des ennemis qui croiraient trouver
 1770. trop de liberté dans les articles les plus mesurés. Je déclare de plus qu'il faut rayer mon nom, pour l'intérêt même de l'entreprise.

Je déclare enfin que, si mes souffrances continuelles me permettent l'amusement du travail, je travaillerai sur un autre plan qui ne conviendra pas peut-être à la gravité d'un *Dictionnaire encyclopédique*.

Il vaut mieux d'ailleurs que je sois le panégyriste de cet ouvrage, que si j'en étais le collaborateur.

Enfin ma dernière déclaration est que, si les entrepreneurs veulent glisser dans l'ouvrage quelques-uns des articles auxquels je m'amuse, ils en feront les maîtres absolus, quand mes fantaisies auront paru. Alors ils pourront corriger, élaguer, retrancher, amplifier, supprimer tout ce que le public aura trouvé mauvais; je les en laisserai les maîtres.

Vous pourrez, mon très-cher philosophe, faire part de ma résolution à qui vous jugerez à propos; tout ce que vous ferez sera bien fait: mais surtout portez-vous bien. Madame Denis vous fait ses complimens; nous vous embrassons tous deux de tout notre cœur.

L E T T R E C X I I I. 1770.

D. E. M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 22 de février.

QUE vous êtes heureux, mon cher et illustre maître, de pouvoir, à votre âge de soixante et feize ans, vous occuper encore plusieurs heures par jour! pour moi, je suis obligé depuis six semaines de renoncer à toute espèce de travail, grâce à une faiblesse de tête qui me permet à peine de vous écrire. Elle me tourne presqu'autant qu'au nouveau contrôleur général, dont vous aurez appris les belles opérations; et aux pauvres libraires de l'*Encyclopédie*, dont vous aurez appris la déconfiture. Je voudrais bien aller partager votre solitude; mais je ne puis, dans l'état où je suis, m'exposer à changer de place, quoique je ne me trouve pas trop bien à la mienne.

Vous n'êtes que trop bien informé de l'affaire de *Martin*; il est très-vrai que le procureur général travaille à réhabiliter sa mémoire: cela fera grand bien au pauvre roué et à sa malheureuse famille dispersée et sans pain. En vérité, notre jurisprudence criminelle est le chef-

— d'œuvre de l'atrocité et de la bêtise. A propos,
1770. on dit que les *Sirven* ont été déclarés innocens
au parlement de Toulouse; on ajoute que la
tragédie des *Guèbres* a été ou doit être repré-
sentée sur le théâtre de cette ville. C'est ici le
cas des poltrons révoltés, et on pourrait dire:

Quid domini facient, audent eum talia fures?

Connaissez-vous le nouvel ouvrage de
la Harpe, dont le sujet est une autre atrocité
arrivée, il y a deux ans, dans un couvent
de Paris, grâce encore à l'humanité et à la
sagesse de nos lois ecclésiastiques, bien dignes
de figurer avec nos lois criminelles? Cet ou-
vrage me paraît bien supérieur à tout ce qu'il
a fait jusqu'à présent, et pourrait bien lui
ouvrir incessamment les portes de l'académie.
Que dites-vous de la traduction des *Géorgi-
ques* de l'abbé de *Lille*? je doute que celle de
Simon le Franc soit meilleure. A propos de
vers, je me console dans mon inaction en
lisant les vôtres, et je persiste dans ce que je
vous disais, il n'y a pas long-temps, que
Despréaux me paraît forger très-habilement les
siens, ou si vous voulez, les travailler fort
bien au tour, *Racine* les jeter parfaitement en
moule, et vous les créer.

Vous ne m'avez rien répondu sur ce que je

vous ai mandé pour justifier un de vos plus zélés admirateurs, accusé très-injustement auprès de vous? aurais-je eu le malheur de ne vous pas détromper? vous pouvez cependant être bien sûr que je vous ai dit la pure vérité. 1770.

Vous faites donc l'*Encyclopédie* à vous tout seul? Vous avez bien raison de dire qu'on a employé trop de manœuvres à cet ouvrage, et qu'on y a trop mis de déclamations. En vérité, on est bien bon d'en avoir tant de peur, et de ruiner par ce motif de pauvres libraires. C'est un habit d'*Arlequin*, où il y a quelques morceaux de bonne étoffe, et trop de haillons. Bonjour, mon cher et illustre maître; aimez-moi et portez-vous bien; mes respects à madame *Denis*. Le chevalier de *la Tremblaye* est en peine de savoir si vous avez reçu; il y a quelques mois, les remerciemens qu'il vous a faits au sujet, je crois, de vos œuvres que vous lui avez envoyées.

1770.

L E T T R E C X I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

28 de février.

JE suis bien étonné et bien affligé, mon cher philosophe, de ne pas recevoir de vos nouvelles. Vous avez dû voir, par ma dernière lettre, que j'avais besoin des vôtres.

Panckoucke m'écrit son désastre. Il s'imagine qu'on fait une petite *Encyclopédie*; il se trompe, et je vous prie de le lui dire. On fait, par ordre alphabétique, un ouvrage qui n'a rien de commun avec le *Dictionnaire encyclopédique*, et dans lequel on rend à cet ouvrage immense la justice qui lui est due. On y parle de vous comme vous méritez qu'on en parle; ce sont des médailles qu'on frappe à votre honneur.

Voilà de quoi il est question. Vous devriez bien donner signe de vie à ceux qui ne vivent que pour vous témoigner leur zèle.

La ville de Genève n'est plus focinienne, elle est iroquoise; on s'y égorge, on y assassine des femmes grosses, des vieillards de quatre-vingts ans; huit personnes ont été assassinées, quatre en sont mortes; tout est

en combustion , tout est en arme , et ce n'est
 pourtant pas au nom du Seigneur. —————

1779.

Tout capucin que je suis , j'étends ma
 miséricorde jusque sur Genève ; car vous savez
 peut-être que non-seulement j'ai reçu mes
 lettres patentes de frère *Amatus de Lamballa* ,
 notre général , résidant à Rome , mais que je
 suis père temporel des capucins de mon petit
 pays. Je vous donne ma malédiction si vous
 ne m'écrivez pas , et si vous ne me mandez pas
 ce que vous savez de l'assemblée du clergé.

Avez-vous lu la Religieuse de la *Harpe* ?

† Frère V. capucin indigne.

1770.

L E T T R E C X V.

D E M. D E V O L T A I R E.

3 de mars.

J E commence à être dans le cas de notre pauvre *Damilaville*, mon cher philosophe, malgré mon cordon de *S' François*.

J'ai reçu votre lettre dans le temps même que je venais de me plaindre de vous; elle m'a bien consolé.

Vraiment je serai très - satisfait, pourvu qu'on ne m'impute pas ce qui n'est pas de moi. Vous savez bien que, dans les circonstances où je suis, une telle accusation me ferait plus mortelle que la grosseur qui me vient à la gorge. Je m'en rapporte à votre prudence, et je suis persuadé que celui qui vous a confié son ouvrage le tiendra secret. Il ne servirait qu'à lui attirer la haine de deux cents personnes toujours très - redoutables quand elles sont réunies : cela pourrait l'empêcher d'être de l'académie. Je l'aime, je l'estime, je suis son partisan le plus déclaré et le plus invariable; je compte sur son amitié. Les philosophes doivent se tenir serrés comme la phalange macédonienne.

Sirven va prendre ses premiers juges à partie au parlement de Toulouse. On l'y protège hautement; mais ce qui vous surprendra, c'est que l'abbé *Audra*, parent et ami de l'abbé *Morellet*, docteur de sorbonne comme lui, professeur d'histoire à Toulouse, enseigne publiquement mon Histoire générale. Il a fait plus, il l'a fait imprimer à l'usage des collèges, avec privilège. Un vicaire l'a brûlée devant sa porte; le premier président l'a envoyé prendre par deux huissiers, et l'a menacé du cachot en pleine audience. Presque tout le parlement court aux leçons de l'abbé *Audra*. On ne reconnaît plus ce corps; la philosophie commence à expier le sang des *Calas*: quel plaisir pour un pauvre capucin comme moi!

Voici la première feuille d'un ouvrage qu'on imprime en Hollande; elle m'est tombée entre les mains. Je me flatte, mon très-cher et très-véritable philosophe, que vous m'en direz votre avis. Je vous embrasse en S^t François et en S^t Cucufin.

1770.

L E T T R E C X V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 9 de mars.

Nos lettres se sont croisées, mon cher et illustre maître. Vous avez dû voir par la mienne que, si je ne vous ai pas répondu plutôt, c'est que depuis six semaines j'ai l'honneur d'être imbécille; plaignez-moi donc et ne me grondez pas. Tous nos amis communs sont témoins de mon tendre attachement pour vous; aux sentimens de qui rendriez-vous justice, si vous ne la rendiez pas aux miens?

Je verrai *Panckoucke*, et je le tranquilliserai, si cependant un pauvre diable, qui a cent mille écus en papier sous un hangar à la bastille, peut être dûment tranquillisé. Je ne comprends pas, je vous l'avoue, pourquoi on veut empêcher de répandre dans le royaume et en Europe quatre mille exemplaires de l'*Encyclopédie*, lorsqu'il y en a déjà quatre mille de distribués.

On s'égorge donc dans Genève, Dieu merci, et ce n'est pas pour la consubstantialité ou consubstantiabilité du verbe. A quoi pense

l'orateur *Vernet* de ne pas faire comme ce philosophe dont parle *Tacite*, d'aller se mettre entre les deux armées, *bona pacis et belli mala differens*; il y attraperait quelque coup de fusil ou de broche, et ce ferait grand dommage. 1770.

Oui, vraiment, je fais que vous êtes devenu capucin, et je vous fais mon compliment sur cette nouvelle dignité séraphique. Ne vous avisez pas au moins de vous faire jésuite, surtout en Bretagne, car ils y sont actuellement très-mal menés, et on vient de les en chasser pour prix des troubles qu'ils y excitent depuis trois à quatre ans. Le roi de Prusse me mande qu'il est le meilleur ami du cordelier pape, et que le successeur de *Barjone* le regarde, tout hérétique qu'il est, comme le soutien de sa garde prétorienne-ignatienne, que les autres majestés très-chrétiennes et très-catholiques voudraient lui faire chasser. Je ne doute point que le nouveau sujet de frère *Amatus de Lamballa* ne devienne bientôt aussi le meilleur ami de frère *Ganganelli*. Si vous allez jamais lui baiser les pieds et servir sa messe, avertissez-moi, je vous prie, car je veux au moins l'aller sonner.

On est bien plus occupé dans ce moment du contrôleur général et de ses opérations (vraiment chirurgicales) que de l'assemblée

— du clergé. Je ne doute point que cette assem-
 1770. blée ne se passe comme toutes les autres, à
 payer, à clabauder, et à se faire moquer d'elle.
 Quand on aura son argent, on lui dira comme
Harpagon : *Nous n'avons que faire de vos écritures* ; et tout le monde s'en ira content.

Oui, j'ai lu la *Religieuse de la Harpe*, et je trouve qu'il n'a rien fait qui en approche. Ne pensez-vous pas de même ? Adieu, mon cher et illustre ami ; croyez que je suis et serai toujours *tuus ex animo*.

Que dites-vous des *Géorgiques* de l'abbé de Lille, et du livre de l'abbé *Galiani* ?

LETTRE

L E T T R E C X V I I.

1770.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 11 de mars.

Nos lettres vont toujours se croisant, mon cher et illustre confrère. J'ai reçu le cahier que vous m'avez envoyé. Je suis touché, comme je le dois, de votre confiance; et je vous envoie, puisque vous le voulez, mes petites observations.

Page 7. Ce n'est point à la tête du troisième volume de l'*Encyclopédie*, mais à la tête du septième que se trouve l'éloge de *du Marfais*.

Page 8. Je crois cette digression déplacée pour plusieurs raisons. 1°. Parce que les secours dont il s'agit, si je suis bien instruit, ont été très-modiques, et si je ne me trompe, pour une seule personne, et de plus accordés de mauvaise grâce, et en déclarant qu'on n'aime point les gens de lettres ni les philosophes; c'est en effet ce qu'on a prouvé en plus d'une occasion. 2°. Parce que je crois qu'un homme en place, qui aide les gens de lettres du bien de l'*Etat*, pense et agit plus noblement pour elles et pour l'*Etat*, que celui qui leur donne

— des secours de son propre bien, surtout s'ils
 1770. font donnés comme je viens de le dire.
 3°. Parce que je crains que ces éloges, donnés
 dès le commencement d'un dictionnaire dans
 un article qui ne les amène pas, et à propos
 de la voyelle *a*, ne paraissent de l'adulation,
 et ne préviennent le lecteur contre un ou-
 vrage d'ailleurs excellent.

Page 9. Les remarques sur l'orthographe de
françois sont très-justes; mais on ferait peut-
 être bien d'ajouter que *français* ne représente
 guère mieux la prononciation, et qu'on
 devrait écrire *francès*, comme *procès*. C'est un
 autre abus de notre écriture que cet emploi
 d'*ai* pour *e*.

Page 12. Les *hiatus* sont sans doute un
 défaut en général; mais, 1°. il y a des hiatus
 à chaque moment au milieu des mots, et
 ces hiatus ne choquent point; croit-on qu'*ilia*,
intestins, soit plus choquant qu'*il y a* dans
 notre langue? 2°. Ne devrait-on pas dire que
 c'est une puérilité, et souvent un défaut con-
 traire à la simplicité et à la naïveté du style,
 que le soin minutieux d'éviter les hiatus dans
 la prose, comme le pratique l'abbé de la
Bletterie? *Cicéron* se moque dans son *Orator*
 de l'historien *Théopompe*, qui s'était trop
 occupé de ce soin ridicule. Il me semble qu'au
 mot *hiatus* ou *bâillement*, on pourrait faire à

ce sujet un article plein de goût. 3°. Notre poësie même me paraît ridicule sur ce point; 1770.
 on rejette, *j'ai vu mon père immolé à mes yeux*, et on admet, *j'ai vu ma mère immolée à mes yeux*, quoique l'*hiatus* du second vers soit beaucoup plus rude. 4°. Il a *Antoine* en aversion, n'est point proprement le concours de deux *a*; parce que *an* est une voyelle nasale très-différente de *a*. 5°. Pourquoi est-ce un défaut qu'un verbe ne soit qu'une seule lettre; qu'importe qu'on y employe une seule lettre ou plusieurs? le seul défaut, c'est l'identité de la préposition *à* et du verbe *a*.

Page 13. Vers la fin, ne faut-il pas dire; vous voyez très-rarement dans *Virgile* une voyelle suivie du mot commençant PAR LA MÊME voyelle; car rien n'est plus commun, ce me semble, dans *Virgile* et dans tous les poëtes qu'une rencontre de deux voyelles différentes. D'ailleurs il y a, ce me semble, dans *Virgile*, et assez fréquemment, des élisions encore plus rudes que *arma amens*; comme, *multum ille et terris*, &c. et mille autres semblables. Voilà bien du bavardage dont j'aurais dû me dispenser, en songeant au proverbe *ne sus Minervam*. L'auteur devrait bien consoler mon imbécillité (qui dure toujours), en m'envoyant la suite de l'ouvrage, si elle lui tombe entre les mains. J'embrasse de tout mon cœur mon

— 1770. illustre et respectable confrère , et je lui fais mon compliment sur le succès de *Sirven*, dont l'humanité lui est uniquement redevable. J'ai reçu , il y a quelque temps , par l'abbé *Audra* lui-même , l'*Histoire générale abrégée* , et je lui en ai écrit une lettre de remercimens , de félicitation et d'encouragement.

L E T T R E C X V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

29 de mars.

MON cher philosophe , mon cher ami , vous êtes assurément fort modeste , car vous traitez bien mal vos panégyristes qui n'ont entrepris cet ouvrage que pour vous rendre hommage.

Si l'imprimeur a mis 3 pour 7 , cela se corrigera aisément.

Vous avez toujours sur le bout du nez un certain homme. Le contrôleur général vient de me prendre deux cents mille francs , seul bien libre que j'avais et dont je pusse disposer ; de sorte que , s'il ne me les rend point , je n'ai pas de quoi récompenser mes domestiques après ma mort. L'autre , au contraire ,

m'a accordé sur le champ toutes les grâces que je lui ai demandées, places, argent, honneurs; et je ne lui ai jamais rien demandé pour moi. Vous devriez me mépriser, si je ne l'aimais pas. 1770.

Il me paraît que *français* doit avoir la préférence sur *francès*. 1°. Parce que dans plusieurs livres nouveaux on emploie *français* et non pas *francès*. 2°. Parce qu'on doit écrire *je fais*, *tu fais*, *il fait*, et non pas *je fès*, *tu fès*, *il fet*. 3°. Parce que la diphthongue *ai* indique bien plus sûrement la prononciation qu'un accent qu'on peut mettre de travers, qu'on peut oublier, et que les provinciaux prononcent toujours mal.

4°. Parce que la diphthongue *ai* a bien plus d'analogie avec tous les mots où elle est employée.

5°. Parce qu'elle montre mieux l'étymologie. *Je fais*, *facio*, *je plais*, *placeo*, *je tais*, *taceo*. Vous voyez qu'il y a toujours un *a* dans le latin.

Je fais une grande différence entre les bâillemens des voyelles au milieu des mots, et les bâillemens entre les mots, parce que les syllabes d'un mot se prononcent tout de suite, et qu'on doit très-souvent, dans le discours soutenu, séparer un peu les mots les uns des autres.

— 1770. Je fais encore une grande différence entre le concours des voyelles et le heurtement des voyelles. *Il y a* long-temps que je vous aime : cet *il y a* est fort doux ; *il alla à Arles*, est un heurtement affreux.

Nous avons voyelle qui entre et voyelle qui n'entre point. Je dirais hardiment dans une comédie de bas comique : *Il y a plus d'un mois que je ne vous ai vu*.

Je n'aime point un verbe en monosyllabes. Nos barbares de Velches ont fait *il a d'habet*.

L'abbé Audra a à Toulouse un, &c.

J'avoue qu'il y a un peu d'arbitraire dans mon euphonie ; chacun a l'oreille faite comme il peut.

Un *e* ne me paraît point choquer un *e*, comme *a* choque un *a*.

Immolée à mon père n'écorche point mon gosier, parce que les deux *e* font une syllabe longue. *Immolé à mon père* m'écorche, parce qu'*e* est bref. Je peux avoir tort en voyelles et en consonnes ; mais je crois que si les vers des *Quatre saisons* et de la *Religieuse* flattent mon oreille, et si tant d'autres vers la déchirent, c'est que MM. de *Saint-Lambert* et de *la Harpe* ont senti comme je sens.

Je vous demande très-humblement pardon de toutes ces pauvretés ; elles sont au-dessous de vous, je le fais bien ; il ne faut pas parler

d'a, b, c, à *Newton*. J'espère qu'il y aura ———
quelques articles plus amufans pour votre 1770.
imbécillité. Vous êtes imbécille, à ce que je
vois, comme *Archimède* et *Tacite*, quand ils
étaient las de travailler.

Ne m'oubliez pas auprès de M. de *Saint-Lambert*. Madame *Denis* et moi, nous vous embrassons de tout notre cœur. V.

Vous me demandez ce que je pense de la Religieuse, des *Géorgiques* et de l'exportation des blés.

Je dis anathème à quiconque ne pleurera pas en lisant la Religieuse.

A quiconque ne rira pas des facéties de *Galiani*, lequel pourrait bien avoir raison sous le masque.

Et à quiconque ne fera pas charmé de voir *Virgile* traduit mot à mot avec élégance.

Puisque je suis en train d'excommunier, et que c'est mon droit, en qualité de capucin, j'excommunie aussi les gens sans goût et sans connaissance de la campagne, qui n'aiment pas les *Quatre saisons* de M. de *Saint-Lambert*.

Bonsoir, mon cher philosophe; je suis bien malade, mais je prends cela de la part d'où ça vient.

1770.

L E T T R E C X I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , le 26 de mars.

MON cher et illustre ami, je pourrais vous dire comme *Agrippine* : *non, non, mon intérêt ne me rend point injuste.* Je fais que la personne dont vous me parlez fait profession de haine pour la philosophie et les lettres ; je ne fais pas non plus si l'Etat a plus à s'en louer que la philosophie ; mais je lui reconnais des qualités très-louables , et je fais qu'en particulier vous avez à vous en louer beaucoup. Je trouve seulement que son éloge eût été mieux placé dans cent autres endroits du *Dictionnaire*, qu'il ne l'est à la première page, et à propos de la lettre *A*. A l'égard du contrôleur général , que Dieu absolve, il me fait aussi perdre à moi environ cinq à six cents livres, et c'est le denier de la veuve. Jusqu'à présent, nous voyons comment il fait prendre ; le temps nous fera voir comment il faudra payer. Tout mis en balance , la personne que vous louez me paraît en effet la plus louable de ses semblables ; vous en avez loué
d'autres

d'autres qui assurément le méritaient moins, —
 et dont vous n'avez pas eu depuis à vous louer beaucoup. 1770.

A l'égard de notre petite controverse poétique et grammaticale, je conviens d'abord que *françois* est absurde, et que *français* est plus raisonnable; mais pourquoi employer deux lettres *ai*, pour marquer un son simple comme celui de l'*e* dans *procès*? La raison de l'étymologie me paraît faible, car il y a mille autres mots où l'orthographe fait faux bond à l'étymologie, et avec raison, parce que la première règle, et la seule raisonnable, est d'écrire comme on prononce : les Italiens nous en donnent l'exemple, et nous devrions le suivre.

Mon oreille est assurément la très-humble servante de la vôtre; mais *immolée à mes yeux* me paraît plus dur qu'*immolé à mes yeux*, par la raison même que vous apportez du contraire, celle de la prolongation de la voyelle. Croyez-vous d'ailleurs que *la hauteur, un héros, tout le camp ennemi, disperse tout son camp à l'aspect de Jéhu*, et mille autres heurtemens semblables ne soient pas plus écorchans qu'une simple rencontre de voyelles que nos règles interdisent? Ces règles vous paraissent-elles bien conséquentes? Je conviens qu'il *alla à Arles* est affreux; mais je

— voudrais qu'on ne fît pas plus de grâce aux
1770. autres heurtemens que j'ai cités, et qui me
paraissent comme ces grands seigneurs qui ne
se font respecter qu'à force de morgue.

Vous ne savez donc pas que notre secrétaire *Duclos* est absent depuis trois semaines : on prétend qu'il est allé négocier avec M. de *la Chalotais* ; on assure même que la négociation n'a pas réussi : je n'en fais pas plus là-dessus que le public, qui pourrait bien n'en rien savoir.

Priez Dieu pour l'ame de l'archidiacre *Trublet*, mort à Saint-Malo le 14, après avoir porté l'aumusse pendant quatre ans avec grande édification. Son *Journal chrétien* a dû lui faire ouvrir les deux battans du paradis. J'espère que nous aurons *Saint-Lambert* à sa place, et qu'il pourra nous consoler de cette perte.

Priez Dieu surtout, mon cher ami, pour ma pauvre tête, car je n'en ai plus ; il ne me reste qu'un cœur pour vous aimer, et une plume pour vous le dire.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, le 12 d'avril.

M. *Duclos* est arrivé, il y a dix ou douze jours, mon cher et illustre maître. Vous n'ignorez pas, sans doute, qu'il était allé à *Saintes*, pour négocier avec *M. de la Chalotais* qui n'a voulu entendre à rien, et qui ne demande qu'à être jugé et à retourner à ses fonctions. Voilà l'affaire de *M. le duc d'Aiguillon* entamée; elle pourrait devenir très-sérieuse, mais elle pourrait bien aussi n'aboutir à rien, comme il n'arrive que trop dans ce drôle de pays.

Le libraire *Panckoucke*, qui voit toujours ses cent mille écus en l'air, par la déconfiture de l'*Encyclopédie*, se propose d'aller incessamment vous rendre ses hommages. C'est un honnête garçon dont je crois que vous serez content, quoiqu'il ait fait, pendant quelque temps, comme vous le lui avez dit, la litière de maître *Aliboron*, qui même lui doit encore beaucoup d'argent.

Nous attendons de belles fêtes qui seront,

— à ce qu'on dit, magnifiques; en attendant,
 1770. nous n'avons pas le fol ou le fou; nous dan-
 serons bien, et nous rirons tant bien que
 mal, mais nous mourrons de faim. Quant à
 moi, j'ai toujours assez peu d'envie de rire,
 attendu mon imbécillité qui continue; mais
 cette imbécillité ne m'empêchera pas de vous
 chérir et de vous honorer comme je le dois.

L E T T R E C X X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 27 d'avril.

IL n'y a pas d'apparence, mon cher philo-
 sophe, mon cher ami, que ce soit à *Voltaire*
 vivant; ce sera à *Voltaire* mourant, car je n'en
 puis plus; et depuis quelques jours, je sens
 que je suis au bout de mon écheveau. Je me
 regarde dans votre entreprise illustre comme
 votre prête-nom. On veut dresser un monu-
 ment contre le fanatisme, contre la persé-
 cution; c'était vous, c'était *Diderot* qu'il fallait
 mettre là; je me tiens pierre d'attente.

N'allez pas, au reste, y mettre une barbe
 de capucin; car, tout capucin que je suis, je
 n'en porte point la barbe.

Il ne ferait pas mal que *Frédéric* se mît au rang des souscripteurs ; cela épargnerait de l'argent à des gens de lettres trop généreux qui n'en ont guère. Il me doit cette réparation, et vous êtes le seul qui foyez à portée de lui proposer cette bonne œuvre philosophique. Il vous a envoyé, sans doute, le petit ouvrage qu'il a composé en dernier lieu, dans le goût de *Marc-Aurèle*, pendant qu'il avait la goutte : cela sent encore plus son *Frédéric* que son *Marc-Aurèle*. — 1770.

Adieu, mon digne et illustre ami ; et si mon mal de poitrine augmente, adieu pour toujours.

1770.

L E T T R E C X X I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, ce 30 de mai.

C'EST M. *Pigal* qui vous remettra lui-même cette lettre, mon cher et illustre maître. Vous savez déjà pourquoi il vient à Ferney, et vous le recevrez comme *Virgile* aurait reçu *Phidias*, si *Phidias* avait vécu du temps de *Virgile*, et qu'il eût été envoyé par les Romains pour leur conserver les traits du plus illustre de leurs compatriotes. Avec quel tendre respect la postérité n'aurait-elle pas vu un pareil monument, s'il avait pu exister? Elle aura, mon cher et illustre maître, le même sentiment pour le vôtre. Vous avez beau dire que vous n'avez plus de visage à offrir à M. *Pigal*, le génie, tant qu'il respire, a toujours un visage, que le génie son confrère fait bien trouver; et M. *Pigal* prendra, dans les deux escarboucles dont la nature vous a fait des yeux, le feu dont il animera ceux de votre statue. Je ne saurais vous dire, mon cher et respectable confrère, combien M. *Pigal* est flatté du choix qui a été fait de

lui pour ériger ce monument à votre gloire, à la sienne et à celle de la nation française. Ce sentiment seul le rend aussi digne de votre amitié, qu'il l'est déjà de votre estime. C'est le plus célèbre de nos artistes qui vient, avec enthousiasme, pour transmettre aux siècles futurs la physionomie et l'ame de l'homme le plus célèbre de notre siècle; et, ce qui doit encore plus toucher votre cœur, qui vient, de la part de vos admirateurs et de vos amis, pour éterniser sur le marbre leur attachement et leur admiration pour vous. Avec tant de titres pour être bien reçu, M. *Pigal* n'a pas besoin de recommandation; cependant il a désiré que je lui donnasse pour vous une lettre dont il est si fort en droit de se passer; mais ce désir même est une preuve de sa modestie, et par conséquent un nouveau titre pour lui auprès de vous. Adieu, mon cher et illustre et ancien ami; renvoyez-nous M. *Pigal* le plutôt que vous pourrez, car nous sommes pressés de jouir de son ouvrage. Je ne vous dis rien de moi, sinon que je suis toujours imbécille; mais cet imbécille vous aimera, vous respectera et vous admirera, tant qu'il lui restera quelque faible étincelle de ce bon ou mauvais présent appelé *raison*, que la nature nous a fait. Je vous embrasse de tout mon cœur.

1770.

— P. S. Un très-grand nombre de gens de
1770. lettres a déjà contribué , et un plus grand
nombre a promis d'imiter leur exemple. M. le
maréchal de *Richelieu* et plusieurs personnes
de la cour ont contribué aussi ; M. le duc
de *Choiseul* et beaucoup d'autres promettent
de s'y joindre. Je ne doute pas que plus d'un
prince étranger n'en fît autant , si vos compa-
triotés n'étaient jaloux d'être seuls ; cependant
ils feraient volontiers à votre gloire le sacrifice
de leur délicatesse. Adieu , adieu.

L E T T R E C X X I I I.

1770.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 8 de juin.

MON cher et illustre confrère, cette lettre vous sera remise par M. *Panckoucke* que vous connaissez depuis long-temps, et dont vous m'avez souvent parlé, dans vos lettres, avec estime et avec intérêt. J'espère que cet intérêt augmentera encore, s'il est possible, par celui que je prends à M. *Panckoucke*, et par la connaissance que vous aurez de l'honnêteté de son caractère, et des sentimens de respect et d'attachement dont il est rempli pour vous. Il va à Genève pour des affaires qui l'intéressent, et je l'ai assuré que vous ne lui refuseriez pas vos bontés et vos conseils. Il vous contera tous les malheurs qu'a essuyé l'infortunée *Encyclopédie*, et le besoin qu'elle a que les honnêtes gens et les philosophes fassent un bataillon carré pour la soutenir. J'espère qu'il m'apprendra en quel état est l'ouvrage que vous avez entrepris, et qui sera si utile à la perfection du nôtre. Je vous recommande le suisse de *Félice* et ses coopérateurs, au nombre desquels font quelques

— 1770. polifsons d'écrivailleurs français , qui prétendent , à ce qu'on dit , élever autel contre autel. A en juger par les programmes ou *prospectus* qu'ils ont publiés , ce fera de la befogne bien faite ; et je ne doute pas que cette *fociété de gens de lettres* , foi-difant , ne renferme *plusieurs suiffes de porte* , nouvellement arrivés de Zug ou d'Underwald. Quoi qu'il en foit , mon cher et illuftre maître , je vous demande vos bontés et votre amitié pour M. *Panckoucke* ; et j'espère que quand vous l'aurez vu , vous l'en trouverez digne , et que ma recommandation lui deviendra tout-à-fait inutile. Je vous embraffe de tout mon cœur.

L E T T R E C X X I V.

1770.

D E M. D E V O L T A I R E.

11 de juin.

MON cher ami, mon cher philosophe, êtes-vous toujours bien imbécille à la manière de *Locke* et de *Newton*? Prêtez-moi un peu de votre bêtise, j'en ai grand besoin. On dit que vous nous donnez pour confrère monsieur l'archevêque de Toulouse, qui passe pour une bête de votre façon, très-bien disciplinée par vous. Savez-vous quand les bêtes d'une autre espèce cesseront d'être rassemblées? cela est assez important pour ce pauvre *Panckoucke*.

Répondez, je vous prie, à une autre question. Le roi de Prusse vous a envoyé, sans doute, son petit écrit contre un livre imprimé cette année, intitulé *Essai sur les préjugés*; ce roi a aussi les siens qu'il faut lui pardonner: on n'est pas roi pour rien. Mais je voudrais savoir quel est l'auteur de cet *Essai* contre lequel sa majesté prussienne s'amuse à écrire un peu durement. Serait-il de *Diderot*? serait-il de *Damilaville*? serait-il d'*Helvétius*? peut-être ne le connaissez-vous point; je le crois

— 1770. imprimé en Hollande. L'auteur, quel qu'il soit, me paraît ressembler à *le Clerc de Montmerci*; il a de la force, mais il fait trop de prose, comme l'autre fait trop de vers.

Il faut que je vous dise un mot de la plaifanterie de l'effigie. Le vieux magot que *Pigal* veut sculpter sous vos auspices, a perdu toutes ses dents, et perd ses yeux; il n'est point du tout sculptable; il est dans un état à faire pitié. Conseillez, je vous en prie, à votre *Phidias* de s'en tenir à la petite figure de porcelaine faite à Sève, qui lui servirait de modèle. J'aimerais bien mieux avoir votre buste que tout autre.

Bonsoir, mon très-cher philosophe; badinez avec la vie, elle n'est bonne qu'à cela.

DE M. DE VOLTAIRE.

21 de juin.

Vous qui, chez la belle Hippatie, (*)
Tous les vendredis raisonnez
De vertu, de philosophie,
Et tant d'exemples en donnez,

Vous faurez que, dans ma retraite,
Aujourd'hui Phidias-Pigal
A deffiné l'original
De mon vieux et maigre squelette.

Chacun rit vers le mont Jura,
En voyant cet honneur insigne;
Mais la France entière dira
Combien vous en étiez plus digne.

C'est un beau soufflet, mon cher et vrai
philosophe, que vous donnez au fanatisme
et aux lâches valets de ce monstre. Vous
employez l'art du plus habile sculpteur de
l'Europe, pour laisser un témoignage d'amitié

(*) Madame Necker.

— à votre vieil enfant perdu , à l'ennemi des
1770. tyrans , des *Pompignans* et des *Frérons* , &c.
Vous écrasez , sous ce marbre , la superstition
qui levait encore la tête.

M. le duc de *Choiseul* se joint à vous , et
c'est en qualité d'homme de lettres ; car je
vous assure qu'il fait des vers plus jolis que
tous ceux qu'on lui adresse ; et soyez très-
certain que , sans *Paliffot* fils de son avocat ,
et sans *Fréron* qui a été son régent au collège
des jésuites , il aurait été votre meilleur ami :
je le crois actuellement entièrement revenu.

Pour moi , je lui ai presqu'autant d'obliga-
tion qu'à vous. Vous savez dans quel affreux
désordre est tombée cette malheureuse petite
république de Genève. Les *fociniens* sont
devenus assassins. J'ai recueilli vingt familles
émigrantes ; j'ai établi une manufacture de
montres chez moi ; M. le duc de *Choiseul* les
a protégées , et a fait acheter par le roi plu-
sieurs de leurs ouvrages. Vous voyez si son
nom ne doit pas être placé à côté du vôtre
dans l'affaire de la statue.

A l'égard de *Frédéric* , je crois qu'il est
absolument nécessaire qu'il soit de la partie.
Il me doit , sans doute , une réparation comme
roi , comme philosophe et comme homme de
lettres ; ce n'est pas à moi à la lui demander ,
c'est à vous à consommer votre ouvrage. Il

faut qu'il donne. Par quelque somme qu'il contribue, madame *Denis* donnera toujours vingt fois plus que lui; elle est au rang des artistes les plus célèbres, en fait de croches et de doubles croches. 1770.

M. *Pigal* m'a fait parlant et pensant, quoique ma vieillesse et mes maladies m'aient un peu privé de la pensée et de la parole; il m'a fait même fourire: c'est apparemment de toutes les sottises que l'on fait tous les jours dans votre grande ville, et surtout des miennes. Il est aussi bon homme que bon artiste, c'est la simplicité du vrai génie.

J'ai vu le dessin du mausolée du maréchal de *Saxe*; ce sera le plus grand et le plus beau morceau de sculpture qui soit peut-être en Europe. Il m'a fait l'honneur de me dire, avec sa naïveté dépouillée de tout amour propre, qu'il avait conçu le dessein des accompagnemens de la statue du roi qu'il a faite pour *Rheims*, sur ces paroles qu'il avait lues dans le *Siècle de Louis XIV*: *C'est un ancien usage des sculpteurs de mettre des esclaves aux pieds des statues des rois; il vaudrait mieux y représenter des citoyens libres et heureux.*

Il communiqua cette idée à M. *Bertin* qui, en qualité de ministre d'Etat, et plus encore de citoyen, la saisit avec chaleur, et doubla sa récompense: ainsi c'est à lui que nous

— 1770. devons l'abolition de cette coutume barbare de sculper l'esclavage aux pieds de la royauté. Il faut espérer du moins que cette lâcheté insultante à la nature humaine ne reparaitra plus ; il faut espérer aussi qu'en figurant des citoyens heureux bénissant leurs maîtres, jamais les artistes ne mentiront à la postérité. Adieu, mon grand philosophe, mon cher ami et mon soutien.

L E T T R E C X X V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 30 de juin.

Vous avez dû, mon cher maître, recevoir une lettre de moi par M. *Pigal*, et une autre par M. *Panckoucke*; celle-ci ne fera pas longue, car, à mon imbécillité continue, s'est joint, depuis quelques jours, une profonde mélancolie. Je crois que je serai votre précurseur dans l'autre monde, si cela continue; je voudrais bien pourtant, après vous y avoir annoncé, ne pas vous y voir arriver de longtemps. Nous avons élu, lundi dernier, monsieur l'archevêque de Toulouse à la place du duc

duc de *Villars*, et assurément nous ne perdons pas au change. Je crois cette acquisition une des meilleures que nous puissions faire dans les circonstances présentes. Il ne sera reçu qu'après l'assemblée du clergé, qui finira dans les derniers jours d'auguste. 1770.

Oui, le roi de Prusse m'a envoyé son écrit contre l'*Essai sur les préjugés*. Je ne suis point étonné que ce prince n'ait pas goûté l'ouvrage; je l'ai lu depuis cette réfutation, et il m'a paru bien long, bien monotone et trop amer. Il me semble que ce qu'il y a de bon dans ce livre, aurait pu et dû être noyé dans moins de pages; et je vois que vous en avez porté à peu-près le même jugement. Nous avons eu des nouvelles de l'arrivée de *Pigal*, et de la bonne réception que vous lui avez faite. Savez-vous que *Jean-Jacques Rousseau* m'a envoyé sa contribution, et que ce *Jean-Jacques* est actuellement à Paris? Adieu, mon cher maître; je n'ai pas la force de vous en écrire davantage, mais je n'ai pas voulu tarder plus long-temps à répondre à vos questions. Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.

1770.

L E T T R E C X X V I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, ce 2 de juillet.

MON cher et illustre ami, j'ai reçu à la fois, par *Marin*, deux de vos lettres, et je me hâte de répondre aux articles essentiels; car je ne vous écrirai pas une longue lettre, étant toujours imbécille, triste, et presque entièrement privé de sommeil.

Je n'aime ni n'estime la personne de *Jean-Jacques Rousseau*, qui, par parenthèse, est actuellement à Paris; j'ai fort à me plaindre de lui; cependant je ne crois pas que ni vous ni vos amis deviez refuser son offrande. Si cette offrande était indispensable pour l'érection de la statue, je conçois qu'on pourrait se faire une peine de l'accepter; mais qu'il souscrive ou non, la statue n'en fera pas moins érigée; ce n'est plus qu'un hommage qu'il vous rend, et une espèce de réparation qu'il vous fait. Voilà du moins comme je vois la chose, et ceux de vos amis à qui j'ai fait part de votre répugnance me paraissent penser comme moi.

Quant à *la Beaumelle*, il n'en est pas de même ; c'est un homme décrié et déshonoré, ainsi que *Fréron* et *Paliffot* ; il ne ferait pas juste de mettre *Jean-Jacques Rousseau* dans la même classe : cependant si vous insistez ; je verrai avec nos amis communs le parti qu'il faudra prendre. On ne pourrait lui rendre sa souscription que comme associé étranger, ce qui aurait un inconvénient, car alors comment y admettre le roi de Prusse ? *Rousseau* ne manquerait pas de jeter les hauts cris. Je vous invite donc à souffrir son offrande. A l'égard de *Frédéric*, je lui écrirai à ce sujet, puisque vous le désirez, et certainement je ne négligerai rien pour l'engager à se joindre à nous.

Je fais, mon cher maître, qu'on vous a écrit de Paris, pour tâcher d'empoisonner votre plaisir, que ce n'est point à l'auteur de *la Henriade*, de *Zaïre*, &c. que nous élevons ce monument, mais au destructeur de la religion. Ne croyez point cette calomnie ; et pour vous prouver, et à toute la France, combien elle est atroce, il est facile de graver sur la statue le titre de vos principaux ouvrages. Soyez sûr que madame *du Deffant*, qui vous a écrit cette noirceur, est bien moins votre amie que nous, qu'elle lit et applaudit les feuilles de *Fréron*, et qu'elle en cite avec

— éloges les méchancetés qui vous regardent ;
1770. c'est de quoi j'ai été témoin plus d'une fois.
Ne la croyez donc pas dans les méchancetés
qu'elle vous écrit. *Palissot* avait fait une
comédie intitulée *le Satirique*, dans laquelle
il se déchirait lui-même à belles dents pour
pouvoir déchirer à son aise les philosophes.
Comme il a su qu'on le soupçonnait d'être
l'auteur de la pièce, il a écrit les lettres les
plus fortes pour s'en disculper ; la pièce a
été refusée à la police, malgré la protection
de votre ami M. de *Richelieu*, et pour lors
Palissot s'en est déclaré l'auteur. Adieu, mon
cher maître ; je n'ai pas la force d'en écrire
davantage.

L E T T R E C X X V I I I. 1770.

D E M. D E V O L T A I R E.

7 de juillet.

J'AI un petit moment pour répondre à la lettre du 2 de juillet, par le courier de Lyon à Verfoy. Il me paraît que la littérature est comme ce monde, il y a de l'or et de la fange. Vous êtes mon or, mon cher ami.

Vous êtes ami de l'archevêque de Toulouse. Je suis persuadé que vous l'avez mis au rang des souscripteurs, puisqu'il est notre confrère; mais ce n'est pas assez, il faut qu'il soit au rang des vengeurs de l'innocence. Toute la jeunesse du parlement de Toulouse est devenue philosophe, et j'en reçois tous les jours des témoignages évidens; mais les vieux font encore des druides barbares.

Madame Calas, que j'embrassai hier avec tous ses enfans, m'apprit que le procureur général Riquet avait conclu à la faire pendre et à rouer un de ses fils avec Lavaisse. Nous avons contre nous ce procureur général de Belzébuth dans l'affaire de Sirven. Nous demandons des dédommagemens considérables, et

— on nous les doit. *Riquet* s'y oppose. Pouvez-vous nous donner la protection de l'archevêque ? Il faut se lier quelquefois avec ses anciens ennemis contre des ennemis nouveaux.

1770.

Je suis un peu en guerre avec Genève, pour avoir recueilli chez moi une centaine de genevois, et pour avoir établi sur le champ une manufacture considérable, rivale de la leur. Je suis obligé de bâtir plus de maisons que je n'ai fait de livres. M. le duc de *Choiseul* me soutient de toutes ses forces, il fait son affaire de la mienne; madame la duchesse de *Choiseul* l'encourage encore, et nous lui avons les dernières obligations. La tolérance universelle est établie chez moi plus qu'à Venise.

Madame de *Choiseul* est intime amie de madame du *Deffant*.

Vous voyez d'un coup d'œil la situation délicate où je me trouve.

Elle l'est bien davantage par rapport à votre *Encyclopédie*; *Panckoucke* pourra vous en informer.

Voilà bien des fardeaux pour un malade de soixante et seize ans.

Mandez-moi, s'il vous plaît, si M. et madame de *Choiseul* ont souscrit, ou s'ils l'ont oublié; il est très-nécessaire qu'ils souscrivent.

Portez-vous bien, mon grand et véritable

philosophe , et vivez pour faire respecter la
raison et l'esprit.

1770.

N. B. Je crois la Grèce entière libre , au
moment que je vous parle : voulez-vous que
nous allions y faire un tour ?

LET T R E C X X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

16 de juillet.

MON très-cher philosophe , je vous prie de
me dire ce que vous pensez du *Système de la
nature* ; il me paraît qu'il y a des choses excel-
lentes , une raison forte et de l'éloquence
mâle , et que par conséquent il fera un mal
affreux à la philosophie. Il m'a paru qu'il y
avait des longueurs , des répétitions et quel-
ques inconséquences ; mais il y a trop de bon
pour qu'on n'éclate pas avec fureur contre ce
livre. Si on garde le silence , ce sera une
preuve du prodigieux progrès que la tolérance
fait tous les jours. On s'arrache ce livre dans
toute l'Europe.

Je persiste dans la prière que je vous ai faite

— de faire rendre à *Jean-Jacques* sa mise ; c'est
 1770. l'avis de M. de *Saint-Lambert*. Je ne peux
 voir cet homme dans la liste à côté de vous
 et de M. le duc de *Choiseul* ; mais je vous
 recommande toujours *Frédéric*, non pas parce
 qu'il est roi, mais parce qu'il m'a fait du mal,
 et qu'il me doit une réparation.

Je vous prie instamment, mon cher ami,
 de me mander si vous lui avez écrit.

J'ai appris avec plaisir qu'on ne jouerait
 point cette infame pièce intitulée *le Satirique* ;
 ceux qui l'ont protégée doivent rougir.

Si vous voyez monsieur l'archevêque de
 Toulouse, dites-lui, je vous en prie, qu'on
 lui demandera sa protection pour les *Sirven*.
 Les *Sirven* plaident hardiment pour avoir des
 dépens, dommages et intérêts qu'on leur doit.
 La jeunesse du parlement est pour nous ; mais
 nous avons contre nous un procureur général
 qui, dans ses conclusions sur le procès des
Calas, requit qu'on pendît et qu'on brûlât
 madame *Calas*. Cette bonne et vertueuse
 mère me vint voir ces jours passés, je pleurai
 comme un enfant.

Portez-vous bien, vivez pour enseigner les
 sages et pour réprimer les fous.

LETTRE

L E T T R E C X X X.

1770.

D E M. D' A L E M B E R T.

Ce 25 de juillet.

Vous voulez favoir , mon cher maître , ce que je pense du *Système de la nature* ? je pense comme vous qu'il y a des longueurs , des répétitions , &c. , mais que c'est un terrible livre ; cependant je vous avoue que , sur l'existence de DIEU , l'auteur me paraît trop ferme et trop dogmatique , et je ne vois en cette matière que le scepticisme de raisonnable. *Qu'en savons-nous* est , selon moi , la réponse à presque toutes les questions métaphysiques ; et la réflexion qu'il y faut joindre , c'est que , puisque nous n'en savons rien , il ne nous importe pas sans doute d'en savoir davantage. Le roi de Prusse vous a-t-il envoyé une réfutation qu'il a faite de ce livre ? A propos de ce prince , j'ai écrit , il y a quinze jours , et de la manière la plus pressante , et peut-être la plus efficace ; demandez à *Chabanon* et au comte de *Rochefort* s'ils sont contents de ma lettre.

Quant à *Jean-Jacques Rousseau* , je vous ai déjà répondu sur sa souscription ; je vous

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. * D d*

— invite de nouveau à vous détacher de cette
1770. idée que vos amis désapprouvent, quoiqu'ils ne veuillent rien faire qui vous déplaîse.

Non, on ne jouera point cette infamie du *Satirique*, et je puis vous dire, sous le secret, que c'est à moi que la philosophie et les lettres ont cette obligation. J'ai fait parler à M. de *Sartine* par quelqu'un qui a du pouvoir sur son esprit, et qui lui a parlé de manière à le convaincre. Il était temps, car la pièce devait être annoncée le soir même, pour être jouée le lendemain.

On écrira ou l'on fera écrire au procureur général *Riquet*, soyez tranquille. La personne à qui vous me priez de recommander cette affaire, m'a promis tout ce qui dépendra d'elle. Cette personne doit être chère à la philosophie, par sa manière de penser; elle prêche hautement la tolérance et les vœux à vingt-cinq ans.

Adieu, mon cher et illustre maître; nous avons déjà plus qu'il ne nous faut pour la statue, mais nous recevons toujours les souscriptions, car bien d'honnêtes gens n'ont pas souscrit encore. Êtes-vous sûr que M. le duc de *Choiseul* ait souscrit? je fais que c'est son dessein, mais je doute qu'il l'ait encore exécuté. Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

D E M. D E V O L T A I R E.

27 de juillet.

P R E M I E R E M E N T, mon cher philosophe, ayez soin de votre santé. Vie de malingre, vie insupportable, mort continuelle avec des momens de résurrection; j'en fais des nouvelles depuis plus de soixante ans.

2°. Vous avez sans doute l'écrit du roi de Prusse contre le *Système de la nature*, ouvrage trop long à mon avis; il y a trop de répétitions, trop d'incorrections.

C'est apparemment pour ne pas paraître écolier de *Spinoza* et de *Straton*, qu'il n'admet point une intelligence éternelle répandue, je ne fais comment, dans ce monde. Il me semble qu'il y a de l'absurdité à faire naître des êtres intelligens du mouvement et de la matière qui ne le font pas; au moins le roi de Prusse relève fort bien cette bizarrerie.

Voilà une guerre civile entre les incrédules. Je connais une autre réfutation qui va, dit-on, être imprimée. Nos ennemis diront que la discorde est dans le camp d'*Agramant*.

_____ 1770. Toutefois il faut que les deux partis se réunissent. Je voudrais que vous fîssiez cette réconciliation, et que vous leur disiez : Passez-moi l'émétique, et je vous passerai la saignée.

Le roi de Prusse ne me parle pas plus de certaine statue, que de celle du Festin de Pierre; ne lui avez-vous pas écrit? ne vous a-t-il pas répondu?

Il ne me sied pas d'en parler à *Catherine* l'héroïne. Ce serait à *Protagoras-Diderot* d'en écrire à cette amazone; mais surtout il faudrait dire qu'on ne recevra que peu: on doit ménager sa bourse que *Moustopha* épuise. Je ménagerai certainement celle de *Jean-Jacques*, et je réprimerai l'orgueil de *Diogène*. Je ne connais point de plus méprisable charlatan: quelle différence de ces joueurs de gobelets à vous!

Je vous embrasse bien fort, mon cher ami.

L E T T R E C X X X I I.

1770.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 4 d'auguste.

J'E n'ai point encore de réponse, mon cher et illustre maître, à la lettre très-pressante que j'ai écrite au roi de Prusse, le 7 de juillet dernier; il faut cependant qu'elle ait produit son effet, car voici ce que M. de *Catt*, son secrétaire, m'écrit du 22 : *Le roi souscrira à ce que vous désirez; quand il vous fera sa réponse, je vous l'enverrai.* Dès que j'aurai cette réponse, je ne perdrai pas un moment pour vous en instruire.

J'ai une autre nouvelle à vous apprendre, c'est que vraisemblablement j'aurai bientôt le plaisir de vous embrasser. Tous mes amis me conseillent le voyage d'Italie, pour rétablir ma tête; j'y suis comme résolu, et ce voyage me fera, comme vous croyez bien, passer par Ferney, soit en allant, soit en revenant. La difficulté est d'avoir un compagnon de voyage; car dans l'état où je suis, je ne voudrais pas aller seul. Une autre difficulté encore plus grande, c'est l'argent que je n'ai

— pas. Beaucoup d'amis m'en offrent , mais je
 1770. ne ferais pas en état de le rendre , et je ne
 veux l'aumône de personne. J'ai pris le parti
 d'écrire , il y a huit jours , au roi de Prusse ,
 qui m'avait déjà offert , il y a sept ans , quand
 j'étais chez lui , les secours nécessaires pour
 ce voyage que je me proposais alors de faire.
 J'attends sa réponse , ainsi que celle d'un ami
 à qui j'ai proposé de m'accompagner , et pour
 lors je vous écrirai ma dernière résolution.

Je vous ai déjà mandé mon sentiment sur
 le *Système de la nature* ; *non* , en métaphysique ,
 ne me paraît guère plus sage que *oui* ; *non*
liquet , est la seule réponse raisonnable à pres-
 que tout. D'ailleurs , indépendamment de
 l'incertitude de la matière , je ne fais si on
 fait bien d'attaquer directement et ouverte-
 ment certains points auxquels il serait peut-
 être mieux de ne pas toucher. J'ai reçu l'écrit
 du roi de Prusse , et je lui ai fait part de mes
 réflexions sur ces objets , *grands ou petits* ;
grands par l'idée que nous y attachons , *petits*
 par le peu d'utilité dont ils sont pour nous ,
 comme le prouve leur obscurité même. L'essen-
 tiel serait de se bien porter , soit en ce monde ,
 soit en l'autre ; mais *hoc opus , hic labor est*.
 Adieu , mon cher ami ; je me fais d'avance
 un plaisir de l'espérance de vous embrasser
 encore.

L E T T R E C X X X I I I. 1770.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 9 d'auguste.

JE ne perds pas un moment, mon cher et illustre ami, pour vous apprendre que je reçois à l'instant même la réponse du roi de Prusse; non-seulement il souscrira et ne *refusera rien*, dit-il, *pour cette statue*, mais la grâce qu'il y met est mille fois plus flatteuse pour vous que sa souscription même; la manière dont il parle de vous, quoique juste, mérite, j'ose le dire, toute votre reconnaissance; je voudrais que cette lettre pût être gravée au bas de votre statue; je voudrais vous envoyer copie de cette lettre, ainsi que de la mienne, bien entendu que ni l'une ni l'autre ne sortiront de vos mains; mais le courier presse en ce moment, et je ne veux pas différer votre plaisir. Adieu, mon cher ami; j'espère toujours vous embrasser bientôt; j'espère aussi que le même prince qui souscrit si dignement et si noblement pour votre statue, me mettra en état de faire ce voyage d'Italie, si indispensable pour ma santé. Je vous embrasse de

— 1770. tout mon cœur. Adieu, adieu; il est bien juste que la philosophie et les lettres aient quelques consolations au milieu des persécutions qu'elles souffrent. *Vale, vale. Tuus ex animo.*

L E T T R E C X X X I V .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, ce 11 d'auguste.

JE ne pus, mon cher maître, vous envoyer par le dernier courier copie de ma lettre au roi de Prusse et de sa réponse. Je vous envoie l'une et l'autre par celui-ci (*). Personne au monde n'a copie de ces deux lettres que vous, très-peu de personnes même connaissent la mienne; mais je ferai lire celle du roi de Prusse à tout ce que je rencontrerai. Cependant je serais très-fâché que cette lettre fût imprimée, le roi en serait peut-être mécontent, et en vérité il se conduit trop dignement et trop noblement, en cette occasion, pour lui donner sujet de se plaindre. J'espère donc, mon cher et illustre ami, que vous vous

(*) Voyez Mélanges littéraires, tome III, page 139.

contënterez de faire part de cette lettre à ———
ceux qui désireront de la voir, sans souffrir 1770.
qu'elle sorte de vos mains. Je serais infiniment affligé si elle paraissait sans le consentement du roi, et vous m'aimez trop pour vouloir me faire tant de mal. J'espère aussi que vous ne manquerez pas d'écrire au roi de Prusse; son procédé me paraît digne de votre reconnaissance, de la mienne et de celle de tous les gens de lettres. Adieu, mon cher et ancien ami; je regarde comme un des plus heureux événemens de ma vie le bonheur que j'ai eu de réussir dans cette négociation.

J'espère vous embrasser avant la fin de septembre, et vous dire encore une fois, avant que de mourir, combien je vous aime, je vous admire et je vous révère.

1770.

L E T T R E C X X X V.

D E M. D E V O L T A I R E.

11 d'auguste.

MON cher philosophe , mon cher ami , vous êtes donc dégoûté de Paris ; car assurément on ne se porte pas mieux sur les bords du Tibre que sur ceux de la Seine. M. de *Fontenelle* , à qui vous tenez de fort près , a vécu cent ans sans en avoir eu l'obligation à Rome ; mais enfin , *ogni uno faccia secondo il suo cervello*.

Je souhaite que *Denis* fasse ce que vous savez ; mais je doute que le viatique soit assez fort pour vous procurer toutes les commodités et tous les agrémens nécessaires pour un tel voyage ; et si vous tombez malade en chemin , que deviendrez-vous ?

Ma philosophie est sensible ; je m'intéresse tendrement à vous ; je suis bien sûr que vous ne ferez rien sans avoir pris les mesures les plus justes.

Un de mes amis , qui n'est pas *Denis* , a fait imprimer une réponse fort honnête au *Système de la nature* ; je compte vous l'envoyer

par la première poste. Il ne faudra vraiment pas l'envoyer à *Denis*, il n'en ferait pas content, non-seulement parce qu'il en a fait une qui est sans doute meilleure, mais par une autre raison. — 1770.

On me mande que le ministère a donné quatre à cinq mille livres de rente à des gens de lettres sur l'évêché de *Fréron*; cet homme qui ne devrait être qu'évêque des champs, a donc vingt-quatre mille livres de rente pour dire des sottises!

*Sæpè mihi dubiam traxit sententia mentem.
Curarent Superi terras, an nullus inesset
Rector, et incerto fluerent mortalia casu.*

Je vous embrasse du fond de mon cœur.

1770.

L E T T R E C X X X V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 12 d'auguste.

Tous les honneurs, mon cher maître, vous viennent à la fois, et j'en suis ravi. Je lus hier à l'académie française la lettre du roi de Prusse, et elle arrêta d'une voix unanime que cette lettre ferait inférée dans ses registres, comme un monument honorable pour vous et pour les lettres. Je donnerai à ce monument si flatteur pour vous, et même pour nous tous, toute la publicité qui dépendra de moi, à l'impression près, que je vous prie surtout d'éviter, parce que le roi de Prusse pourrait en être mécontent. Je me souviens que la czarine me fit des reproches dans le temps d'avoir laissé imprimer la lettre qu'elle m'avait adressée, et depuis ce temps j'ai fait vœu d'être extrêmement circonspect à cet égard.

A propos de la czarine, il faut, si vous désirez qu'elle souscrive, que *Diderot* lui en écrive; car je ne saurais m'en charger, parce que vraisemblablement je ne ferai pas à Paris dans

un mois, et par conséquent hors de portée d'avoir sa réponse. Adieu, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur, et compte toujours vous embrasser bientôt en réalité. Je ne doute pas que vous n'avez déjà écrit au roi de Prusse, et je crois que vous devez aussi un petit mot de remerciement à l'académie, que vous adresserez au secrétaire. 1770.

LETTRE CXXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 d'auguste.

DENIS a raison, mon très-cher philosophe; c'est à vous qu'il en faut une. Après votre lettre, la sienne est celle dont je suis le plus charmé. Je fais taire les faveurs des vieilles maîtresses avec qui je renoue. Ce rapatriage ne durera pas long-temps, par la raison que je m'affaiblis tous les jours.

Vous partez, dit-on, avec M. de *Condorcet*; je vous avertis que vous épargnez vingt-cinq lieues, en passant par Dijon et par chez nous. Vous aurez le plaisir de voir en passant Genève punie par la vengeance divine, et vous pourrez en faire votre cour à frère *Ganganelli*.

— 1770. Voici un petit morceau qui est à peu-près en faveur du maître dont il est vicaire. Je ne crois pas que *Denis* trouve bon que je chasse sur ses terres ; mais je ne crois pas non plus qu'il ose paraître fâché. Quoi qu'il en soit, voici la drogue que je vous ai promise. Je vous prie surtout de lire mon aventure avec *M. Rouelle*. Mon petit cheval de trois pieds me paraît une démonstration assez forte contre certain conte des *Mille et une nuits*.

Adieu, mon très-cher voyageur. Madame *Denis* se joint à moi pour vous prier de passer par chez nous en allant voir le saint père, à qui vous ne manquerez pas de faire mes tendres complimens.

LETTRE CXXXVIII.

1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 d'auguste.

MON cher ami, vous mettez le comble à vos bontés. J'écris à M. *Duclos* une lettre pour l'académie, c'est bien tout ce que je puis faire, car je tombe dans un état qui ne me permettra pas de voir l'œuvre de *Pigal*. Vraiment, c'est bien autre chose que la faiblesse dont vous vous vantiez.

J'écris au souscrivant (*), comme de raison, mais tout cela n'est que *vanitas vanitatum*, quand la machine est épuisée. C'est une plaignante chose que la pensée dépende absolument de l'estomac, et que malgré cela les meilleurs estomacs ne soient pas les meilleurs penseurs.

Si je suis mort quand vous passerez par Ferney, madame *Denis* vous fera les honneurs de la maison; en attendant je vous embrasse comme je peux, mais le plus tendrement du monde.

(*) Le roi de Prusse.

1770.

L E T T R E C X X X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

20 d'octobre.

MON cher et véritable philosophe , il y a d'étranges rencontres. Le réquisitorien arrive à Ferney le même jour que vous , et *Paliffot* arrive à Genève la veille de votre départ. Il y est encore ; on dit qu'il y fait imprimer un bel ouvrage contre la philosophie. Je n'ai eu l'honneur de voir ni l'ouvrage ni l'auteur.

On prétend qu'un jeune philosophe (*), avocat général de Bordeaux , amoureux de la tolérance , de la liberté et d'*Henri IV* , a été enlevé par lettre de cachet , et conduit à Pierre Encise. C'est apparemment pour ces trois délits ; mais *Paliffot* aura probablement une place considérable à son retour à Paris , et *Fréron* sera fait maître des requêtes.

Si vous pouvez vous arracher de Montpellier , où il y a tant d'esprit et de connaissances ; si vous allez à Aix , comme c'était votre intention , on vous recommandera une affaire auprès de M. de *Castillon* , qui pense comme

(*) M. Dupaty.

M. Dupaty, et qui cependant n'habitera point, _____
à ce que j'espère, le château de Pierre-Encise; 1770.
il vaudrait pourtant mieux y être que d'avoir
fait certain réquisitoire.

J'ai peur que vous ne trouviez le requé-
rant à Montpellier; vous venez toujours après
lui par-tout où il va.

Persequitur pede pœna claudo.

Bien des respects et des regrets à votre
très-aimable compagnon de voyage, autant
à M. Duché, à M. Venel, et à quiconque pense.
Madame Denis vous fait les plus tendres com-
plimens. Mon cœur est à vous jusqu'au moment
où j'irai trouver *Damilaville*.

1770.

L E T T R E C X L.

D E M. D E V O L T A I R E.

5 de novembre.

MON cher et grand philosophe, mon cher ami, je m'anéantis petit à petit sans souffrir beaucoup. Il faut encore remercier la nature, quand on finit sans ces maladies intolérables qui rendent la mort de tant d'honnêtes gens si affreuse.

J'ai reçu vos deux lettres de Montpellier, qui m'ont servi de gouttes d'Angleterre. Il me paraît indubitable que c'est vous qui, de manière ou d'autre, m'avez joué le tour que me fait le roi de Danemarck. Si ce n'est pas vous qui lui avez écrit, c'est vous qui lui avez parlé quand il était à Paris; et c'est à vous que je dois sa belle souscription pour la statue.

Nous avons pour nous, mon cher philosophe, toutes les puissances du Nord; *sed libera nos à domino meridiano*. Le midi est encore encroûté comme les soleils de *Descartes*; ce ne sont pas des avocats généraux de nos provinces méridionales dont je parle; vous allez d'un M. Duché à un M. de Castillon.

Grenoble se vante de M. *Servan*; il est impossible que la raison et la tolérance ne fassent de très-grands progrès sous de tels maîtres. Paris n'aura qu'à rougir. Je respecte fort son parlement, mais il n'a personne à mettre à côté des hommes éclairés et éloquens dont je vous parle. — 1770.

Je ferai très-vivement affligé, s'il est vrai que mon *Alcibiade*, dans sa vieillesse, persécute mon jeune *Socrate* de Bordeaux. Ou je suis bien trompé, ou mon *Socrate* est un philosophe intrépide.

Vous me mandez qu'il est gai dans son château; mais moi je m'attriste en songeant qu'il suffit d'une demi-feuille de papier pour ôter la liberté à un magistrat plein de vertu et de mérite: mais comme il n'en a pas fallu davantage à M. l'abbé *Terrai* pour me ravir tout mon bien de patrimoine, j'admire le pouvoir de l'art d'écrire.

Je crois *Palissot* encore à Genève, et je suppose qu'il y fait imprimer un recueil de ses ouvrages; il se pourrait bien faire que cette entreprise ne lui procurât ni gloire ni repos. Il veut à toute force se faire des ennemis célèbres, c'est un assez mauvais parti.

M. de *Condorcet* m'a écrit une lettre comme vous en écrivez, pleine d'esprit, et d'agrément, et de bonté pour moi.

— 1770. Je vous expliquerai , dans quelque temps , l'affaire dont il s'agit avec M. de *Castillon* ; elle peut être très-glorieuse pour lui , et sûrement vous vous y intéresserez. Je ne puis actuellement entrer dans aucun détail ; cela ferait peut-être un peu long , et je suis trop malade.

Madame *Denis* vous présente toujours ses regrets et à M. de *Condorcet* ; aussi fais-je , et du fond de mon cœur ; mais il n'est pas juste que nous vous possédions seuls, *oportet fruatur famâ sui.*

D E M. D E V O L T A I R E.

23 de novembre.

DE tous les malades, mon cher philosophe, le plus ambulante c'est vous, et le plus sédentaire c'est moi.

J'ai d'abord à vous dire que votre archevêque de Toulouse, si tolérant, a fait mourir par son intolérance le pauvre abbé *Audra*, l'intime ami de l'abbé *Mords-les* et le mien. Il a fait un mandement cruel contre lui, et a sollicité sa destitution de sa place de professeur en histoire, qui lui valait plus de mille écus par an. Cette aventure a donné la fièvre et le transport au pauvre abbé; il est mort au bout de quatre jours: je viens d'en apprendre la nouvelle; on me l'avait cachée pendant plus de six semaines. Vous voyez, mon cher ami, que les philosophes n'ont pas beau jeu en France.

Voici une petite persécution à la *Décus*, contre notre primitive Eglise; mais nous avons pour nous l'empereur de la Chine, l'impératrice *Catherine II*, le roi de Prusse,

— le roi de Danemarck , la reine de Suède et
1770. son fils , beaucoup de princes de l'Empire ,
et toute l'Angleterre. DIEU aura toujours
pitié de son troupeau.

Je crois que vous feriez fort bien de donner
pour successeur à *Moncrif M. Gaillard* , au lieu
d'un archevêque , à condition qu'il ne parlera
pas des cantiques sacrés que ce *Moncrif* fe fait
pour la reine. Ne m'oubliez pas auprès de
votre compagnon de voyage ; et quand vous
n'aurez rien à faire , mandez-moi si vous êtes
revenu en bonne santé. Je vous embrasse le
plus tendrement du monde.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 4 de décembre.

IL y a dix jours, mon cher maître, que je suis ici; j'y ai reçu trois de vos lettres, dont deux m'ont été renvoyées d'Aix et de Montpellier. J'y répondrai par ordre et en peu de mots, car il ne faut pas vous ennuyer de mon bavardage. Je ne doute point que *Palissot* ne soit à Genève pour y faire imprimer quelque satire contre la philosophie, et je lui dirai comme les gens du peuple, *j'en retiens part*, tant les satires me paraissent redoutables.

M. *Dupaty* était encore au secret, quand j'ai repassé à Lyon; j'appris hier qu'il était parti de Pierre-Encise, et exilé à Roanne en Forez. On n'en fera pas autant à l'homme que j'ai trouvé par-tout, à Lyon et à Montpellier, sans vouloir me rencontrer avec lui; j'aurais pu lui dire, dans chaque ville où j'ai séjourné durant mon voyage :

Quoi, *Pyrrhus*, je te rencontre encore!
Trouverai-je par-tout un bavard que j'abhorre?

1770. — On prétend que , dans son discours des mercuriales , il a chanté la palinodie , et fait réparation d'honneur aux gens de lettres ; mais personne n'est tenté de l'en remercier.

Je ne chercherai point , mon cher ami , à me faire valoir auprès de vous , en vous laissant croire que j'ai écrit le premier au roi de Danemarck. Il est très-vrai que ce prince m'a prévenu , sans même que je l'eusse fait solliciter par personne ; mais il ne l'est pas moins que , durant son séjour à Paris , je lui ai parlé de vous avec les sentimens que vous m'avez depuis si long-temps inspirés. Il est encore plus vrai que je ne désespère pas d'obtenir pour cette statue d'autres souscriptions qui peut-être vous flatteront encore davantage ; mais ce projet n'est pas mûr encore , et je vous en rendrai compte dans quelques mois , si , comme je l'espère , il vient à bien. En attendant , ne parlez de ceci à personne.

J'ai prié un des amis intimes de l'archevêque de Toulouse , et des miens , de lui écrire au sujet des plaintes que vous en faites. Je vous demande en grâce , mon cher maître , de ne point précipiter votre jugement , et d'attendre sa réponse , dont je vous ferai part. Je gagerais cent contre un qu'on vous en a imposé , ou qu'on vous a du moins fort exagéré ses torts. Je connais trop sa façon de
 penser

penfer pour n'être pas sûr qu'il n'a fait en cette occafion que ce qu'il n'a pu absolument fe difpenfer de faire , et il y a furement bien loin de là à être déclamateur , perfécuteur et affaffin. 1770.

Nous avons , dites-vous , pour notre Eglife l'empereur de la Chine , le roi de Pruffe , la czarine , le roi de Danemarck , &c. &c. Hélas ! mon cher confrère , je vous répondrai par ces deux vers de votre charmante épître au roi de la Chine :

Les biens font loin de nous , et les maux font ici , &c.

Mon compagnon de voyage , qui regarde le temps où il a été chez vous comme un des plus heureux de fa vie , vous embraffe et vous aime de tout fon cœur. Ma fanté eft paffable ; j'efpère que l'exercice et le régime achèveront de la rétablir. *Vale et me ama.*

Il y a apparence que M. Gaillard fera notre confrère. Votre recommandation n'eft pas le moindre de fes titres.

1770.

L E T T R E C X L I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

10 de décembre.

MON cher philosophe , mon cher ami , il est important que nous ayons , avec monsieur *Gaillard* , un littérateur , quel qu'il soit , attaché à l'académie , philosophe , et intrépide ennemi des cagots. On m'a parlé beaucoup de M. de *Malesherbes*.

On dit aussi que le président *Debrosses* se présente. Je fais qu'outre *les Fétiches* et *les Terres australes* , il a fait un livre sur les langues , dans lequel ce qu'il a pillé est assez bon , et ce qui est de lui détestable.

Je lui ai d'ailleurs envoyé une consultation de neuf avocats , qui tous concluaient que je pouvais l'arguer de dol à son propre parlement. Il a eu un procédé bien vilain avec moi , et j'ai encore la lettre dans laquelle il m'écrit en mots couverts que , si je le poursuis , il pourra me dénoncer comme auteur d'ouvrages suspects que je n'ai certainement point faits. Je puis produire ces belles choses à l'académie , et je ne crois pas qu'un tel homme vous convienne.

J'ignore s'il se présente quelque évêque ou quelque balayeur du collège de forbonne. Si on veut un homme de lettres , il me semble qu'il en faut un qui puisse servir la littérature et l'académie. Je devine très-bien quelle est la soufcription dont vous me parlez , cela ferait charmant.

1770.

L'aventure de l'archevêque de Toulouse n'est que trop vraie , et vous ferez très-bien de favoir s'il a eu des ordres supérieurs ; c'est un mystère qu'il faut absolument éclaircir.

Permettez-moi d'embrasser M. de *Condorcet* et vos autres amis.

1770.

L É T T R E C X L I V .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , ce 12 de décembre.

JE vous ai déjà averti, il y a quelques jours, mon cher et illustre maître, que le président *Debrosses* est sur les rangs pour l'académie, et qu'il a des partisans. J'ai été depuis aux informations, et j'ai su que le nombre de ces partisans est en effet considérable, et que nous sommes menacés de cette plate acquisition, si nous ne faisons pas l'impossible pour la parer. Or, vous saurez que le grand promoteur de ce plat président, est le doucereux *Foncemagne*, qui peut-être craindrait de vous désobliger, s'il savait que vous ferez offensé d'un pareil choix. Je voudrais donc que vous en écrivissiez, sans dire de quelle part l'avis vous vient, à M. d'*Argental*, intime ami de *Foncemagne*, et que M. d'*Argental* parlât à *Foncemagne* de votre part. Vous auriez soin de mettre dans votre lettre quelque chose d'honnête pour *Foncemagne* qui en serait flatté, qui vraisemblablement aurait égard à ce que vous lui feriez dire, et qui ignore aussi vraisemblablement que vous avez à vous plaindre

du président *Debrosses*. Il serait bon aussi que vous en écrivissiez fortement à l'abbé de *Voisenon*, qui sans cela pourrait être favorable au président, étant gagné, à ce que je crois, par l'archevêque de Lyon, qui assure que nous ne pouvons faire un meilleur choix à la place du président *Hénault*. 1770.

Il paraît jusqu'à présent que la place de *Moncrif* sera pour *Gaillard*; encore ne faut-il pas trop dire l'intérêt que vous y prenez, car ce motif pourrait lui faire perdre des voix qu'il aurait eues. Pour *la Harpe*, je vois clairement qu'il n'y faut pas penser en ce moment, et que nous ne réussirions pas, si ce n'est peut-être à lui casser le cou. Je ne vois que deux moyens pour nous sauver d'un mauvais choix, c'est de prendre l'abbé *de Lille*, ou d'engager quelqu'un de la cour à se présenter. Je ne désespère pas que nous ne réussissions à l'un ou à l'autre. Adieu, mon cher et illustre maître; écrivez à M. *d'Argental* et à l'abbé *de Voisenon*, et surtout ne dites pas que l'avis vous vienne de moi. Je vous embrasse de tout mon cœur, et serai jusqu'à la fin *tuis ex animo*.

1770.

L E T T R E C X L V.

D E M. D E V O L T A I R E.

19 de décembre.

JE suis bien embarrassé , vrai ami , vrai philosophe. Si j'étais à Paris , je ferais le moulinet ; mais des bords du lac Lemman je ne peux rien. Vous savez ce que je vous ai écrit sur *Marin* ; quels bons ouvrages a-t-il fait ? dira-t-on. Je réponds qu'il n'a pas fait *les Fétiches* , et qu'il est très-utile aux gens de lettres. Le président nassillonneur a fait *les Fétiches* , et même *les Terres australes* , et n'a jamais été utile à personne. Si j'écris au petit abbé , il se mettra à rire , montrera ma lettre , comme cela lui est arrivé plus d'une fois ; si j'écris à d'*Argental* , il n'en parlera pas à *Foncemagne* , parce qu'il ne s'agit pas là de comédie : la seule ressource est de *Lille*. Sa traduction des *Géorgiques de Virgile* est la meilleure qu'on fera jamais ; on dit d'ailleurs que c'est un honnête homme.

Si vous ne le prenez pas , ne pourriez-vous pas avoir quelque espèce de grand seigneur ?

Vous avez bien remarqué sans doute , dans

l'édit du roi contre le parlement , ce qu'on dit de l'esprit de système. Il se trouve que les philosophes ont gâté le parlement ; on dit qu'ils font actuellement enchérir le pain , et qu'ils font l'unique cause de la guerre entre l'Angleterre et l'Espagne. N'est-ce pas aussi la philosophie qui nous a pris nos rescriptions ? Par ma foi , il n'y a de plaisir à être philosophe que comme le roi de Prusse , avec cent cinquante mille soldats. ——
1770.

Le roi philosophe de Danemarck a-t-il fait ce qu'il disait ? *Laleu* prétend que non , mais c'est que *Laleu* n'était pas encore apparemment au fait.

Parbleu je prends mon parti ; vous pouvez faire lire habilement la déclaration ci-jointe à l'abbé de *Voisenon* et à tous les gens de lettres intéressés à la chose. (*)

(*) Il s'agit d'une déclaration par laquelle M. de *Voltaire* renonçait au titre d'académicien , si on lui donnait le président *Debrosses* pour confrère.

1770.

L E T T R E C X L V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

21 de décembre.

CHER et digne philosophe , c'est pour vous dire que je fais part à *Thomas* de la petite menace de l'*infulatus* de province. Je souhaite que cet auteur des *Fétiches* , petit persécuteur nafillonneur , n'ait point la place due aux *la Harpe* , aux *de Lille* , aux *Caperonnier* , à *Marin* même qui peut rendre des services aux gens de lettres ; mais tâchez que M M. *Duclos* , *Thomas* , *Marmontel* , *Saurin* , *Voisenon* , gardent le secret. J'ai écrit à M. d'*Argental* , et l'ai prié de parler à *Foncemagne* , comme je vous l'ai mandé , et même j'écrirai encore. Je crains bien que l'*infulatus* ne le sache , et ne me joue un mauvais tour ; mais il faut savoir mourir pour la liberté.

Frédéric m'a écrit des vers à faire mourir de rire , de la part du roi de la Chine.

Je vous prie de me mander ce que vous savez du roi de Danemarck.

Puisque je suis en train de vous parler de rois , je vous avoue que *Catau* me néglige

fort, et que le grand-turc ne m'a pas écrit un mot ; vous voyez que je ne suis pas glorieux. — 1770.

Je vous prie, mon très-cher ami, quand vous n'aurez rien à faire, de m'écrire tout avec toute la liberté de votre sublime caractère. Envoyez vos lettres (et pour cause) chez *Marin* secrétaire de la librairie, rue des Filles-Saint-Thomas, et mettez simplement pour adresse, à *V*, à *Ferney*.

L E T T R E C X L V I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 21 de décembre.

J'ÉTAIS bien sûr, mon cher maître, que l'archevêque de Touloufe n'était pas à beaucoup près aussi coupable qu'on l'avait fait. Voici ce qu'il écrit à une personne de ses amis et des miens. Son mandement n'a que quatre petites pages ; il ne parle que de l'ouvrage, et point du tout de l'auteur. L'abbé *Audra* aurait pu se l'épargner ; il avait d'abord donné de lui-même sa démission, et l'avait envoyée à l'archevêque qui l'avait acceptée ; alors tout était fini, il n'y aurait eu ni mandement ni rien de semblable. Il a retiré cette

— 1770. démission ; l'archevêque lui a rendu sa parole comme il l'avait reçue , sans même s'être pressé d'en faire usage ; car s'il se fût pressé , l'abbé aurait pu avoir un successeur avant ses regrets. Cependant tout le monde était après l'archevêque ; le parlement voulait brûler le livre. Si l'auteur n'eût pas été professeur , l'archevêque se ferait tu malgré les clameurs. L'abbé a voulu rester professeur , il a presque accusé un des grands-vicaires d'avoir approuvé le livre ; alors l'archevêque a été forcé de le condamner. L'abbé n'a pas mal pris le mandement , et a paru même fort content de n'y être ni nommé ni désigné. Quand l'archevêque a été de retour à Toulouse , il a vu l'abbé , et lui a dit qu'il était impossible que l'auteur d'un livre condamné comme irréligieux , pût être professeur d'histoire et de religion ; qu'il lui conseillait de quitter , et qu'il tâcherait de lui procurer quelque dédommagement. L'abbé a refusé de quitter ; il a répondu qu'il en appellerait au parlement , si on l'y forçait. L'archevêque lui dit qu'il ne s'y opposait pas , et qu'il s'en tiendrait là , si le parlement le renvoyait dans sa chaire ; mais que l'abbé prît garde de s'exposer devant le parlement. Il y avait entre cette conversation et le mandement deux grands mois. Huit jours et plus se sont écoulés ; au bout de ces huit jours

il lui a pris une fièvre maligne dont il est mort. —
 Il se peut faire que le chagrin en soit la cause ; 1770.
 mais vous voyez que l'archevêque a fait tout
 ce qui était en lui pour l'adoucir et le lui
 épargner en partie ; il lui a même épargné
 dans le fait , à ce qu'il assure , d'autres défa-
 grémens qu'on avait voulu lui donner. L'abbé
 a forcé l'archevêque à donner son mandement ,
 en manquant à sa parole , en retirant sa démis-
 sion , en voulant compromettre un des grands-
 vicaires. L'archevêque , avant ce temps-là ,
 avait résisté pour lui pendant un an aux cla-
 meurs du parlement , des évêques , de l'assem-
 blée du clergé ; à la fin on lui a forcé la main.

Vous voyez par ce détail , mon cher maître ,
 que l'archevêque de Toulouse n'a fait , à
 l'égard de l'abbé , que ce qu'il n'a pu se dis-
 penser de faire. Vous pouvez être bien sûr
 qu'il ne persécutera jamais personne ; mais il
 est dans une place et dans une position où il
 n'est pas toujours le maître de s'abandonner
 tout-à-fait à son caractère et à ses principes
 également tolérans. Je l'avais vu moi-même
 avant qu'il partît pour Toulouse , et je puis
 bien vous assurer qu'il n'était rien moins que
 mal-intentionné pour l'abbé *Audra*. Ne vous
 laissez donc pas prévenir contre lui , et soyez
 sûr , encore une fois , que jamais la raison
 n'aura à s'en plaindre. Nous avons en lui un

— 1770. très-bon confrère, qui fera certainement utile aux lettres et à la philosophie, pourvu que la philosophie ne lui lie pas les mains par un excès de licence, ou que le cri général ne l'oblige d'agir contre son gré.

Mais un confrère qu'il faut bien nous garder d'acquérir, c'est ce plat et ridicule président *Debrosses*, dont vous avez tant à vous plaindre. Vous feriez bien, je crois, d'écrire à ceux de nos confrères qui connaissent les égards qu'on vous doit, combien vous feriez offensé d'un pareil choix.

Adieu, mon cher maître; priez DIEU *ne quid respublica detrimenti capiat*, et ne négligez pas au moins d'écrire sur cet objet à tous les académiciens que vous en croirez dignes; car il s'en faut de beaucoup qu'ils le soient tous.
Vale et me ama.

Le roi de Prusse vient d'envoyer deux cents louis pour la statue, je l'apprends dans ce moment.

L E T T R E C X L V I I I. 1770.

D E M. D E V O L T A I R E.

28 de décembre.

AH! mon cher ami, mon cher philosophe, c'est une chose bien cruelle, qu'un homme qui veut faire du bien soit obligé de faire du mal, parce qu'il est prêtre. Enfin l'abbé *Audra* en est mort, et c'est, je vous le jure, une très-grande perte pour les gens de bien; personne n'avait plus de zèle que lui pour la bonne cause.

Je passe le Rubicon, pour chasser le nasillonneur délateur et persécuteur; et je déclare que je ferai obligé de renoncer à ma place, si on lui en donne une. J'ai si peu de temps à vivre, que je ne dois point craindre la guerre.

Vous me mandez que le roi de Prusse vient d'envoyer sa noble quote part pour la statue; vous avez mis apparemment Prusse pour Danemarck. La statue vous doit tout, à Copenhague comme à Berlin.

Messieurs ont donc résolu de ne point obtempérer. Les meurtriers du chevalier de *la Barre*

— ont donc pleuré. On ne juge donc plus de
1770. procès : les plaideurs seront réduits à la dure
nécessité de s'accommoder sans frais. Cepen-
dant la moitié de la France manque de pain.

Il faudra quelque jour que je vous envoie
une Epître au roi de Danemarck , afin qu'il
fasse pendant avec le roi de la Chine. C'est
un grand soulagement , en temps de famine ,
de faire des vers alexandrins.

Je vous prie , quand vous verrez madame
Necker , de lui dire combien je lui suis attaché
pour le reste de ma vie.

Adieu , mon très-cher confrère.

L E T T R E C X L I X.

 1771.

D E M. D E V O L T A I R E.

2 de février.

MON très-cher philosophe, avez-vous entendu parler de ce nouveau législateur de la littérature, nommé *Clément*, qui juge à mort M. de *Saint-Lambert* et l'abbé de *Lille*? J'ai lu cet animal. J'admire ce ton décifif que prennent aujourd'hui tous les gredins de la littérature. Ce polifson qui juge si impérieusement ses maîtres, présenta, il y a deux ans, une tragédie aux comédiens qui ne purent en lire que deux actes. Ne pouvant parvenir à l'honneur d'être jugé, il s'est mis à juger les autres : c'est un petit élève de *Fréron*.

On me mande que M. de *Mairan* est fort malade ; voilà une quatrième place à donner bientôt. La mienne fera la cinquième : mais ne me donnez le nasillonneur ni pour confrère ni pour successeur.

Ne croyez pas un mot de tout ce que je vous disais dans mon dernier billet. Je parlais par économie, (comme disent les pères de l'Eglise). Si l'abbé de *Lille* est un homme

— sociable, un philosophe et un homme ferme,
 1771. ne pouvez-vous pas l'acquérir? Il mérite par son ouvrage cette réfutation de *Clément*; mais il est de l'université, et je crains toujours que ces gens-là ne soient des *Ribalier*, des *Cogé*, des *Tamponet*.

Pleurons sur Jérusalem et soyons tranquilles. L'oncle et la nièce vous embrassent bien tendrement.

L E T T R E C L.

D E M. D E V O L T A I R E.

4 de février.

J E vous suis infiniment obligé, mon cher ami, de votre discours prononcé devant le roi de Danemarck. Jamais vous n'avez rendu la philosophie plus respectable. Ce discours est un bien beau monument. Toutes les académies de l'Europe doivent vous en remercier.

Je n'ose encore vous envoyer ma facétie sur la liberté de la presse, que ce monarque établit si hardiment dans ses Etats. Figurez-vous que je n'ai pas encore eu le temps de la faire copier. Ma colonie, qu'il faut soutenir malgré l'orage qui l'a presque renversée,

des

des occupations forcées , et mes maladies continuelles , ne m'ont pas laissé un moment dont je puisse disposer. 1771.

Je m'attendais bien que le maréchal de *Richelieu* se mettrait à la tête de la faction pour le *nafillonneur*. Il m'avait fait entendre , dans une de ses lettres , qu'il aimait mieux me servir dans mes amours que dans mes aversions. Il a passé sa vie à me faire des plaisirs et des niches , à me caresser d'une main et à me dévisager de l'autre ; c'est sa façon avec les deux sexes. Il faut prendre les gens comme ils sont. Je lui ai écrit pourtant , et j'avoue ma honte à *M. Gaillard*. J'espère qu'après tout notre homme trouvera à qui parler. Il ne fera qu'en rire ; mais , tout en plaisantant , sa faction aura le dessous , et cela est fort amusant. Si je vis , je dirai deux mots à l'ami *le Beau* ; chaque chose vient en son temps.

Adieu , mon cher philosophe ; adieu l'honneur des lettres. Madame *Denis* est enchantée , comme moi , de votre discours.

1771.

L E T T R E C L I.

D E M. D E V O L T A I R E.

13 de février.

J'É crois notre doyen converti, et je me flatte qu'il ne s'opposera point à M. *Gaillard*.

Vous devez avoir reçu, mon cher philosophe, trois volumes l'un après l'autre. Je n'ai pu vous les envoyer plutôt, tout devient difficile.

J'ai peur que l'Épître au roi de Danemarck sur la liberté de la presse ne paraisse dans un temps bien peu favorable. J'ai pourtant grande envie que vous m'en disiez votre sentiment, mais je tremble toujours de la laisser courir le monde.

Est-il bien vrai qu'on va restreindre le ressort du parlement de Paris à l'île de France? ce pourrait être un grand bien: il est cruel de se ruiner pour aller plaider en dernier ressort à plus de cent lieues de chez soi.

Je ne fais comment je suis avec madame *Necker*, j'ai peur qu'elle ne m'ait entièrement oublié.

Ne comptez-vous pas un jour avoir parmi vos quarante M. le marquis de *Condorcet*?

Je vous embrasse bien tendrement, mon ———
 très-cher philosophe. Je suis bien malade. 1771.
 Est-il vrai que M. de *Mairan* se meure?
 Il faut passer dans ma barque.

L E T T R E C L I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

2 de mars.

MON cher philosophe ne m'a point répondu quand je lui ai demandé s'il avait reçu trois volumes par la voie de M. *Marin*, je le prie instamment de vouloir bien m'en informer. Je hafarde enfin de lui envoyer l'Epître au roi de *Danemarck*, avec un peu de prose versifiée, adressée à lui-même. Ce n'est pas trop le temps de s'occuper de ces coïonneries, mais j'aime mieux m'égayer sur les excréments de la littérature, que sur d'autres excréments.

Je supplie mon cher philosophe de ne donner aucune copie des fadaïses à lui envoyées. Il peut les lire tant qu'il voudra à ses amis, mais il ne faut pas mettre le public dans sa confidence.

Voilà donc une quatrième place à remplir,

— donnez-la à qui vous voudrez ; pourvu que
1771. ce ne soit pas à ce fripon de naïllonneur ,
je suis content. Demandez à *Lalande* , qui est
voisin de ses terres , s'il n'est pas célèbre dans
le pays par les rapines les plus odieuses. M. de
Condorcet pourrait-il succéder à M. de *Mairan* ?
il n'a rien fait , dira-t-on ; tant mieux : nous
avons plus besoin de gens qui jugent , que
de gens qui fassent.

Je n'ai rien à dire sur tout ce qui se passe
aujourd'hui ; tout ce que je puis me permettre ,
c'est de détester du fond de mon cœur les
assassins du chevalier de *la Barre* jusqu'au
dernier moment de ma vie. C'est ainsi que
je vous aimerai.

D E M. D E V O L T A I R E.

4 de mars.

J E m'aperçois , mon cher philosophe , que je ressemble à *le Clerc de Montmerci* , je fais trop de vers. Je vois , à ma confusion , que j'ai parlé deux fois des harpies , l'une dans l'Épître au roi de Danemarck , l'autre dans votre épître. Il y a dans la danoise :

Qui vous rendit chez vous puissans sans être impies ?

Qui fut de votre table , écartant les harpies ,

Sauver le peuple et vous de leur voracité ?

Qui fut donner une ame au public hébété ?

Je mettrai à la place si vous le trouvez bon :

Quelle main favorable à vos grandeurs suprêmes

A du triple bandeau vengé cent diadèmes ?

Et qui , du fond du puits tirant la vérité ,

A fu donner une ame au public hébété ?

Faites-moi l'amitié , je vous en prie , de mettre ces quatre vers sur la danoise , si mieux n'aimez en faire de meilleurs.

— Voici une autre idée en prose dont vous
1771. ferez ce que vous croirez convenable ; je m'en
remets à vous.

J'ai été extrêmement content de l'édit ; et, à deux petites phrases près que j'ai trouvées un peu obscures , le discours de monsieur le chancelier m'a paru parfaitement beau.

L E T T R E C L I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

25 de mars.

O N me mande, mon cher ami, qu'on a élu *le Mière* ; en ce cas, vous avez sans doute rengainé ma lettre en faveur du traducteur de *Virgile*, que je ne connais point du tout. Je n'avais écrit que pour la décharge de ma conscience. Je vous avoue, par le même motif, que j'aurais donné ma voix à celui qui a mis par écrit l'édit du roi pour la création des six parlemens ou conseils nouveaux. Non-seulement les jugemens en dernier ressort, au parlement de Paris, épuisaient les pauvres plaideurs, obligés de faire cent cinquante lieues pour se ruiner ; mais les criminels qu'on

transférait à Paris , du fond de l'Auvergne et du Limoufin , coûtaient à l'Etat des sommes immenses. En un mot , cet édit me paraît jusqu'à présent un service essentiel rendu à la nation ; et puis d'ailleurs , vous savez si j'ai sur le cœur le sang du chevalier de *la Barre* et du comte de *Lalli*. 1771.

L E T T R E C L V.

D E M. D E V O L T A I R E.

18 de mars.

MON très-cher philosophe , je pense comme vous que le sujet en question serait excellent pour l'académie de Zug ou de Schaffouse. Je n'avais jamais vu l'extrait baptistère du traducteur des *Géorgiques*. N'est-il pas majeur ? Nous avions plus d'un conseiller au parlement qui décidait de la fortune , de l'honneur et de la vie des hommes à vingt-cinq ans ; et , puisque l'abbé *de Lille* a été en âge de traduire *Virgile* , il me semble qu'il était assez âgé pour être auprès du traducteur de *Milton*.

Je ne le connais point , encore une fois. Il ne saura point mes bonnes intentions. Je me

— bornais à être juste ; mais il me paraît que je
1771. ne suis qu'un franc provincial qui ne connaît pas le monde.

J'apprends , par un autre provincial qui est à Paris , qu'on m'attribue une petite feuille qui paraît sur le parlement de Paris et sur les conseils souverains. Elle est , Dieu merci , d'un jésuite qui est en Piémont ; c'est le même qui fit *Il est temps de parler* , et *Tout se dira*.

Vous savez que je n'ai point approuvé la conduite du parlement de Paris , et que j'approuve infiniment les six conseils ; mais assurément je suis bien loin de rien imprimer sur de telles affaires. Je suis le prête-nom de quiconque veut écrire hardiment et ne se point commettre : cette situation est triste.

Quant à votre triple bandeau , on a dû mettre :

Qui du triple bandeau vengea cent diadèmes.

et il m'a semblé qu'on difait tous les jours la tiare pour le pape , et les diadèmes pour les rois. On venge le trône de l'autel ; si je me trompe , je passe condamnation.

Voici une autre querelle. Madame *Necker* me fait ses plaintes amères de ce que *Pigal* veut me faire absolument nu. Voici ma réponse : Décidez de mon effigie , c'est à vous que je
la

la dois ; c'est à vous de me donner un habit ,
 si cela vous plaît. Soyez sûr que vêtu ou
 non , je suis à vous jusqu'à ce que je ne sois
 plus rien. 1771.

Adieu ; je n'ai jamais été si malade ; je suis
 aveugle et goutteux ; il faut supporter tous
 les maux du corps et de l'ame. Pour me
 consoler , je vous demande en grâce de m'en-
 voyer vos deux discours. En vérité , vous
 soutenez seul l'honneur des lettres , et je ne
 fais point d'homme plus nécessaire que vous.

L E T T R E C L V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney , 8 d'avril.

MON très-cher philosophe , je vous rends
 mille grâces des momens agréables que vous
 m'avez fait passer. J'ai entendu la lecture de
 vos deux discours , car il ne m'est pas permis
 de les lire. Nos neiges ont mis mes yeux dans
 un si triste état , que me voilà un petit *Tirésie* ,
 un petit *Oedipe* ; et j'ai bien la mine de rester
 aveugle pour le peu de temps que j'ai encore
 à vivre.

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. * H h*

1771. — Je n'entendrai jamais rien dans les champs élysées, où je compte bien aller, qui vaille votre dialogue entre *Descartes* et *Christine*. Je ne fais rien de plus beau que votre éloge du roi de Prusse. Il ne vous avouera pas tout le plaisir qu'il aura eu d'être si bien peint par vous dans l'académie des sciences, mais il le sentira de toutes les puissances de son ame. Non, personne n'a rendu la philosophie et la littérature plus respectables. Il n'y a peut-être à présent que notre cour qui n'en sente pas le prix; mais je lui pardonne, si elle établit en effet six conseils pour rendre hardiment la justice, et si elle paye les frais que les pauvres diables de seigneurs de paroisse font pour la rendre dans leurs taudis. Cela me paraît un des plus beaux réglemens du monde. Je serai attaché jusqu'à mon dernier soupir à un ministre qui m'a fait beaucoup de bien. Je ne le ferai point du tout à des corps qui ont fait du mal; et puis d'ailleurs, comment aimer une compagnie? on ne peut aimer que son ami ou sa maîtresse.

Adieu, mon cher ami; je vous recommande beaucoup de courage, et beaucoup de mépris pour le genre-humain.

L E T T R E C L V I I.

 1771.

D E M. D E V O L T A I R E.

22 d'avril.

SAGE digne d'un autre siècle, mon cher ami, vous voilà donc secrétaire perpétuel; c'est un titre que les secrétaires d'Etat n'ont pas. Il me semble qu'il y a une pension sur la cassette, attachée à cette place. Monsieur de *Condorcet* m'apprend cette nouvelle. Je vous pardonne de ne m'en avoir rien dit; vous avez dû être un peu occupé.

Vous ne mettrez point dans les archives de l'académie le petit conte que je vous envoie pour vous égayer. On m'écrit que *Diderot* est l'auteur d'un libelle contre moi, intitulé : *Réflexions sur la jalousie*. Je n'en crois rien du tout; je l'aime et l'estime trop pour le soupçonner un moment.

Comment va le commerce des lettres avec les rois? qui aurons-nous pour nouveaux confrères? *La Harpe* a donné, dans le *Mercur*, une dissertation qui me paraît un chef-d'œuvre.

Je compte que ma lettre est pour vous et pour lui. J'ai une peine infinie à écrire, je n'en puis plus. *Vale, amice.*

1771.

L E T T R E C L V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

27 d'avril.

JE ne fais pas ce qui arrivera , mon cher ami ; mais goûtons toujours le plaisir d'avoir vu chasser les jésuites , &c. &c. *Et ego in interitu vestro ridebo vos et subsannabo* , dit la Sainte-Ecriture.

J'avais envoyé à la chambre syndicale , avec laquelle je n'ai pas grand commerce , trois volumes d'un livre nouveau qui m'est venu d'Hollande , intitulé : Questions sur l'Encyclopédie , adressés à M. *Briasson* , pour les remettre à M. le marquis de *Condorcet*. Je ne fais si M. *Briasson* m'a rendu ce petit service ; cela pouvait passer pourtant pour ma dernière volonté , car j'ai été très-malade. Je crois avoir perdu entièrement les yeux , et que je ferai aveugle jusqu'à ce que je sois mort tout-à-fait.

Je viens de voir , ou plutôt de me faire lire , dans le *Journal encyclopédique* , l'Épître au roi de Danemarck , non pas telle que vous l'avez , mais telle que je l'ai envoyée à ce

monarque , avec un petit bout de lettre qui ———
 accompagnait l'envoi. Cela vient sûrement de 1771.
 Copenhague ; le mal est très-médiocre.

Pourriez-vous me dire quel est l'auteur d'un
 éloge de l'abbé *Trublet*, qui est dans le même
Journal encyclopédique d'avril ? Ce journal-là ne
 vaut pas le *Dictionnaire encyclopédique*.

Savez-vous qu'on a déjà imprimé quatre
 tomes du *Dictionnaire* d'Yverdun , plusieurs
 articles de M. de *Lalande* qui paraissent à la
 lettre *A*. Mon état ne m'a pas permis de les
 lire.

Voudriez-vous bien avoir la bonté de me
 mander si on a imprimé à Paris un recueil
 des ouvrages de M. de *Mairan* ?

Je voulais écrire aujourd'hui à monsieur
 de *Saint-Lambert*, mais je ne fais si ma faiblesse
 me le permettra.

Adieu, mon très-cher philosophe ; j'ai bien
 peur que la philosophie n'ait pas plus beau
 jeu que l'ancien parlement de Paris. Les
 adeptes font fort bien de se tenir tranquilles.
 Vous savez que j'applaudis au choix qu'on
 a fait de M. l'abbé *Arnaud*. Si ce n'est pas à
 moi que l'abbé de *Lille* succède quelque jour,
 j'applaudirai aussi, car j'aime toujours les
 vers ; on meurt comme on a vécu.

1771

L E T T R E C L I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

14 de juin.

J E ne fais plus, mon très-cher philosophe, comment faire pour vous envoyer le quatrième et le cinquième volume de ces Questions. Le paquet est tout prêt depuis près d'un mois; mais plus d'une route qui m'était ouverte auparavant, m'est aujourd'hui bouchée.

Vous ne connaissiez pas, sans doute, la comédie de l'*Homme dangereux*, lorsque, sur son titre, l'on empêcha qu'on ne la jouât. Si vous l'aviez lue, vous auriez sollicité vivement sa représentation; c'était le plus sûr moyen de déguster l'auteur du théâtre. Les trois volumes qu'il a fait imprimer à Genève avec vos louanges, celles de *Vernet*, et même les miennes, se vendent aujourd'hui publiquement, et encore plus rarement. Ils pourront avoir plus de débit à Paris, attendu qu'il y a environ quatre cents personnes d'outragées; ce qui peut fournir environ huit cents lecteurs. Il est singulier que cet ouvrage soit permis, et que l'*Encyclopédie* soit défendue.

Si vous voyez M. de *Schomberg*, je vous prie de lui dire combien je lui suis attaché, à lui et à ses anciens amis. Mais, pour mes affains, je leur soutiendrai toujours qu'ils ont tort; et je crois que, dans le fond de son cœur, il fera de mon avis. 1771.

J'ai pensé mourir hier; c'est un état qui n'est pas si désagréable qu'on le croit; je souffrais beaucoup moins qu'à l'ordinaire. Portez-vous bien, mon cher ami; la vie est horrible sans la santé; mais, lorsqu'à la maladie il se joint une petite pointe de persécution, cet état n'est point plaisant.

Ne m'oubliez pas auprès de M. de *Condorcet*. Soyez sûr que, tant que je vivrai, ma faculté de penser et de sentir, mon entéléchie fera entièrement à vous.

1771.

L E T T R E C L X.

D E M. D E V O L T A I R E.

8 de juillet.

COMME je suis quinze-vingt, mon cher philosophe, et que je n'ai pas grand soin de mes papiers, j'ai perdu une lettre de M. de *Condorcet*, par laquelle il me donnait une adresse pour lui envoyer les quatrième et cinquième volumes des *Questions*. Je vous prie de rafraîchir la mémoire de cette adresse, car ma mémoire ne vaut pas mieux que mes yeux.

Il est fort à présumer, mon cher ami, que la philosophie sera peu respectée. Notre royaume n'est pas de ce monde. Cependant il est sûr qu'on tolérera votre grande *Encyclopédie* comme un objet de commerce et de finances. Messieurs les auteurs feront, dans cette occasion, protégés par messieurs les libraires, et je crois que messieurs les libraires donnent quelque argent à messieurs les commis de la douane des pensées. Nous ne jouons pas un beau rôle. Notre consolation est d'écraser des pédans barbares qui nous ont persécutés.

Ils sont plus maltraités que nous , mais c'est la consolation des damnés. Portez-vous bien, et riez du monde entier , c'est le parti le meilleur et le plus honnête. 1771.

Je vous embrasse , mon cher ami , mais je ne peux pas rire pour le présent. V.

LET T R E C L X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

19 d'auguste.

MON cher ami , j'ai vu le descendant du brave *Crillon* , qui est venu avec le prince de *Salm* , tous deux instruits et modestes , tous deux très-aimables et dignes d'un meilleur siècle.

Quel homme de lettres donnerez-vous pour successeur à un prince du sang (*) ? Il se présente beaucoup de poètes : ne faut-il pas donner la préférence à M. de *la Harpe* ou à M. de *Lille* ?

Vous savez ce que c'est qu'un banneret , qu'à Berne on appelle banderet. Or le banderet de la république de Neuchâtel , ayant

(*) M. le comte de *Clermont*.

— joint à sa dignité celle d'imprimeur, faisait
 1771. une très-belle édition du *Système de la nature*. Les dévotes de Neuchâtel, éprises d'une sainte rage, sont venues brûler son édition. Le gonfalonier de la république a été obligé de se démettre de sa charge; mais on ne lui a point fait d'autre mal; il n'en aurait pas été quitte à si bon marché dans Abbeville.

On a déjà six volumes de l'*Encyclopédie* d'Yverdun; personne ne la lit, mais on l'achète. Je doute fort que celle de Genève entre de sitôt à Paris. Nous revenons au temps où l'on agitait la question *de mathematicis ab urbe expellendis*.

Je suis tout étonné, moi malingre et aveugle, de vous dire des nouvelles du fond de ma solitude et de mon lit.

J'ai donné des paperasses pour vous à M. de Crillon.

Adieu, mon cher et grand philosophe, que j'aimerai jusqu'au dernier moment de ma vie.

D E M. D E V O L T A I R E.

13 de septembre.

MON très-cher philosophe, tâchez que nous ayons une douzaine de comtes de *Crillon* et de princes de *Salm* à la cour de France, et quelques rois de Prusse à l'académie, alors tout ira bien.

Je vois qu'on réforme tous les parlemens, mais je suis sûr qu'aucun ne prêtera son ministère au rappel des jésuites. S'ils repa-raissaient, ce ne ferait que pour être en horreur à la France; et la philosophie y gagnerait, bien loin d'y perdre. Nous aurions le plaisir de voir les loups et les renards se mordre, et le petit troupeau des philosophes ferait en sureté.

On dit que vous avez prononcé à l'aca-démie un discours aussi agréable qu'instructif. Ne permettez-vous pas qu'on l'imprime dans les papiers publics? Vous ne dites jamais que des vérités éloquentes; il n'est pas juste que nous en soyons privés.

On m'a envoyé un imprimé d'un autre

— genre. C'est une apparition de notre Seigneur
1771. *Jésus-Christ* dans une paroisse de l'évêché de
Tréguier en Basse-Bretagne, et un discours
qu'il a prononcé devant monsieur l'évêque
sur les péchés des Bas-Bretons; le tout avec
approbation et privilège. Cela est bien conso-
lant, et vaut assurément tous vos discours
académiques.

Adieu, mon cher et respectable ami; je
suis toujours souffrant et aveugle. Si j'étais
bas-breton, *Jésus-Christ* m'aurait guéri; mais
je vois bien qu'il ne se soucie pas des Suisses.

D E M. D E V O L T A I R E.

28 de septembre.

MON cher ami, voici donc de quoi exercer la philosophie. *La Harpe* persécuté pour avoir fait un chef-d'œuvre d'éloquence dans l'éloge de *Fénélon* ; j'ai eu de la peine à croire cette aventure. Vous me direz que plus elle est absurde, plus je la dois croire, et que c'est le cas du *credo quia absurdum*. Cette extravagance aura-t-elle des suites? l'académie agira-t-elle? est-ce à l'académie qu'on en veut? la chose est-elle sérieuse, ou est-ce une plaisanterie? Je vous demande en grâce de me mettre au fait, cela en vaut la peine.

Nous avons ici madame *Dixneufans* (*) dont vous êtes le médecin. Elle a perdu de son embonpoint, mais elle a conservé sa beauté. Son mari nous a dit des choses bien extraordinaires ; tous deux sont très-aimables ; ils méritent de prospérer, et ils prospéreront. Pour moi, je me meurs tout doucement. Bonsoir, mon très-cher et très-grand philosophe.

(*) Madame la comtesse de *Rochefort*.

— 1771. J'ajoute que *la Harpe* m'ayant pressé très-vivement d'écrire à monsieur le chancelier, j'ai pris cette liberté, quoique je la croye assez inutile; mais enfin je lui ai dit ce que je pensais sur les discours académiques, sur la sorbonne et sur l'*Encyclopédie*.

L E T T R E C L X I V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 7 d'octobre.

IL n'est que trop vrai, mon cher maître, qu'il y a un arrêt du conseil qui supprime le discours de *la Harpe*. Cet arrêt a été sollicité par l'archevêque de Paris et par l'archevêque de Rheims. Ils voulaient d'abord faire condamner l'ouvrage par la sorbonne, mais le syndic *Ribalier* s'y est opposé; il se souvient de l'affaire de *Marmontel*. L'académie a fait ce qu'elle a pu pour empêcher cette suppression, ou du moins qu'elle ne se fît par un arrêt du conseil; mais tout ce qu'elle a pu obtenir, encore avec beaucoup de peine, a été que l'arrêt ne serait ni crié ni affiché; mais il est imprimé, et il a été donné à l'imprimerie

royale à ceux qui l'ont demandé. Vous noterez que , de tous nos confrères de Versailles , M. le prince *Louis* est le seul qui ait servi l'académie dans cette occasion ; les autres , ou n'ont rien dit , ou peut-être ont tâché de nuire. Voilà où nous en sommes. Cet arrêt nous enjoint de faire approuver désormais , comme autrefois , les discours des prix par deux docteurs de sorbonne. Il y a quatre ans que nous avons cessé d'exiger cette approbation , par des raisons très-raisonnables. 1°. Parce que , lorsqu'on annonça , dans une assemblée publique , que l'éloge de *Charles V* devait être ainsi approuvé , le public nous rit au nez , et nous le méritions bien. 2°. Parce qu'il y a des éloges , comme celui de *Molière* , qui auraient rendu ridicule l'approbation de deux théologiens. 3°. Parce qu'il y en a , comme ceux de *Sulli* , de *Colbert* , où il faut parler d'autre chose que de théologie , et où l'approbation de deux docteurs de sorbonne ne mettrait point l'académie à couvert des tracasseries. 4°. Enfin , parce que ces docteurs abusaient scandaleusement du droit d'effacer ce qu'il leur plaisait ; témoin l'éloge de *Charles V* , dans lequel ils avaient effacé tout ce qui était contraire aux prétentions ultramontaines , à l'inquisition , &c. Il faudra pourtant désormais se soumettre à ce joug ; à la bonne heure. Je

— 1771. gémis et je me tais. Si on vous envoie l'arrêt du conseil, vous verrez aisément que ceux qui l'ont rédigé n'avaient pas pris la peine de lire le discours de *la Harpe*. Je fais que plus d'un évêque désapprouve fort cette condamnation; mais ils risqueraient trop à s'expliquer.

Adieu, mon cher ami; j'ai le cœur navré de douleur.

L E T T R E C L X V.

D E M. D E V O L T A I R E.

19 d'octobre.

MON cher et vrai philosophe, vous aviez grand besoin de cette philosophie qui console le sage, qui rit des fots, qui méprise les fripons, et qui déteste les fanatiques. Je vois que, par tous les réglemens qu'on a faits sur les blés, on a presque empêché les Velches de manger, et on s'efforce à présent de nous empêcher de penser. La persécution va jusqu'au ridicule, et c'est le partage des Velches que ce ridicule. Il y a une ligue formée contre le bon sens, ainsi que contre la liberté. Que vous reste-t-il pour votre consolation? un petit nombre d'amis auxquels vous dites ce
que

que vous pensez, quand les portes sont fermées. Si vous aviez été en Russie, on vous y aurait vu honoré, respecté et enrichi. Vous seriez, par-tout ailleurs qu'à Paris, l'ami des rois ou de ceux qui instruisent les rois, et vous ferez chez vous en butte aux bêtises d'un cuistre de sorbonne, ou à l'insolence d'un commis. C'est dans de telles circonstances que le stoïcisme est bon à quelque chose : 1771.

*Virtus, repulsæ nescia sordidæ,
Intaminatis fulget honoribus.*

Qui prendrez-vous donc pour succéder à notre confrère le prince du sang ? Un philosophe nous serait plus utile qu'un prince ; mais où le trouver ? Gardez-vous bien de prendre un mauvais poëte ; c'est la pire espèce de toutes et la plus méprisable. Ne pourrez-vous trouver dans Paris un homme libre qui ait du goût, de la littérature, et surtout cette honnête fierté qui ne craint ni les prêtres ni les commis ?

Voici de petites affaires parlementaires que je vous envoie par un voyageur qui vous les rendra, pourvu qu'il ne soit pas fouillé aux portes.

Adieu, mon cher ami, mon cher philosophe ; je ne fais comment vous envoyer le

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. * I i*

— 1771. fix et le septième volume des Questions. Paris est une ville assiégée, où la nourriture de l'ame n'entre plus. Je finis comme *Candide* en cultivant mon jardin; c'est le seul parti qu'il y ait à prendre.

Je vous embrasse bien tendrement.

L E T T R E C L X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

14 de novembre.

J'É vous ai écrit, mon cher philosophe, par M. *Bacon*, non pas *Bacon* de Vêrulam, mais *Bacon* substitut du procureur général, et pourtant philosophe.

J'ai demandé à *Marin* si je pouvais vous faire tenir par lui le fix et septième volume des rogatons alphabétiques, que je vous prie de mettre dans votre bibliothèque, sans avoir l'ennui de les lire; il ne m'a pas répondu. Je vous les envoie par madame *le Gendre*, sœur de M. *Hénin* notre résident. Cela fera nombre parmi vos livres; ce n'est qu'un hommage que je mets à vos pieds.

Il paraît un ouvrage très-curieux et très-bien fait, intitulé *l'Histoire critique de Jésus-*

Christ. Il n'est pas difficile d'en avoir des exemplaires à Genève ; mais aussi il n'est pas aisé d'en faire passer en France. DIEU me préserve de servir à répandre cet ouvrage abominable , capable de dessécher toutes les semences de la religion chrétienne dans les consciences les plus timorées ! Je ne l'ai lu qu'avec une sainte horreur , et en faisant des signes de croix à chaque ligne. ————— 1772.

Il paraît encore deux autres petits livres qui font des canons de douze livres de balle , tandis que l'*Histoire critique* est une pièce de vingt-quatre. L'un est l'*Examen des prophéties* , et l'autre l'*Esprit du judaïsme*. On nous en fait craindre encore plusieurs autres de mois en mois. *Belzébuth* ne se lasse point de persécuter les fidèles. Nous touchons aux derniers temps , sans doute.

L'expulsion des jésuites annonce la fin du monde , et nous allons voir incessamment paraître l'*Antechrist*. Je me prépare pour cette grande révolution , puisque nous en avons déjà vu tant d'autres. En attendant , je vous embrasse le plus tendrement du monde , avec vénération et amour.

1771.

L E T T R E C L X V I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, ce 18 de novembre.

J E ne fais, mon cher maître, par quelle fatalité je n'ai reçu que depuis deux jours votre lettre du 19 d'octobre, et le paquet qui y était joint. J'ai lu le beau Discours d'*Anne du Bourg*, qui ne corrigera point les fanatiques, mais qui du moins rendra le fanatisme odieux; les *Pourquoi* auxquels on ne répondra point, parce qu'il n'y a point de bonne réponse à y faire que de réformer les Velches qui resteront velches encore long-temps; et la *Méprise d'Arras* qui me paraît bien modestement appelée *méprise*, et qui n'empêchera point que les successeurs de ces assassins, aussi fanatiques, plus ignorans et plus vils, ne fassent souvent des *méprises* pareilles, sans compter tout ce qui nous attend d'ailleurs. Quand je vois tout ce qui se passe dans ce bas monde, je voudrais aller tirer le père éternel par la barbe, et lui dire, comme dans une vieille farce de la passion: *Père éternel, quelle vergogne!* &c. Je suis navré et découragé.

Je finirai , et je crois bientôt , par ne plus prendre aucun intérêt à toutes les sottises qui se disent , et à toutes les atrocités qui s'exercent de Pétersbourg à Lisbonne , et par trouver que tout ira bien quand j'aurai bien digéré et bien dormi. Je vous en souhaite autant , mon cher ami. Je fais du genre-humain deux parts , l'opprimante et l'opprimée ; je hais l'une et je méprise l'autre. Que ne suis-je au coin de votre feu pour épancher mon cœur dans le vôtre ! je suis bien sûr que nous ferions d'accord sur tous les points. — 1771.

Il y a ici un abbé *du Vernet* , bon diable , zélé pour la bonne cause , et votre admirateur enthousiaste depuis long-temps , qui se propose d'élever à votre gloire , non pas une statue , comme *Pigal* , mais un monument littéraire , et qui vous a écrit pour cet objet. Il dit que vous l'invitez d'aller à *Ferney*. Je vous demande vos bontés pour lui , et j'espère que vous l'en trouverez digne.

C'est samedi prochain 23 que nous donnerons un successeur à ce prince dont le nom a si stérilement chargé notre liste. Je ne vous répons pas que nous ayons un bon poëte ; nous en aurions un et même deux si j'en étais cru ; mais je tâcherai du moins que nous ayons un homme de lettres honnête , et qui prenne intérêt à la cause commune. C'est à

— 1771. peu-près tout ce que nous pouvons faire dans les circonstances présentes , et vous penseriez de même , si vous voyiez de près l'état des choses. Adieu , mon cher et illustre maître ; je vous embrasse tendrement.

L E T T R E C L X V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

27 de novembre.

MON cher philosophe , je vous envoie ce rogon qui sort de la presse. Il y a quelques articles qui pourront vous amuser. Vous n'avez pas été content de *Memnius* , car vous n'en dites mot. Il me paraît clair pourtant qu'il y a dans la nature une intelligence : et par les imperfections et les misères de cette nature , il me paraît que cette intelligence est bornée : mais la mienne est si prodigieusement bornée , qu'elle craint toujours de ne savoir ce qu'elle dit ; elle respecte infiniment la vôtre ; elle gémit comme vous sur bien des choses ; elle vous est tendrement attachée. *V.*

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 de mars.

IL y a un siècle, mon cher maître, que je ne vous ai rien dit. Je vous fais fort occupé, et je respecte votre temps, à condition que vous vous souviendrez toujours que vous avez en moi l'admirateur le plus constant, et l'ami le plus dévoué.

Vous ignorez peut-être qu'un polisson, nommé *Clément*, va de porte en porte lisant une mauvaise satire contre vous. Je ne l'ai point lue, quoiqu'on assure qu'elle est imprimée. On dit, et je le crois de reste, qu'elle ne vaut la peine ni d'être imprimée ni d'être lue. On ajoute que la plupart de vos amis y font maltraités; mais on ajoute encore, et on assure même que le grand prôneur de la pièce, le grand protecteur de l'auteur, est M. l'abbé de *Mably* qui mène M. *Clément* sur le poing de porte en porte, et qui le présente à toutes ses connaissances. Ce M. l'abbé de *Mably* est frère de l'abbé de *Condillac*, dont il n'a furement pas pris les conseils en cette

— occasion. La haine que ce protecteur de *Clément*
 1772. affiche contre les philosophes est d'autant plus
 étrange , qu'assurément personne n'a plus
 affiché que lui , et dans ses discours et dans
 ses ouvrages , les maximes anti-religieuses et
 anti-despotiques qu'on reproche à tort ou à
 droit à la plupart de ceux que *Clément* attaque
 dans sa rapsodie. Voilà , mon cher confrère ,
 ce qu'il est bon que vous sachiez , car enfin
 il est bon de ne pas ignorer à qui l'on a
 affaire.

Je n'ajouterai rien à ce détail , sinon que
 la littérature est dans un état pire que jamais ;
 que je deviens presque imbécille de décou-
 ragement et de tristesse ; mais que cet imbé-
 cille vous aimera et vous admirera toujours.

Adieu , mon cher ami ; je vous embrasse et
 vous recommande les polissons et leurs pro-
 tecteurs.

LETTRE

LETTRE CLXX. 1772.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 de mars.

MON très-cher philosophe , je conçois par votre lettre , et par ce qu'on m'écrit d'ailleurs , que la littérature et la philosophie sont comme nos finances , un peu sur le côté. Notre gouvernement a besoin d'économie , et les philosophes de patience. C'était dans ce temps-ci qu'il vous fallait voyager. Pour moi , dans tous les temps il faut que je reste dans ma retraite ; ma santé s'affaiblit tous les jours. Il n'y a pas d'apparence que je vienne vous faire une visite à Paris , et j'en suis bien fâché.

Je n'ai point vu la *Clémentine* ; M. de la Harpe m'en parle , M. de Chabanon aussi , et ils n'en disent pas plus de bien que vous. S'il y a de bons vers , j'en ferai mon profit ; car j'aime toujours les bons vers , tout vieux que je suis : mais on prétend que l'ouvrage est très-ennuyeux ; c'est un grand mal. Une satire doit être piquante et gaie. J'ai peur que ce *Clément* ne soit un petit pédant , fort vain , fort sot , fort étourdi , de fort mauvaise

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. * K k*

1772. — humeur. Il se flatte qu'à force d'aboyer contre d'honnêtes gens, il fera entendu à la cour, et qu'il obtiendra une pension, comme le favetier *Nuttelet* en eut une du clergé, pour avoir insulté des jansénistes dans la rue.

M. de *Condorcet* m'a parlé d'une tragédie des Druides, qui est, dit-on, l'abolition de l'ancienne prêtraille. Il dit que la pièce est philosophique; c'est peut-être pour cela qu'on ne la joue point. Il y a deux choses que je voudrais voir à Paris, vous et l'opéra de *Castor et Pollux*; mais il faut que je renonce à tous les plaisirs.

Madame *Denis* et moi, nous vous embrassons, nous vous regrettons, nous vous aimons très-tendrement.

J'ai arrangé avec *Gabriel Cramer* la petite affaire avec l'enchanteur *Merlin*.

A l'égard de ses tomes de mélanges, il faut que vous sachiez que ce sont bêtises de typographie, tours de libraire, mensonges imprimés. Il a plu à *Gabriel* de débiter, sans me consulter, tous les rogatons qu'il a trouvés sous mon nom dans les *Mercures* et dans les feuilles de *Fréron*. Il en a même farci son édition in-4°. Je l'ai grondé terriblement, il n'en a fait que rire; il dit que cela se vend toujours, que cela s'achète par les fots pendant un certain temps, qu'ensuite cela se

vend quatre sous et demi la livre aux épiciers, et qu'il y a peu à perdre pour lui. Je suis une espèce d'agonisant qui voit vendre sa garde-robe avant d'avoir rendu le dernier soupir. Bonsoir; mon agonie est votre très-humble servante. 1772.

L E T T R E C L X X I.

D E M. D' A L E M B E R T.

Premier de juillet.

J'EN appelle aux étrangers qui ont poussé les hauts cris, qui ont répété, après des français, *que nous étions une nation frivole qui savait rouer et ne savait pas combattre*. Qui a donné le plus grand scandale, ou un enfant indiscret, ou des juges qui le font périr dans les plus affreux supplices? La mort de l'infortuné chevalier de *la Barre* est un bien plus grand crime que celle de *Calas*. Au moins dans celle-ci, un juge peut alléguer d'avoir été séduit par des présomptions et par le cri public; dans celle-là, c'est une indécence punie comme le prétendu parricide de *Toulouse*.

Obscurs fanatiques, qui du fond de vos

— 1772. „ tanières, où vous rongez les os et sucez le
 „ sang des sages, apprenez à l'univers que
 „ vous êtes les colonnes des mœurs et du
 „ culte; phraseurs mitrés ou sans mitres, avec
 „ un capuchon ou sans capuchon, quand
 „ cesserez-vous de faire des homélies sur la
 „ charité, pour apprendre que c'est au savant
 „ d'instruire et non pas au bourreau? „

Voilà, mon cher philosophe, ce qui a été prononcé à Cassel, le 8 d'avril, en présence de monsieur le landgrave, de six princes de l'Empire, et de la plus nombreuse assemblée, par un professeur en histoire, que j'ai donné à monseigneur le landgrave. J'espère qu'il ne lui arrivera pas la même chose qu'à l'abbé *Audra*. On peut chez vous faire pendre des philosophes, mais la philosophie subsistera toujours.

Virtutem videant, intabescantque relictam.

M. *Marmontel* vous a-t-il montré les Systèmes? quel profane a si cruellement estropié les Cabales?

C'était un bizarre effet de la destinée qui préside au petit comme au grand, qu'on travaillât en même temps, à Paris et à Ferney, au sujet des Druides, sous des noms différents, et qu'on fit les mêmes difficultés à ces deux ouvrages.

Il faut que les Français écrivent , et que
l'étranger les imprime. —————
1772.

Le parti est pris d'écraser les lettres.

Tenez-vous bien. Adieu, *Platon* ; vivez chez
vos barbares.

L E T T R E C L X X I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

13 de juillet.

MON très-cher ami, mon très-illustre phi-
losophe, madame de *Saint-Julien*, qui veut
bien se charger de ma lettre, me fournit la
consolation et la liberté de vous écrire comme
je pense.

Vous sentez combien j'ai dû être affligé et
indigné de l'aventure des deux académiciens.
Vous m'apprenez que celui qui devait être
le soutien le plus intrépide de l'académie en
a voulu être le persécuteur. Le présent et le
passé me font une égale peine ; je ne vois que
cabales, petiteesses et méchanceté. Je bénis
tous les jours les causes secondes ou pre-
mières qui me retiennent dans la retraite. Il
est plus doux de faire ses moissons que de faire
des tracasseries ; mais ma solitude ne m'em-
pêchera pas d'être toujours uni avec les gens

— de bien, c'est-à-dire avec vos amis, à qui je
1772 vous supplie de me bien recommander.

Votre *chât* est fort bon; mais il n'est pas mal d'ordonner, de la part de DIEU, à tous ceux qui voudraient être persécuteurs, de rire et de se tenir tranquilles.

Je vois qu'en effet on cherche à persécuter tous les gens de lettres, excepté peut-être quelques charlatans heureux, et quelques faquins sans aucun mérite. Il faut un terrible fonds de philosophie pour être insensible à tout cela; mais vous savez qu'ainsi va le monde.

Ce qui se passe dans le Nord n'est pas plus agréable. Votre Danemarck a fourni une scène qui fait lever les épaules et qui fait frémir. J'aime encore mieux être français que danois, suédois, polonais, russe, prussien ou turc; mais je veux être français solitaire, français éloigné de Paris, français suisse et libre.

Je m'intéresse beaucoup à l'étrange procès de M. de *Morangiés*. Mes premières liaisons ont été avec sa famille. Je le crois excessivement imprudent. Je pense qu'il a voulu emprunter de l'argent très-mal à propos, et au hasard de ne point payer; que dans l'ivresse de ses illusions et d'une conduite assez mauvaise, il a signé des billets avant de recevoir l'argent. C'est une absurdité; mais toute cette

affaire est absurde comme bien d'autres. Si vous voyez M. de *Rocheport*, je vous prie de lui dire qu'il me faut beaucoup plus d'éclaircissements qu'on ne m'en a donné. Les avocats se donnent tant de démentis, les faits qui devaient être éclaircis le sont si peu, les raisons plausibles que chaque partie allégué sont tellement accompagnées de mauvaises raisons, qu'on est tenté de laisser tout là. Un traité de métaphysique n'est pas plus obscur : et j'aime autant les disputes de *Mallebranche* et d'*Arnaud*, que la querelle de *du Jonquay*. C'est par-tout le cas de dire : *Tradidit mundum disputationi eorum.*

J'en reviens toujours à conclure qu'il faut cultiver son jardin, et que *Candide* n'eut raison que sur la fin de sa vie. Pour vous, il me paraît que vous avez raison dans la force de votre âge. Portez-vous bien, mon cher philosophe ; c'est-là le grand point. Je m'affaiblis beaucoup ; et, si je suis quelquefois *Jean* qui pleure et qui rit, j'ai bien peur d'être *Jean* qui radote ; mais je suis sûrement *Jean* qui vous aime.

1772.

L E T T R E C L X X I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

4 de septembre.

J E voudrais , mon très-cher et très-grand philosophe , qu'on donnât rarement des prix , afin qu'ils fussent plus forts et plus mérités. Je voudrais que l'académie fût toujours libre , afin qu'il y eût quelque chose de libre en France. Je voudrais que son secrétaire fût mieux renté , afin qu'il y eût justice dans ce monde.

Je voudrais je m'arrête dans le fort de mes je voudrais , je ne finirais point. Je voudrais seulement avoir la consolation de vous revoir avant que de mourir.

On m'a parlé des *Maximes du droit public français*. On m'a dit que cela est fort ; mais cela est-il fort bon ? et ayons-nous un droit public , nous autres Velches ? il me semble que la nation ne s'assemble qu'au parterre. Si elle jugeait aussi mal dans les états généraux que dans le tripot de la comédie , on n'a pas mal fait d'abolir ces états. Je ne m'intéresse à aucune assemblée publique , qu'à celles de

l'académie , puisque vous y parlez. On vous a coufu la moitié de la bouche ; mais ce qui vous en reste est si bon qu'on vous entendra toujours avec le plus grand plaisir. — 1772.

Nous attendons une histoire détaillée de l'aventure du Danemarck ; on la dit très-curieuse ; on prétend même qu'elle est vraie : en ce cas , ce sera la première de cette espèce.

Le roi de Prusse me mande qu'il m'envoie un service de porcelaine ; vous verrez qu'elle se cassera en chemin. Il jouira bientôt de sa Prusse polonoise ; en digèrera-t-il mieux ? en dormira-t-il mieux ? en vivra-t-il plus longtemps ?

J'ai à vous dire pour nouvelle que nous nous moquons ici de la foudre ; que les conducteurs , les anti-tonnerres deviennent à la mode comme les dragées de *Keiser*. Si *Nicolas Boileau* avait vécu de notre temps , il n'aurait pas dit si crûment :

Je crois l'ame immortelle , et que c'est Dieu qui tonne.

Vivez *memor nostrî* ; je suis à vous passionnément.

1772.

L E T T R E C L X X I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

16 de septembre.

MON cher philosophe , ce siècle-ci ne vous paraît-il pas celui des révolutions , à commencer par les jésuites , et à finir par la Suède , et peut-être à ne point finir ? Voici une révolution qui m'arrive à moi. Vous avez sans doute entendu parler d'un abbé *Pinzo* , qui a écrit , ou laissé écrire sous son nom , une lettre à la *Jean-Jacques* , prodigieusement folle et insolente. On a imprimé cette lettre ; l'imprimeur s'est servi de mon orthographe ; les fots l'ont crue de moi , et un fripon l'a envoyée au pape : voilà où j'en suis avec la sainteté. Elle est infallible , mais je ne fais si c'est en fait de goût , et si elle démêlera que ce n'est pas là mon style.

Mandez-moi , je vous prie , ce que c'est que cet abbé *Pinzo* ; et , au nom du grand Etre dont *Ganganelli* est le vicaire , *da mi consiglio*.

Nous avons ici le *Kain* ; il enchante tout Genève. Il a joué dans Adélaïde du Guesclin :

il jouera *Mahomet* et *Ninias*, après quoi je vous le renverrai.

1772.

Voici mon petit remerciement au remerciement de M. *Vatelet*.

Je vous embrasse de toutes mes forces.

L E T T R E C L X X V.

D E M. D E V O L T A I R E.

13 de novembre.

MON cher et grand philosophe, mon véritable ami, j'ai reçu, par une voie détournée, une lettre que je n'ai pas cru d'abord être de vous, parce que voici la saison où je perds la vue selon mon usage. Je ne savais pas d'ailleurs que vous fussiez l'ami de madame *Geoffrin*; je vous en félicite tous deux : mais mettez un D dorénavant au bas de vos lettres, car il y a quelques écritures qui ressemblent un peu à la vôtre, et qui pourraient me tromper. Il est vrai que personne ne vous ressemble; mais n'importe, mettez toujours un D.

Pour vous satisfaire sur votre lettre, vous et madame *Geoffrin*, il faut d'abord vous dire que je brochai, il y a un an, les Lois de

— Minos, que vous verrez siffler incessamment.
 1772. Dans ces Lois de Minos, le roi *Teucer* dit au sénateur *Mérione* :

Il faut changer de lois, il faut avoir un maître.

Le sénateur lui répond :

Je vous offre mon bras, mes trésors et mon sang ;
 Mais si vous abusez de ce suprême rang,
 Pour fouler à vos pieds les lois de la patrie,
 Je la défends, Seigneur, au péril de ma vie, &c.

C'était le roi de Pologne qui devait jouer ce rôle de *Teucer*, et il se trouve que c'est le roi de Suède qui l'a joué.

Quoi qu'il arrive, je me trouve d'accord avec madame *Geoffrin* dans son attachement pour le roi de Pologne, et dans son estime pour M. le comte d'*Hessenstein* ; mais je l'avertis que *Mérione* n'est qu'un petit fanatique, et qu'il n'a pas la noblesse d'ame de son suédois. J'admire *Gustave III*, et j'aime surtout passionnément sa renonciation solennelle au pouvoir arbitraire ; je n'estime pas moins la conduite noble et les sentimens de M. le comte d'*Hessenstein*. Le roi de Suède lui a rendu justice ; la bonne compagnie de Paris et les Velches même la lui rendront. Pour moi, je commence par la lui rendre très-hardiment.

Je vous envoie, mon cher ami, l'épître à *Horace*; cette copie est un peu griffonnée, mais c'est la plus correcte de toutes. Je deviens plus insolent à mesure que j'avance en âge. La canaille dira que je suis un malin vieillard. 1772.

André Ganganelli a heureusement assez d'esprit pour ne point croire que la lettre de l'abbé *Pinzo* soit de moi; un sot pape l'aurait cru et m'aurait excommunié. On ne connaît point cet abbé *Pinzo* à Rome. C'est apparemment quelque aventurier qui aura pris ce nom, et qui aura forgé cette aventure pour attraper de l'argent aux philosophes. Il m'a passé quelquefois de pareils croquans par les mains.

Le roi de Prusse vient de m'envoyer un service de porcelaine de Berlin, qui est fort au-dessus de la porcelaine de Saxe et de Sève; je crois que *Dantzick* en payera la façon.

Adieu; vous verrez un beau tapage le jour des *Lois de Minos*. Il y a encore des gens qui croient que c'est l'ancien parlement qu'on joue. Il faut laisser dire le monde. Les *Fréron* et les *la Beaumelle* auront beau jeu.

Bonsoir; madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens. Faites les miens, je vous prie, à M. le marquis de *Condorcet*; et surtout dites à madame *Geoffrin* combien je lui suis attaché.

1772.

L E T T R E C L X X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

8 de décembre.

J'AI pensé, mon cher ami, qu'il faut un successeur à *Thiriot* auprès du roi de Prusse. Je suppose que le prophète *Grimm* est déjà en fonction; mais si cela n'était pas, si ce grand prophète était employé ailleurs, il me semble que cette petite place conviendrait fort à frère *la Harpe*, et que le roi de Prusse ferait bien content d'avoir un correspondant littéraire, aussi rempli de goût et d'esprit. Je crois que personne n'est plus en état que vous de lui procurer cette place; et si la chose est praticable, vous y avez déjà songé. J'en ai écrit un petit mot au roi.

Voudriez-vous bien me mander où l'on en est sur cette petite affaire.

Vous souvenez-vous d'un nommé d'*Etallonde*, fils de je ne sais quel président d'Abbeville, à qui on devait pieusement arracher la langue, couper la main droite, et appliquer tous les agrémens de la question ordinaire et extraordinaire; après quoi, il devait être brûlé à

petit feu , conjointement avec le chevalier de ——
la Barre , petit-fils d'un lieutenant général 1772.
des armées du roi ; le tout pour avoir chanté
une chanfon gaillarde , et n'avoir pas ôté son
chapeau devant une procession de capucins
velches ? Le roi de Prusse vient de donner
une compagnie à ce petit d'*Etallonde* , auquel
il avait donné une lieutenance à l'âge de
dix-sept ans , âge auquel le sénateur *Pasquier*
et d'autres sages et doux sénateurs l'avaient
condamné à la petite réparation publique que
d'*Etallonde* esquiva , et qui fut prescrite au
chevalier de *la Barre* , pour l'édification des
fidelles.

Adieu , mon cher philosophe ; je vous
aime inutilement , car je ne suis bon à rien
dans ce monde ; mais je vous aime de tout
mon cœur.

Madame *Denis* a été très-malade , et moi
je le suis toujours.

1772.

LETTRE CLXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 26 de décembre.

OUI, oui, assurément, mon cher et illustre ami, je ferai lire à tout le monde, sans néanmoins en laisser prendre de copies, la charmante lettre que le roi de Prusse vous a écrite. Cette lettre fait honneur, d'abord au prince qui fait écrire ainsi, ensuite à vous qui n'en avez pas trop besoin, et enfin aux lettres et à la philosophie, qui ont besoin de cette consolation, dans l'état d'oppression où elles gémissent. Vous ne sauriez croire à quelle fureur l'inquisition est portée. Les commis à la douane des pensées, se disant *censeurs royaux*, retranchent, des livres qu'on a la bonté de leur soumettre, les mots de *superstition*, de *tyrannie*, de *tolérance*, de *persécution*, et même de *Saint-Barthelemi*; car soyez sûr qu'on voudrait en faire une de nous tous.

Voilà les cuistres de l'université qui viennent de sonner un nouveau tocsin. Dirigés par le recteur *Cogé pecus* qui est à leur tête, ils viennent de proposer pour le sujet d'éloquence latine qu'ils proposent tous les ans

pour

pour prix à tous les autres cuistres du royaume : ———
Non magis DEO quàm regibus infensa est ista quæ 1772.
vocatur hodiè philosophia. Admirez néanmoins avec quelle bêtise cette belle question est énoncée ; car ce beau latin , traduit littéralement , veut dire que *la philosophie n'est pas plus ennemie de DIEU que des rois* ; ce qui signifie , en bon français , qu'elle n'est ennemie ni des uns ni des autres. Voyez avec quel jugement ces marauds savent rendre ce qu'ils veulent dire. Il me semble que ce serait bien le cas de répondre à leur belle question , non en latin , mais en bel et bon français , pour être lu par tout le monde. Il faudrait que l'auteur fit semblant d'entendre l'affertion de ces cuistres dans le sens très-vrai et très-naturel qu'elle présente , mais qu'ils n'avaient pas intention d'y donner.

Que de bonnes choses à dire pour prouver que la philosophie n'est ennemie ni de DIEU ni des rois ! et quels coups de foudre on peut lancer à cette occasion sur ses ennemis , en rappelant les *Damiens* , les *Ravaillac* , les *Alexandre VI* , et tous les monstres qui leur ont ressemblé ! Ce serait à vous , mon cher maître , plus qu'à personne , à rendre ce service aux frères persécutés.

Vous ignorez vraisemblablement tous les libelles dont on infecte la littérature , contre

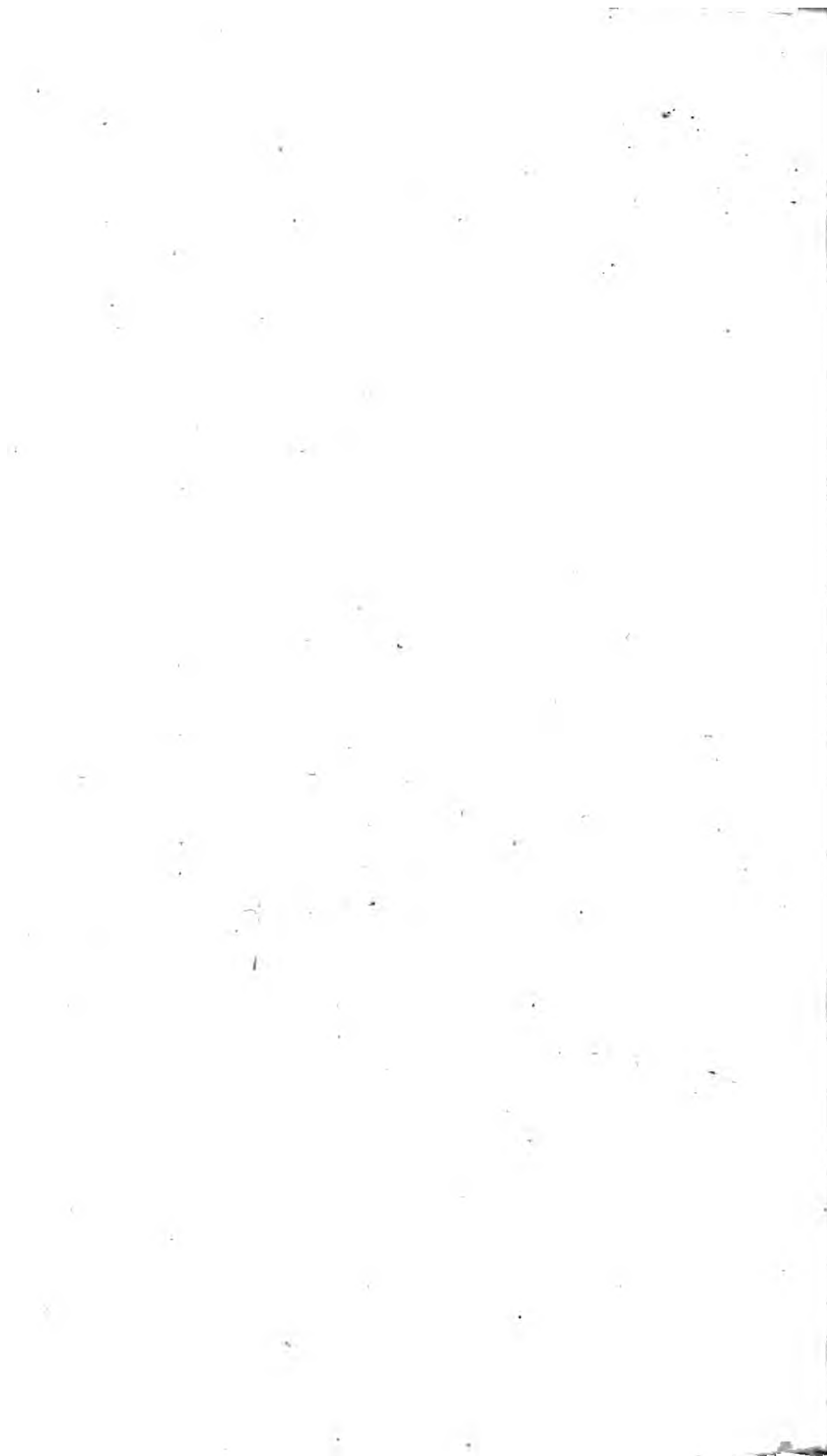
— 1772. vous et vos amis. Vous ignorez que *Cogé pecus* a présenté à l'archevêque de Paris, à l'archevêque de Rheims, et à *tutti quanti*, comme un défenseur précieux à la religion, un petit gueux nommé *Sabatier*, venu de Castres avec des sabots, que j'ai chassé de chez moi comme un laquais, parce qu'il imprimait des impertinences contre ce que nous avons de plus estimable dans la littérature.

Ce petit maraud, en arrivant à Paris, est entré, en qualité de décrotteur bel esprit, chez un comte de *Lautrec* qui avait des procès, écrivait lui-même ses mémoires, et les donnait à *Sabatier* à mettre en français. Le comte de *Lautrec* s'aperçut que sa partie adverse était instruite de ses moyens avant que ses mémoires parussent. Il alla chez son avocat et son procureur qu'il traita de fripons. L'avocat et le procureur se défendirent avec l'air et la force de l'innocence, et firent si bien qu'ils découvrirent une lettre de *Sabatier* aux gens d'affaires de la partie adverse. Le comte de *Lautrec* instruit, fit venir *Sabatier*, lui montra sa lettre, lui donna cent coups de bâton, le chassa de chez lui, en lui enjoignant néanmoins de venir le lendemain, sous peine de nouveaux coups de bâton, le remercier en présence de son avocat et de son procureur, qui seraient présens, et qui, par sa friponnerie, avaient été

exposés à un soupçon qu'ils ne méritaient pas ; et cela fut fait. Voilà , mon cher ami , les canailles qu'on protège ; ce n'est pas de ces canailles , qui ne méritent que le mépris , c'est de leurs protecteurs qu'il faudrait faire justice. 1772.

Il faut que je vous dise encore un trait de *Cogé pecus*. Il y a déjà quelque temps qu'il alla trouver *Larcher* , ayant à la main un livre où vous les avez attaqués et bafoués tous deux , et excitant *Larcher* à se joindre à lui pour demander vengeance. *Larcher* qui vous a contredit sur je ne fais quelle sottise d'*Hérodote* , mais qui au fond est un galant homme , tolérant , modéré , modeste , et vrai philosophe dans ses sentimens et dans sa conduite , du moins si j'en crois des amis communs qui le connaissent et l'estiment ; *Larcher* donc le pria de lire l'article qui les regardait , le trouva fort plaisant , écrit avec beaucoup de grâces et de sel , et lui dit qu'il se garderait bien de s'en plaindre.

Fin du Tome second.





[The page contains extremely faint and illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the paper. The text is scattered across the page and cannot be transcribed.]

